

ONESTA.

*Inv. A. 16. 165*

*35025*

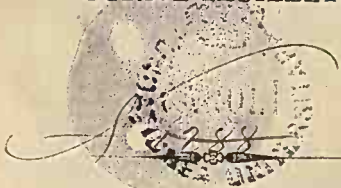
# ONESTA

CONTE VÉNITIEN

PAR

*349349*

**OCTAVE FEUILLET.**



**Donat. a Th. Rosetti**

*37906*

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.

LEIPZIG.

MÊME MAISON.

J. P. MELINE.

1847

CONTR. BIBLIOTECA CENTRALA  
COTA 35 025

1356

2066/07

**B.C.U. Bucuresti**



**C37906**

**CHAPITRE PREMIER.**



# I

**LUCA DOLCI.**

Il n'y a pas de climat où l'on s'ennuie aussi vite que dans le nôtre d'aimer ou de haïr une chose ou une femme. Il n'y a point de peuple qui soit aussi pressé que nous de changer d'amour ou d'habit; il n'y en a pas qui soit plus prompt à s'enthousiasmer, ni plus prompt à s'en repentir. Ce caractère d'activité insatiable et tout de suite rassasiée, nous le portons dans nos affaires de cœur et dans nos affaires de bourse;

dans nos appréciations et dans nos croyances : il n'est point de pays où la vogue d'une mine de houille ou d'un beau visage soit si passagère, où la baisse soit si voisine de la hausse, la banqueroute de la fortune, la trahison de la passion, où, quand on est sublime, on soit si près d'être ridicule, où les fêtes et les réputations aient un si brutal lendemain, où la mode dévore d'un égal appétit fidélités, grandeurs et religions.

Dites-moi, frère, ce que vous adoriez hier, et je vous dirai ce que vous raillez aujourd'hui.

Paris jette chaque jour ses vieux grands hommes, ses vieux acteurs, et toutes ses défroques célèbres de l'an passé dans ce fleuve au rapide courant qui charrie à travers le monde toutes nos gloires usées, et les déporte sur de lointains rivages. Nous sommes trop riches peut-être, et peut-être trop prodigues : nous faisons aux autres nations l'aumône de nos restes, qui parfois pourraient encore servir.

Venise est sans doute une des choses qui ont le plus abusé de l'enthousiasme français : c'est

un malheur qu'elle expie cruellement aujourd'hui. C'est aujourd'hui un ridicule entaché de niaiserie que d'aller à Venise : on va en Orient, en Espagne, en Sicile ou en Afrique, mais on ne va pas à Venise, à moins qu'on n'y ait des affaires. Venise, la place Saint-Marc, le conseil des Dix, le doge et le Bucentaure sont autant d'objets comiques dont le touriste le plus éhonté n'ose plus faire mention qu'à la condition de les accabler de quolibets.

Nous sommes de ceux qui croient que Venise n'existe plus, et qu'elle s'est engloutie triomphalement dans la mer, un soir de carnaval, avec ses courtisanes, ses nobles et ses palais, tout éclatante de lumières, de satin, de velours broché d'or et de Turcs fumant accroupis sur la Piazzetta. Elle a dû mourir le jour où la dernière plume blanche a flotté sur le dernier feutre retroussé. Nous puisons dans cette croyance la hardiesse de l'aimer toujours.

Toutefois, cette opinion, ou cette illusion, n'étant peut-être pas générale, ce n'est pas sans

une grande terreur que nous écrivons sur la première page d'un conte un nom si décrié : nous savons qu'il ne suffit pas que notre histoire se soit passée réellement à Venise, pour qu'on nous pardonne de l'y placer. Mais nous comptons que quelques personnes excellentes, par ressouvenir de leurs anciennes amitiés, excuseront cet anachronisme de goût : quant aux gens ennuyés, nous osons leur rappeler l'exemple de l'ennuyé sultan des Indes qui écoutait jusqu'au bout les récits de Scheherazade, bien qu'elle les plaçât souvent dans des cadres incroyables.

— Sire, disait-elle, il y avait, dans la capitale d'un royaume de la Chine, un tailleur nommé Mustafa...

Le sultan des Indes passa sans difficulté à la sultane le nom si peu chinois de Mustafa : lecteur blasé, passez-moi Venise.

Sire, il y avait à Venise en l'année 1590 deux cavaliers qui faisaient rêver beaucoup de femmes, et qui empêchaient beaucoup de maris de dormir. L'un d'eux revenait des mers de



Grèce où il avait commandé pendant trois ans un vaisseau de la république : il se nommait Michel Gritti, et était de famille ducale. L'autre arrivait de l'université de Padoue, où il étudiait depuis trois ans la théologie : il était de race patricienne, et s'appelait Luca Dolci.

Michel Gritti avait vingt-huit ans : on contait de lui de vaillantes histoires que sa mine de héros ne démentait point. Sa haute taille, ses grands yeux bleus, son fier visage que le soleil d'Orient avait bronzé, ses cheveux courts, noirs et bouclés, encadrant un front largement ouvert, lui faisaient une apparence chevaleresque, qui rendait tout croyable de lui, même les sanfaronnades qu'il se permettait parfois. C'était d'ailleurs le seul défaut mesquin qu'on lui pût reprocher ; et encore était-ce un sanfaron de si belle humeur et d'une si franche bonhomie qu'on ne le lui reprochait pas.

Ce seigneur, en rentrant dans ses foyers, n'avait rien trouvé de mieux pour prévenir l'ennui que de se livrer à la débauche. Infatigable au plaisir, les lendemains d'orgie le

retrouvaient l'œil aussi étincelant, l'humeur aussi bienveillante et aussi sereine que la veille. Les maîtresses qu'il abandonnait continuaient de l'adorer, et les hommes qu'il gagnait au jeu ne pouvaient lui en vouloir, tant il était évident pour les unes comme pour les autres que ce gentilhomme n'y mettait point de malice. C'était, du reste, en l'an 1590, le premier libertin de Venise, et il n'y avait pas dans les magnifiques tripots de cette ville un drôle si impudent qui ne baissât le caquet lorsque ser Michel Gritti entrait, suivi du cavalier Vespasiano, son ami.

Le cavalier Vespasiano, qu'on appelait plus brièvement le cavalier, était un capitaine au service de Venise. Il avait deux ou trois années de plus que Michel Gritti : celui-ci l'avait ramené avec lui de la guerre. Toute nature dont les qualités ou les défauts sont développés avec une certaine puissance, et qui, en bien ou en mal, s'élève à la hauteur d'un type, exerce assez communément une attraction irrésistible sur quelque organisation sympathique, mais

inférieure. Tout astre remorque un satellite. Le satellite de Michel Gritti était le cavalier Vespasiano, qui exagérait dans sa personne les proportions héroïques de son ami en même temps qu'il se montrait le plagiaire exalté de sa bravoure et de ses déportements. Il y avait dans l'existence du cavalier un point mystérieux : personne à Venise, pas même Gritti, ne connaissait sa demeure. Il disparaissait parfois de la scène du monde durant une quinzaine de jours, puis il reparaissait brusquement, et payait de méchantes défaites ceux qui l'interrogeaient sur les causes de cette éclipse périodique. Gritti, ayant vu que c'était affliger le cavalier que de l'interroger sur cette ténébreuse matière, ne lui en parlait jamais.

La beauté et la renommée de Michel Gritti étaient en passe d'accaparer absolument l'intérêt des dames vénitiennes, quand ser Luca Dolci, ce jeune étudiant en théologie, vint, fort involontairement, en détourner une partie sur sa gracieuse personne. Luca Dolci n'avait que vingt ans : il était de taille moyenne, mais

élégante et parfaitement prise. L'ovale un peu allongé de son visage était d'une finesse presque féminine : ses joues étaient légèrement rosées. Sa bouche, d'une délicatesse de dessin pour ainsi dire affectée, avait le don de sourire avec une douceur pensive qui allait au cœur. Il avait les ailes des narines d'une mobilité expressive, qui semblait témoigner d'un caractère plus passionné que ferme. Ses yeux bruns avaient la pure lucidité du regard des jeunes filles, et ses paupières étaient frangées de longs cils qui paraissaient bleus. Son front, par une bizarre particularité, semblait recouvert d'une légère couche de bistre, couleur virile qui, en cet enfant, s'était attachée d'abord et uniquement au siège de la pensée. Autour de ce front sérieux retombaient de longs cheveux blonds, fins comme de la soie, toujours peignés et bouclés avec un soin infini. Toute la personne de Luca Dolci était d'ailleurs empreinte d'une distinction naturelle et pourtant coquette, qui le faisait regarder de toutes les filles, même lorsqu'il portait, à son ordinaire, son manteau sur le

nez. Tel était le théologien sur le passage duquel tant de fenêtres ogivales ou cintrées s'ouvriraient en juin 1590. Quant à le voir ailleurs qu'à l'église, sur la lagune, ou dans la rue, c'était ce dont aucune femme ne pouvait se vanter, et voici pourquoi.

Luca sortait d'une famille riche et illustre; mais c'était au reste une famille malheureuse, dans laquelle on ne vieillissait guère, les Dolci ayant coutume de périr par quelque sombre aventure, aussitôt qu'ils avaient un héritier mâle de leur nom. Le grand-père de Luca avait été trouvé mort un matin dans son lit sans que les médecins pussent dire à quel propos; son père s'était noyé dans une promenade, par un calme admirable. Ces sortes de catastrophes ne laissaient pas d'être communes à Venise; cependant, comme les Dolci s'étaient toujours tenus éloignés des affaires d'État, on ne pouvait assigner à leur fin mystérieuse aucune cause politique. La tradition la plus accréditée, se fondant sur la galanterie héréditaire de cette race, attribuait à des vengeances féminines la

fatalité qui semblait peser sur elle. Cette tradition avait même été adoptée avec une fière résignation par la famille Dolci, qui portait pour écusson une abeille piquant une belle femme au sein et mourant de la blessure qu'elle vient de faire.

La mère de Luca Dolci, superstitieuse comme une mère et comme une Italienne, dirigea toutes les idées de cet enfant du côté de la religion, espérant détourner ainsi de cette charmante tête la destinée sinistre de sa maison. Elle se résigna à voir le nom des Dolci s'éteindre en lui, se disant qu'après tout mieux valait un moine vivant qu'un gentilhomme mort. Luca eut une enfance mélancolique, à laquelle il fut aisé de donner le change sur ses inquiètes extases : la vie du cloître prêchée par sa mère l'enchantait ; il en embrassa l'espoir avec toute l'ardeur de ces indécises exaltations qui, alors comme aujourd'hui, quoique peut-être plus exceptionnellement, tourmentaient stérilement de jeunes cerveaux. Luca avait dix-sept ans quand sa mère mourut : un mois après, il se

rendit à Padoue, et commença de s'y livrer avec ferveur aux études théologiques.

Durant les trois années qu'il passa à l'université, le seul événement de sa vie fut la connaissance qu'il fit du seigneur don Jose. Un matin, il fut accosté par un jeune étudiant qui lui dit avec beaucoup de politesse :

— Monsieur, deux mots seulement. J'arrive d'Espagne il y a deux mois ; je suis orphelin : mon goût et le peu de bien que j'ai m'ont engagé à renoncer au monde. Quand j'aurai acquis un peu de science, je compte me faire prêtre ou moine, selon ce que Dieu m'inspirera. Depuis longtemps, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous remarquer, et votre air de visage m'attire à vous d'une façon irrésistible. Si ce n'était point vous désobliger, je vous demanderais votre amitié. Je sens que je suis tout à vous. Je me nomme don Jose, et j'ajouterais que je suis des ducs de Frias, si ce n'était une vanité à vos yeux sans doute, comme aux miens.

Durant ce discours, Luca Dolci avait considéré avec attention celui qui le prononçait :

c'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, dont les traits étaient doux et nobles, les yeux noirs, veloutés et presque caressants, mais lançant toutefois leur regard droit devant eux. Luca lui prit la main.

— Monsieur, lui dit-il, je suis d'un caractère fâcheux, qui ne se répand jamais au dehors, c'est ce qui m'empêche de vous répondre par des paroles. Mais je vivrai, seigneur don Jose, pour vous répondre. Nous voici près de San-Antonio. Entrons-y, s'il vous platt, pour remercier Dieu.

C'est ainsi que don Jose de Frias était tombé dans la sphère d'attraction de Luca Dolci.

Au commencement du mois de mai 1590, Luca Dolci, ayant terminé ses études, retourna à Venise, et s'y occupa de régler ses affaires de famille. Don Jose le suivit, et consentit à habiter le palais Dolci, en attendant l'époque prochaine de leur entrée au couvent de San-Stefano. Le monde féminin s'émut fort de l'apparition de ces deux beaux petits saints. On



inventé contre eux des jeux de prunelle à dépeupler le paradis; on sema leur chemin de billets doux; de discrètes matrones chargées de tendres paroles furent mises en campagne et assiégèrent le palais Dolci. Mais les œillades, les billets et les matrones en furent pour leurs frais, et il fallut, bon gré, mal gré, prendre le parti de laisser ce gracieux couple de chérubins monter au ciel à son aise. Ce fut un grand dépit et un grand respect.

Luca, malgré la retraite absolue à laquelle il s'était condamné, ne put se dispenser de rendre de fréquentes visites à un vieux parent qu'il avait du côté de sa mère: c'était le comte Giustiniani, qui avait été autrefois ambassadeur de la république. Le bonhomme, qui approchait de son terme, fut touché des soins désintéressés de Luca, et se prit pour lui d'une vive affection. Sa profonde expérience des hommes lui fit juger que l'éducation mystique de Luca, plutôt qu'une vocation véritable, le poussait au cloître. Dès lors il s'attacha, avec la persistance d'un vieillard moribond, à détourner son jeune pa-

rent d'une résolution qui, selon lui, devait le plonger plus tard dans d'amers repentirs. Toutefois, vers la fin de mai, il eut le regret de mourir sans avoir pu ébranler les dispositions de Luca.

Mais le testament du vieux comte prouva que, tout mort qu'il était, le bonhomme ne se tenait pas pour battu. Il légua son immense fortune, son palais de Venise, et un droit qui lui revenait chaque année des prises faites sur les Barbaresques, à sa nièce, la marquise Onesta Giustiniani, veuve du marquis Andrea Giustiniani. Cette dame habitait Rome, où elle était en grande réputation pour sa beauté d'abord, et ensuite pour ce que les uns appelaient sa rigueur, et les autres sa vertu. Depuis la mort de son mari, elle avait recueilli dans sa maison son directeur spirituel, nommé Fra Mozzo. A l'ombre de ce prêtre, la marquise jouissait de sa liberté avec plaisir et honneur. On lui connaissait pour servants toute la fleur des jeunes galants de Rome, mais on ne lui nommait aucun amant. Comme on savait que le vieux comte

n'aimait pas sa nièce, dont il avait été très-négligé, il parut singulier qu'il la fit son héritière.

La surprise redoubla, lorsqu'on trouva au bas du testament un codicille par lequel le comte déclarait que si, au bout d'un an, sa nièce Onesta n'avait pas épousé ser Luca Dolce, tout l'héritage retournerait au couvent dans lequel ce jeune homme serait entré. Par cet acte de diplomatie posthume, l'opiniâtre vicillard confiait aux beaux yeux de la marquise le soin de mener à bien l'entreprise dans laquelle sa propre sagesse avait échoué.

Madame Onesta, sitôt qu'elle apprit la mort de son oncle, accourut à Venise avec son confesseur, et s'installa dans le palais du vieux seigneur défunt. Le testament fut ouvert en sa présence, et elle ne fut pas moins étonnée de la générosité de son parent que de la condition par laquelle il avait prétendu la lui faire acheter.

C'était le 31 mai : Luca Dolce et don Jose avaient fixé au lendemain, premier jour de juin,



37906

rent d'une résolution qui, selon lui, devait le plonger plus tard dans d'amers repentirs. Toutefois, vers la fin de mai, il eut le regret de mourir sans avoir pu ébranler les dispositions de Luca.

Mais le testament du vieux comte prouva que, tout mort qu'il était, le bonhomme ne se tenait pas pour battu. Il légua son immense fortune, son palais de Venise, et un droit qui lui revenait chaque année des prises faites sur les Barbaresques, à sa nièce, la marquise Onesta Giustiniani, veuve du marquis Andrea Giustiniani. Cette dame habitait Rome, où elle était en grande réputation pour sa beauté d'abord, et ensuite pour ce que les uns appelaient sa rigueur, et les autres sa vertu. Depuis la mort de son mari, elle avait recueilli dans sa maison son directeur spirituel, nommé Fra Mozzo. A l'ombre de ce prêtre, la marquise jouissait de sa liberté avec plaisir et honneur. On lui connaissait pour servants toute la fleur des jeunes galants de Rome, mais on ne lui nommait aucun amant. Comme on savait que le vieux comte

n'aimait pas sa nièce, dont il avait été très-négligé, il parut singulier qu'il la fit son héritière.

La surprise redoubla, lorsqu'on trouva au bas du testament un codicille par lequel le comte déclarait que si, au bout d'un an, sa nièce Onesta n'avait pas épousé ser Luca Dolce, tout l'héritage retournerait au couvent dans lequel ce jeune homme serait entré. Par cet acte de diplomatie posthume, l'opiniâtre vicillard confiait aux beaux yeux de la marquise le soin de mener à bien l'entreprise dans laquelle sa propre sagesse avait échoué.

Madame Onesta, sitôt qu'elle apprit la mort de son oncle, accourut à Venise avec son confesseur, et s'installa dans le palais du vieux seigneur défunt. Le testament fut ouvert en sa présence, et elle ne fut pas moins étonnée de la générosité de son parent que de la condition par laquelle il avait prétendu la lui faire acheter.

C'était le 31 mai : Luca Dolce et don Jose avaient fixé au lendemain, premier jour de juin,



3906

le commencement de leur noviciat à San-Stefano. Vers le milieu de la journée, comme ils étaient à remuer des parchemins, s'occupant de faire leurs dernières dispositions temporelles, un valet apporta une lettre à Luca; elle contenait ces mots :

« Mon cousin, je suis la nièce du comte Giustiniani : il est indispensable que je vous voie sans retard.

« ONESTA. »

Luca, après avoir lu ce billet, le fit lire à don Jose.

— Vous m'obligeriez fort, mon cher Jose, lui dit-il, si vous vouliez vous rendre auprès de cette dame à ma place.

— Pourquoi cela ? demanda Jose.

— Je ne sais. Mais j'éprouve une forte répugnance à me trouver en face d'elle.

— La connaissez-vous, Luca ?

— Nullement. Par ce que m'a dit d'elle son oncle, tout au plus.

— Que vous en a-t-il dit?

— Peu de chose. Il ne l'aimait pas. Le comte était peu réservé dans ses propos, vous savez. Il disait qu'on devrait mettre à cette dame un masque de poix bouillante sur le visage. Il ajoutait qu'elle avait de la vertu, de sorte que je n'y comprenais rien. Mais il m'en est demeuré contre elle une impression fâcheuse. Allez-y, je vous prie.

— C'est vous qu'elle mande, et non pas moi, reprit don Jose. Vous devez encore aujourd'hui quelque chose à la courtoisie que votre nom comporte.

— C'est juste, dit Luca. Veuillez seulement m'accompagner.

Tous deux prirent alors leurs toques et leurs épées, et se rendirent en gondole au palais Giustiniani.

La marquise les attendait dans son oratoire, assistée de Fra Mozzo, son confesseur : elle était assise dans un fauteuil élevé de quelques degrés sous un dais à crépines d'or. Fra Mozzo se tenait devant une table couverte de parche-

mins. Luca Dolci entra conduisant par la main don Jose qu'il présenta d'abord à la marquise, après quoi il la regarda, tandis que celle-ci l'examinait de son côté avec un soin curieux. La marquise était une femme de haute taille, au visage un peu long, mais plein, au front élevé, mais un peu comprimé vers les tempes : elle avait le teint d'une blancheur mate et uniforme ; ses lèvres un peu épaisses se retroussaient légèrement quand elle parlait : ce défaut plaisait en elle, d'autant plus qu'il faisait voir des dents admirables. Ses yeux noirs et larges étaient doués de l'éclat particulier au diamant ; ils avaient une sorte de limpidité tout extérieure : c'était comme une surface rayonnante. Malgré la flamme de son regard, elle avait la vue mauvaise, comme on le reconnaissait à certains clignements de paupières qui lui étaient habituels. Elle relevait ses cheveux noirs et ondés pour les tordre derrière sa tête, à la façon des paysannes romaines, laissant ainsi à découvert la naissance de son cou, qui semblait ombrée par un duvet fauve et velouté.



Mais ce qui frappait par-dessus tout chez la marquise, c'était la beauté singulière du geste. Sa robe gênait si peu la liberté de son corps ployant, que l'étoffe en paraissait animée, comme ce corps lui-même, d'une grâce souple et forte. C'était une séduction que de la voir marcher ou porter la main à ses cheveux.

Quant au révérend Fra Mozzo, directeur de cette superbe pénitente, c'était un petit homme au teint fleuri, qui se regardait sans cesse le nez pour se mortifier : les lunettes n'étant pas alors d'un usage commun, Fra Mozzo avait pris le parti de loucher, pour se dispenser de regarder les gens en face. Le coin de ses yeux était plissé par un sourire permanent ; sa peau était luisante comme une écaille de poisson. On éprouvait à le voir l'impression que fait un reptile sous le pied. En supposant que la marquise fût coquette, ce devait être un sentiment raffiné de coquetterie qui l'avait poussée à s'affubler de cet ecclésiastique.

— Messer Luca, dit la marquise quand les deux jeunes gens furent assis, vous me voyez

dans l'embarras. Veuillez lire le codicille qui est au bas de ce testament.

Luca Dolci lut le codicille, et le fit lire à don Jose; puis il leva comme malgré lui les yeux sur la marquise, rougit légèrement et relut le codicille.

— Mon cousin, reprit alors la marquise, je n'ai que deux suppositions à faire : c'est que vous êtes mon ennemi, pour un motif que j'ignore, et que vous avez voulu me faire pièce; ou bien que vous nourrissez en secret pour moi une passion à laquelle vous avez prié mon oncle de venir en aide par ce codicille.

— Madame, répondit gravement Luca, j'entre demain, avec don Jose que voici, au couvent de San-Stefano. Je laisse tout mon bien aux pauvres. J'ignorais cette étrange disposition du noble comte, et suis d'ailleurs étranger à tout sentiment terrestre de la nature de ceux auxquels vous avez fait allusion.

— Mon Dieu ! quel homme ! dit la marquise en riant. Eh bien ! à vous voir, on ne vous croirait pas si terrible ! Je suis donc bien con-

vaincue que vous n'avez point de passion pour moi , puisque vous avez la bonté de me le dire si nettement. Mais , mon enfant , quoique vous ayez presque une apparence de barbe, ce n'est pas une raison pour vous croire désormais à l'abri de ces sentiments, auxquels vous faites allusion vous-même, bien plus que moi : car je n'y pensais pas, et je riais, tandis que vous êtes fort sérieux. Vous avez bien la mine au reste, et je me permets de vous en féliciter comme parente, vous avez la mine d'être réservé à de belles amours. Vous avez donc raison d'être sérieux en traitant cette matière.

— Je crois vous avoir dit, madame, que j'entrerais demain à San-Stefano, répliqua sèchement Dolci.

— Tant pis, dit la marquise.

A ce point de l'entretien, Fra Mozzo étternua; car il avait la manie enfantine d'éternuer quand on disait quelque parole qui eût pu charger sa conscience ou provoquer de sa part une observation embarrassante : il étternuait, et, par une

douce illusion, il se figurait n'avoir rien entendu.

— Dieu vous bénisse, mon père! dit le solennel don Jose.

Cependant la marquise était descendue de son fauteuil et se promenait lentement dans l'oratoire en paraissant réfléchir; après deux ou trois tours, elle s'arrêta brusquement devant Luca.

— Ne suis-je pas à présent votre plus proche parente? lui dit-elle.

— Oui, madame.

— Mon Dieu! quel homme! reprit la marquise. Voyons, finissons cette affaire. Dites-moi franchement si vous tenez beaucoup à apporter cette fortune en dot à votre monastère; moi, je tiens beaucoup à la garder.

— Je vous la laisserais de grand cœur, ma cousine, si j'en savais le moyen.

— Il en est un peut-être. Déclarez par écrit que votre volonté seule, et non la mienne, s'est opposée à notre union, et je doute qu'on puisse après cela me contester l'héritage.

— Je vous écrirais sur-le-champ, dit Luca, la déclaration dont vous parlez, si ce n'était faire un mensonge devant le ciel; car il n'est pas vrai de dire que ma volonté seule s'oppose à notre union.

— Je vous demande pardon, messer Luca.

— Et la vôtre, madame?

— Je suis encore en âge de me remarier, mon cousin; et, si vous me faisiez la faveur de me demander ma main, il est probable que je vous ferais celle de vous la donner. Il me semble qu'en voilà assez pour mettre votre conscience à l'aise, et que vous ne pouvez exiger d'une femme une confession plus claire tant que vous ne serez pas revêtu des pouvoirs ecclésiastiques.

Fra Mozzo étternua avec force, tandis que Luca Dolci abaissait ses longues paupières pour fuir le regard hautain, railleur et presque effronté par lequel la marquise semblait le défier de la prendre au mot.

Luca se leva tout à coup après un moment de silence.

Je vous enverrai demain matin cette déclaration, dit-il. Adieu, madame.

— Adieu et merci, mon cousin, répondit Onesta. Monsieur, ajouta-t-elle, s'adressant à don Jose et penchant sa tête sur l'épaule droite d'un air suppliant, puisque vous accompagnez Luca dans le cloître, veillez sur sa santé, au moins : elle ne me paraît point forte. Il a des rougeurs subites qui lui montent au visage par intervalles. Le pauvre enfant tient cela de sa mère. Adieu, messieurs.

Luca et don Jose retrouvèrent leur gondole au bas du quai, et regagnèrent leur demeure sans échanger une parole.

**CHAPITRE DEUXIÈME.**

## II

### MICHEL GRITTI.

Dans la soirée, la marquise reçut plusieurs visites, et fut bientôt mise au courant de tout ce qui se disait et se passait dans la ville. Le nom de Michel Gritti revenait comme un refrain au bout de toutes les phrases, et paraissait être un mot que les dames de Venise avaient juré de placer à tout prix dans leur conversation. La marquise s'informa de ce qu'était ce seigneur si banal, et en apprit ce que nous en savons. On ajouta que, par un motif inconnu,



son caractère tournait depuis quelque temps à la mélancolie, qu'il s'ennuyait et ne tarderait pas à prendre un commandement en Morée.

— Ceci m'intéresse fort ! dit la marquise. Et combien de fois a-t-il bâillé dans la matinée, ce cher seigneur ? Voilà un sot personnage que votre Gritti, et vous pouvez lui dire qu'il y a une femme au moins à Venise qui se moque de le savoir ici, en Morée ou dans la lune.

Lorsque la nuit fut venue et que la marquise se trouva seule, elle endossa lestement un habit de cavalier, mit un domino par dessus, prit son masque, et descendit sur le quai. Des gondoles stationnaient à peu de distance du palais. La marquise s'approcha, et élevant la voix :

— Holà ! dit-elle, qui de vous connaît le seigneur Michel Gritti ?

A cette question, une vingtaine de gondoliers, couchés au fond de leurs barques, se levèrent comme un seul homme et crièrent à l'unisson :

— Moi ! monseigneur ! Moi, Excellence ! Moi, mon prince !

— Qui veut me conduire chez lui? reprit Onesta.

La même réponse unanime et discordante éclata sur la rive. Puis une voix se détacha en solo, et dit :

— Moi, je ne conduirai pas Son Altesse au palais Gritti; mais je la conduirai, si elle veut, auprès du seigneur Gritti.

— Bon! approche, toi! dit la marquise.

Et elle sauta dans la gondole qui venait de parler.

— Comment t'appelle-t-on, faquin?

— Bautista, monseigneur.

— Tu connais ser Gritti?

— C'est mon cousin, Altesse.

— A quel degré?

— Au cinquante-troisième.

— Tu as un joli bonnet, mon drôle; veux-tu que je te l'emplisse d'écus, ou que je te le cloue sur la tête avec ma dague?

— Je préfère les écus, mon duc.

— Alors, ne fais pas le plaisant, et va ton chemin.

Le gondolier salua humblement son fringant passager, et la gondole partit comme un trait.

— Où allons-nous de ce train ? demanda la marquise.

— Chez la Dolfina, monseigneur.

— Qu'est-ce que cela, la Dolfina ?

— C'est la plus belle courtisane de Venise et du monde, et la plus riche, et la plus généreuse. *Erriva la Diva!* ajouta l'enthousiaste gondolier en jetant son bonnet en l'air.

— Et ser Michel est ce soir chez la Dolfina ?

— Je l'y ai vu entrer.

— Il y a donc une fête ?

— Non, illustrissime étranger, non ; la fête, c'est dans deux jours : tous les mois la Dolfina donne une fête, et pendant un mois les pauvres de Venise se régalaient des restes. *Erriva ! erriva sempre la Diva!* Ce soir, monseigneur, comme tous les soirs, il y a simplement quelques amis intimes, deux cents au plus, qui jouent et se désaltèrent. Nous sommes arrivés, noble seigneur : voici le jardin, et plus loin, au fond, c'est le palais de la Diva.

— Attends-moi là, Bautista, dit la marquise en sautant de la gondole sur l'escalier de la rive, et de l'escalier dans le jardin que peuplaient des couples d'ombres errantes.

Elle s'approcha, sans rencontrer aucun obstacle, du palais, dont les fenêtres ouvertes lançaient au dehors une chaude lumière et un air épais de parfums; puis, ayant rejeté son domino un peu en arrière pour laisser tout avantage à son pourpoint richement tailladé de crevés à l'espagnole, la marquise monta les degrés d'un vaste escalier intérieur, qu'éclairait une fleur gigantesque s'épanouissant au plafond en pétales lumineux.

Au haut de l'escalier, un respectable majordome arrêta la marquise, et la pria avec politesse d'ôter son masque ou de lui dire son nom. Elle s'y refusa; et, comme le majordome élevait la voix avec insistance, une femme, fendant la foule qui emplissait la galerie, s'approcha de la porte où s'était engagé ce débat : à la superbe insouciance de ses regards noyés, à l'indécence hardie d'un costume qui laissait le

moins de champ possible aux conjectures, et surtout à sa beauté souveraine, Onesta la reconnut.

— Vous êtes la Dolfina? lui dit-elle.

— Pour vous plaire, mon cavalier, répondit la dame, souriant à la belle mine de son hôte inconnu.

— C'est ce qu'il est plus aisé de dire que de faire, ma charmante, reprit la marquise.

— Madame, interrompit le majordome, c'est que monseigneur refuse absolument de se démasquer ou...

Onesta, avant que le majordome eût achevé, s'était emparée résolument du bras de la Dolfina.

— Mon astre, lui dit-elle, vous avez des gens bien grossiers. Promenez-moi un peu par là, et causons.

La Dolfina éclata de rire, et se laissa entraîner dans la galerie. Les joueurs les plus acharnés retournèrent la tête pour regarder l'étranger qui débutait dans le monde par une entrée si triomphale.

— Ah çà ! monsieur, lui dit la Dolfina en le contemplant des pieds à la tête, d'où sortez-vous ?

— Permettez, mon enfant, répondit le pourpoint à taillades, j'ai peu de loisir. Ne me questionnez donc pas, et laissez-moi bien plutôt vous questionner. Je vais vous donner une grande marque de confiance : indiquez, je vous prie, à un étranger qui n'a point usage de perdre son temps en bagatelles, quelles femmes on peut aimer ici sans se déshonorer outre mesure.

— Mais, d'abord, il y a moi, dit la Dolfina, plus étonnée que fâchée de cette insolence inouïe.

— Vous ? reprit le cavalier, vous ? Et combien de temps faut-il vous faire la cour, ma perle ?

— Quand on me plaît, une heure ; quand on me déplaît, toujours.

— Mais, ma chère, vous avez un amant sans doute à l'heure qu'il est ?

— Non, ni aujourd'hui, ni hier, ni demain.

— Et pourquoi, grand Dieu ?

— Parce que j'aime quelqu'un.

— D'amour ?

— Davantage.

— Et qui, par hasard ?

— Celui-ci, répondit la Dolfina, indiquant du doigt un cavalier de grande taille qui était adossé contre une colonne, près d'une table où les dés roulaient sur les sequins.

— Est-ce que c'est un homme ? reprit la marquise ; je l'eusse pris pour une cariatide chargée de soutenir votre palais, ma beauté.

— N'est-ce pas qu'il est beau ?

— Superbe ! mais parle-t-il quelquefois ?

Une conversation qui venait de s'engager entre les joueurs dispensa la Dolfina de répondre à cette question. Un des jeunes gens, le comte Rafael Angelmonte, demandait à Gritti s'il ne jouerait pas de la nuit.

— Si cela vous amuse, je jouerai, répondit Michel Gritti. Pour moi, le jeu m'ennuie de plus en plus : quand je gagne, je vois des visages amis s'assombrir, et je m'en vais tout mé-

lancolique avec mon or dans mes poches; quand je perds, je vois ces mêmes visages s'égayer, et cela me les fait aimer moins. De la sorte, je perds toujours; et d'ailleurs l'idée de perdre mon palais ou de gagner le vôtre, mon cher Rafael, n'a rien qui aiguillonne ma fantaisie.

— Je vous dirai, Michel, répliqua le comte Rafael, que vous auriez dû naître dans une de ces contrées fabuleuses où l'homme est forcé de lutter corps à corps avec des monstres gigantesques pour défendre sa place au soleil.

— Et j'y fusse né très-volontiers, s'il eût dépendu de moi. Je vous avoue, comte Rafael, que la chance de me rencontrer moustache à moustache avec un lion au détour d'une rue m'entretiendrait dans une sorte d'émotion agréable.

— Mais il y a les femmes, dit Rafael.

— Mais elles ne sont point sauvages, hasarda le cavalier Vespasiano, qui venait de prendre place au jeu vis-à-vis du comte Angelmonte.

— Pour ce qui est des femmes, continua Mi-



chel Gritti avec une gravité sentencieuse, il est certain que c'est un besoin de la vie.

— Pardieu ! dit Rafael. Avez-vous jamais été amoureux, vous, Gritti ?

— Messieurs, j'ai le regret de croire que non. J'ai eu des maitresses çà et là ; mais je n'ai jamais conçu tout ce bruit qu'on fait de l'amour, et les poètes sont pleins sur ce sujet de choses que je ne comprends pas. Il faut que je sois demeuré complètement étranger à certains sentiments que le commerce des femmes fait naître en des cœurs mieux organisés. Cela m'afflige. Un écolier qui chante sa première sérénade en sait plus long que moi sur l'amour, et un enfant qui vient de se griser pour la première fois sait mieux ce qu'il y a au fond d'une coupe de vin que je ne le sais, moi, qui ai bu tous les vins du monde dans leurs radieuses patries, sans me griser jamais, comme j'ai mené la débauche avec toutes les races de femmes jusqu'à présent découvertes, sans jamais aimer. Être ivre ou amoureux, mes très-chers ! ô vous qui le pouvez, de quoi vous plaignez-vous ? Dites-

moi le pays extravagant où le soleil mûrit un vin dont la fumée puisse monter jusqu'à mon cerveau, et je pars demain. Enseignez-moi une région inouïe où Dieu ait mis dans l'œil d'une femme un rayon capable de pénétrer ma robuste stupidité, et, sur mon âme ! je pars à l'heure même.

— Pardieu ! dit tout à coup une voix claire et haute à côté de Michel Gritti, il n'y a qu'un fat prodigieux qui puisse s'exprimer de la sorte !

La foudre, tombant subitement au milieu du groupe de jeunes gens qui entouraient Gritti, ne les eût pas frappés de plus de surprise que ne fit cette réflexion malavisée. Tous les yeux se tournèrent du côté du cavalier masqué, qui s'avança, les bras croisés, dans l'espace que la foule émue laissait libre entre Michel Gritti et lui. Le cavalier Vespasiano s'était levé la main sur sa garde ; Gritti le repoussa doucement, et, regardant le masque dans les yeux, il lui dit avec une tranquillité hautaine :

— Monsieur est étranger ?

— Étranger à Venise, répondit l'autre; oui, certes, et je m'en vante, puisqu'il s'y trouve un noble pour se permettre ces ridicules fanfaronnades, des femmes pour les écouter, et des hommes pour les souffrir.

— Je vous fendrai en quatre, mon ami! cria Vespasiano.

— Jeune homme, reprit Michel Gritti, vous êtes sans doute accompagné d'un ami?

— C'est cela! interrompit de nouveau Vespasiano, nous allons causer ensemble, l'ami de monsieur et moi.

— Je suis seul, dit le masque.

— Eh bien! venez, monsieur; ce n'en sera que plus amical.

Et tout en parlant, Michel, suivi du pourpoint à taillades, se dirigeait vers le grand escalier, qu'ils commencèrent à descendre tous deux côte à côte, tenant leurs chapeaux à la main.

— Bon! dit le cavalier Vespasiano en se rasant, voilà un jeune homme de moins. A vous de jouer, messer Rafael.

Cependant Michel Gritti conduisait le cavalier masqué dans l'endroit le plus retiré des jardins; il entra avec lui dans une enceinte circulaire réservée au milieu d'un massif d'arbres épais. Des verres de couleur suspendus à la voûte de verdure éclairaient l'emplacement qui paraissait devoir servir de champ clos aux deux adversaires.

— Monsieur, dit Gritti, avant de passer outre, me direz-vous quel motif particulier vous avez eu pour m'insulter ?

— Aucun, messer, si ce n'est le désir de relever un mensonge.

— Un mensonge, monsieur ? reprit Gritti en tirant son épée ; et lequel, s'il vous platt ?

— Vous avez déclaré n'avoir jamais rencontré une femme dont le regard fût capable de vous inspirer de l'amour. Or je dis, moi, qu'affirmant cela, vous avez menti !

— En garde, alors ! dit Gritti.

— Vous avez menti, continua l'étranger, faisant sauter son masque d'une main et dénouant de l'autre sa chevelure, qui inonda ses épaules ;

la preuve, c'est qu'au moment où vous parliez cette femme était devant vous, et que ce regard, le voici.

Gritti demeura un moment confondu à cette éblouissante métamorphose.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il enfin, mais je ne vous avais pas vue. Je ne pouvais prévoir que le ciel daignât faire un miracle tout exprès pour me convertir.

— Le ciel, répondit la marquise, adoptant avec complaisance le langage un peu amphigourique dont la galanterie du temps aimait à distiller la quintessence, le ciel, messer Michel, tient beaucoup à la conversion d'un grand pécheur comme vous, et pour l'obtenir complète, il compte renouveler ce prétendu miracle demain vers deux heures, dans l'église Sainte-Marie-Formose.

Gritti s'inclina jusqu'à terre : quand il releva la tête, la marquise avait disparu. Le gentilhomme, après avoir couru inutilement dans tout le jardin, regagna le palais en songeant.

Le cavalier Vespasiano, dès qu'il aperçut son

ami, qui gravissait lentement et le front penché les derniers degrés de l'escalier, lui cria de sa place :

— Eh bien ! noble Michel, qu'est-ce que cela ? Vous avez l'air soucieux ! Quoi ! ne se serait-il pas défendu avec aisance ? Ah ! mor-dieu ! c'est cela ! continua le cavalier, qui avait le vin étonnamment verbeux, c'est cela, dis-je ! le drôle ne savait pas tenir une lame ! Vous aurez été forcé... Michel, messieurs, aura été forcé de l'assommer d'un coup de pommeau. Triste nécessité sans doute pour un gentilhomme. Mais qu'y faire ? Cet étranger n'était après tout qu'un sot et un triple manant de charrue. Je dis que le noble Michel a bien fait... Vous avez gagné, je vous salue, comte Rafael... Je dis qu'il a bien fait, et je serais profondément charmé que quelqu'un soutint le contraire : je lui ferais avaler sur-le-champ quelque chose de froid, par les treize cent mille...

— Taisez-vous, mon cher cavalier, interrompit Michel Gritti, cet étranger était une femme.

Vespasiano ne répondit à cette objection qu'en faisant entendre un sifflement prolongé.

— Une femme ! ah ! maledetta ! dit la Dolfina.

Cependant Gritti paraissait plongé dans une mélancolie profonde, et bientôt il quitta, suivi de Vespasiano, la galerie de jeu et le palais de la Dolfina. On crut généralement, et l'on répéta, dès qu'il fut sorti, qu'il venait d'être en butte à quelque persécution de maîtresse abandonnée, et qu'il avait subi une de ces démarches irritantes par lesquelles les femmes achèvent de se perdre et transforment souvent l'indifférence en haine.

Mais la tristesse de Gritti avait une source moins vulgaire. Depuis un mois, son caractère s'était singulièrement modifié sous l'influence de certains événements dont sa vie avait été le jouet. Depuis un mois, Michel Gritti était plus qu'amoureux d'une femme ; il était amoureux d'une idée, chose nouvelle et délicieuse pour cette nature éminemment pratique. Car ces âmes ardentes et fortes, qui sont servies par un corps robuste, traduisent immédiatement en

action leurs désirs et leurs passions; de la sorte, elles ignorent ce loisir des théories où se plaisent les organisations plus délicates, dont les mouvements intérieurs se trouvent concentrés par la paresse malade de la volonté. Ainsi la disposition à la rêverie, qui provient d'un défaut d'harmonie entre la puissance de l'âme et l'activité extérieure, ne pouvait exister naturellement chez un homme comme Michel Gritti, à moins que, par une circonstance particulière, ses désirs ne se trouvassent exaltés et en même temps sa volonté paralysée. C'est ce qui lui était arrivé. Depuis un mois, Michel Gritti était amoureux, sans savoir de qui. Voici comment cet amour avait commencé : un matin, au sortir d'une orgie, une barque l'avait suivi, portant une bizarre mascarade : deux des personnages qui la composaient chantaient des stances mélancoliques auprès d'un linceul blanc, couronné de fleurs, et paraissant recouvrir le corps d'une jeune fille. Fatigué de cette poursuite obstinée, Gritti avait fait arrêter sa gondole.



— Holà ! bonnes gens, cria-t-il, pour qui donc chantez-vous cette lugubre antienne ?

— Pour une jeune fille noble et chrétienne, répondit un des masques, qui est morte vierge, plutôt que d'avouer son amour à un païen.

— Ho ! ho ! reprit Gritti, et quelle est cette martyre ? Son nom, brave fossoyeur ?

— Les âmes n'ont pas de nom, dit le masque.

— Le nom du païen, au moins ?

— C'est vous, messer Michel, répondit le funèbre personnage.

Et la barque de deuil s'éloigna aussitôt à force de rames.

A partir de cette rencontre, Michel Gritti s'aperçut qu'une surveillance délicate s'attachait à tous ses pas ; une ombre inconnue le suivait, exerçant sur toutes ses actions un contrôle mystérieux et touchant. Il attendit en vain que la belle morte perdit quelque chose de sa discrétion. La tendre inquisition dont il était l'objet continua de s'exercer avec une réserve impénétrable. Ainsi, un jour, un pauvre en haillons, à qui Michel venait de donner sa

bourse pleine d'or, le pria en échange d'en accepter une dont le travail attestait l'élégante délicatesse d'une main féminine; dans cette bourse était renfermé un grain de rosaire en ébène, sculpté avec un art exquis. Michel demanda vivement au pauvre de qui il tenait cette bourse; le pauvre déclara l'avoir reçue d'un vieux soldat infirme qui lui avait recommandé d'en faire cadeau au seigneur Gritti, dans le cas où celui-ci lui ferait l'aumône. Michel Gritti ordonna au pauvre de le suivre, et lui affirma qu'il ne le lâcherait point qu'ils n'eussent retrouvé ce prétendu soldat. Durant deux jours, Michel et son pauvre coururent la ville, arrêtant tous les invalides; vers la fin du second jour, comme Michel commençait à prendre le mendiant en défiance et à le menacer, ce pauvre homme fit bien voir qu'il avait été de bonne foi : car il montra à Gritti un soldat infirme, couché sous les arcades du palais ducal, et lui assura que c'était celui qui lui avait remis la bourse. Michel, rempli de joie, prit à part l'invalides et se mit à l'interroger avec bonté. L'invalides fit en-

tendre par gestes qu'il était sourd et muet ; Michel voulait le battre, mais tout le voisinage attesta qu'en effet, depuis un temps immémorial, ce vieillard avait perdu la parole et l'ouïe. Michel alors se retourna pour assommer son pauvre ; mais le faquin avait décampé comme une armée papale.

Un autre jour Gritti avait trouvé un billet attaché à sa porte avec une épingle d'or à tête d'opale. Ce billet contenait ces mots, qui, sous une autre forme, ne faisaient que répéter les stances de la sombre mascarade :

« Je mourrai sans être connue de toi : je mourrai pour t'avoir aimé : je mourrai pour que tu aies au ciel l'ange qui te manque. »

Michel Gritti, tout en se disant qu'il était la dupe d'une habile mystification, n'avait pas moins fini par prendre au sérieux l'aventure. Il était devenu rêveur, et cette disposition nouvelle de son esprit, que tout le monde attribuait

à la satiété et à l'ennui, avait tout au contraire pour cause la première passion véritable que ce jeune homme eût ressentie. Depuis quelques jours il avait répandu le bruit de son départ prochain pour la Morée, afin d'engager sa conquête inconnue à quelque démarche plus directe. Enfin, dans cette soirée, au moment où il venait de faire publiquement à dessein un appel exalté à cet être sans nom, la marquise lui avait tout à coup répondu. Gritti ne douta pas un instant que la belle étrangère ne fût l'héroïne du roman mystique dont on l'avait fait lui-même le héros. Assurément, l'amoureux le plus exigeant n'eût pu souhaiter pour son rêve une plus brillante incarnation que cette rare beauté de la marquise Giustiniani. Gritti en fut saisi d'abord ; puis, la réflexion venant, il se sentit l'âme vide et triste ; si magnifique que fût le pays dans lequel il s'éveillait, c'était du ciel qu'il y tombait. Pour la première fois de sa vie, il avait l'occasion amère de comparer une réalité sensible à cette divinité de l'esprit qu'on nomme l'idéal. Vespasiano, qui marchait quel-

ques pas derrière son ami, l'entendit plusieurs fois murmurer :

— On ne saurait être plus belle, et pourtant... pourtant, je l'imaginai autrement.

— Bonne nuit, noble Michel, et au revoir, dit le cavalier quand ils furent arrivés à la porte du palais Gritti.

— Vous étiez là, Vespasiano? Je vous demande pardon, mon ami.

— Mille charretées de démons! est-ce que vous devenez poète, Michel?

— Vous avez perdu cette nuit, cavalier; car vous jurez fort.

— J'ai une idée sur le comte Rafael, noble Gritti : je crois que c'est un escroc.

— Allons, Vespasiano! le comte est loyal comme vous-même!

— C'est vrai, sang-dieu et sang-diable! c'est vrai, mais je suis contrarié.

— A demain, cavalier.

— Non pas, noble Michel, à bientôt.

— Encore une de ces disparitions mystérieuses! dit Michel.

— Si vous m'aimez, messer Gritti, pas un mot là-dessus, répliqua Vespasiano en serrant la main de Michel.

Et, tandis que ce seigneur rentrait chez lui, le cavalier continua de suivre le quai des Frari.

**CHAPITRE TROISIEME.**

d'or, l'ôta brusquement de sa gaine, et l'enfonça jusqu'à la garde dans un des blasons de famille qui étaient appendus à la muraille, et qui représentaient une abeille piquant une femme au sein. Don Jose s'arrêta, et, saisissant la main du jeune homme :

— Que veut dire cela? lui dit-il. Vous pensez à cette femme, Dolci?

— Non, Jose, non, répondit Luca; je flagelle l'orgueil de ma race.

Le lendemain, don Jose remarqua une profonde altération sur les traits de son ami. C'était le jour fixé pour leur entrée à San-Stefano. Mais, par un accord tacite, les deux jeunes gens parurent avoir différé cette résolution. Tout le jour, Luca évita les regards de don Jose, et ils ne se parlèrent pas; le soir seulement, comme ils se promenaient tous deux dans la galerie, Luca s'arrêta tout à coup, chancela sur ses jambes et porta vivement la main à son front. Don Jose se précipita pour le soutenir.

— Luca, lui dit-il, avouez, avouez que vous aimez cette femme.



— Voilà une persistance qui est de la folie, Jose, répondit Dolci en souriant; n'avez-vous jamais eu de vertiges?

Et ils se séparèrent pour s'aller coucher.

Au milieu de la nuit, don Jose fut éveillé en sursaut par une voix qui l'appelait avec angoisse : il vit Luca Dolci à genoux près de son lit, le regardant d'un œil égaré : son visage était d'une pâleur effrayante, et ses lèvres frissonnaient convulsivement.

— Luca ! cher Luca ! s'écria don Jose, se levant à demi sur son lit, qu'avez-vous ? bonté du ciel ! Vous êtes malade, dites ?

— Malade, non, répondit Luca d'une voix faible ; je ne suis pas malade, je suis frappé de Dieu.

— Vous aimez cette femme, Luca ; vous l'aimez !

— Je l'aime ! oui, je l'aime ! c'est vrai, Jose, je l'aime, si ce que je souffre est de l'amour ! Oh ! j'ai lutté, croyez-moi ; voilà deux jours, longs comme des années, que je lutte, comme Jacob avec l'ange, et quelles nuits ! quelles

nuits ! Regardez-moi , Jose , je suis bien changé , n'est-ce pas ? tant mieux , cela vous prouve que j'ai souffert. Je suis venu vous trouver , parce que ma tête s'en allait. Je suis perdu , voyez-vous : je vous demande une chose , c'est de me laisser ; quittez-moi , quittez cette maison ! quelque chose pèse sur elle et sur moi. Dieu ! Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait pour en venir là ! Vous savez , pauvre Jose , j'ai été élevé par ma mère , une sainte. J'allais avec elle porter des aumônes ; j'ai passé mon enfance à cela , et à prier Dieu ; j'ai rencontré souvent des femmes que je trouvais belles , car elles ressemblaient aux vierges des églises ; je ne les ai pas aimées , non. Eh bien ! j'en vois une qui semble porter tous les vices dans ses yeux , je la vois une fois , et je l'aime , plus que tout , plus que Dieu , plus que vous , Jose... Quittez-moi , laissez-moi ici...

Luca s'interrompit , suffoqué par les sanglots : il appuya sa tête brûlante sur le lit de don Jose , et pleura longtemps amèrement.

Ce lendemain , si triste pour les deux pieux

enfants, était le jour assigné par la marquise à Michel Gritti pour une nouvelle entrevue. Vers la deuxième heure de l'après-dînée, Gritti entra dans l'église Sainte-Marie-Formose avec une sorte d'étonnement de se voir en personne dans un pareil lieu. Peu de moments après, une femme de haute taille, enveloppée dans de longs voiles de deuil, entra par une porte latérale; elle était suivie d'un moine et de deux valets. En prenant de l'eau bénite, elle fit voir à Michel, d'un geste plein de grâce, ces traits altiers et voluptueux qui lui étaient apparus la veille au soir dans les jardins de la Dolfina. Il s'inclina et attendit, appuyé contre un pilier, que l'étrangère lui apprît, d'une façon ou d'une autre, quelles suites elle entendait donner à cette rencontre. Car, dans cette église, Michel se sentait dominé par une invincible gaucherie. Un valet déposa sur les dalles un carreau de velours sur lequel la marquise s'agenouilla, à une dizaine de pas, à droite de Gritti : en même temps elle lui fit signe de la tête qu'il eût à s'agenouiller de son côté.

— Voilà, se dit Michel, un enfantillage qui touche à sa fin, Dieu merci.

Et, courbant jusqu'au sol sa fière stature, il posa un genou sur le large bord de son chapeau, tandis qu'avec ce malaise d'un homme d'esprit qui se sent près d'être ridicule, il arrachait un à un les petits pennons de son plumet.

Quand certaines femmes, plus vaniteuses que tendres, abusent de l'humilité d'une passion naissante, il est rare que l'amoureux qu'elles mortifient sans égard ne cherche pas sa consolation dans ce mot, gros de représailles : Patience ! Michel Gritti s'occupait déjà de commenter à part lui ce mot vengeur, quand, à un petit bruit sec qui se fit à sa gauche, il détourna machinalement la tête.

Un rosaire était tombé sur les dalles à trois pas de lui. A peine Michel eut-il aperçu ce rosaire, qu'il sentit passer dans tous ses membres et glisser dans ses cheveux ce fluide particulier qui nous traverse quand nous sommes frappés d'une surprise vive et agréable, et qui laisse après lui une sorte d'énervement volup-

tueux. Gritti avait reconnu d'un coup d'œil que les grains de ce rosaire, découpés à l'orientale, étaient exactement semblables à celui qu'il avait trouvé dans la bourse du pauvre.

Le chapelet s'était échappé des mains d'une jeune fille qui priait à genoux sur le marbre blanc d'un tombeau : Gritti l'enveloppa d'un regard rapide, sans qu'elle relevât la tête, sans qu'elle ouvrit ses yeux demi-clos dans l'immobilité de sa fervente prière. Bien que Gritti ne pût voir de sa place que le profil de la jeune fille, il fut ému de la grâce enfantine qui respirait au coin de sa lèvre entr'ouverte pour prier et pour sourire. Ce candide visage, perdu au milieu des boucles sans nombre d'une chevelure blonde et dorée, avait un charme plein de contrastes. Il semblait qu'un peu de mutinerie maligne se mêlât à la pureté d'âme et à l'ardeur de foi qui s'y lisaient. Ce visage pensait comme une vierge, priait comme un ange, et riait comme une femme.

A quelques pas derrière la jeune fille se tenait une vieille dame dont la robe noire était semée

d'ornements en jais : cette matrone marmottait son chapelet avec cet air de béatitude inintelligente qui caractérise également la routine des dévotes surannées et la digestion des vieillards.

Cependant les yeux de la marquise Onesta avaient suivi ceux de Michel Gritti avec inquiétude : tout à coup, Michel se leva ; alors, rejetant brusquement en arrière le voile qui couvrait ses traits, elle tendit le cou en avant, comme une lionne irritée, et se pencha pour ne rien perdre de la mortelle offense qu'elle prévoyait. Michel releva le rosaire, et, saluant avec une suprême courtoisie, il le présenta à la jeune fille sans parler. Celle-ci, arrachée à son extase, leva tranquillement sur Gritti ses grands yeux étonnés ; mais à peine eurent-ils rencontré le regard ému et interrogateur du gentilhomme, que l'enfant, étendant vivement les bras comme pour chercher un appui, et ouvrant ses lèvres pâlies pour bégayer des mots qu'on n'entendit pas, tomba inanimée sur le marbre.

— Jésus ! mon Dieu ! s'écria la vieille dame,

Giulia ! mon enfant ! Giulietta ! chère petite ! quel mal lui a pris ? Seigneur ! sur la tombe de sa pauvre mère ! Réponds-moi , Giulietta ! je t'en prie ! Hélas ! monsieur , ajouta la vieille dame , se retournant vers Gritti , ne pouvez-vous me rendre le service de courir sur le quai ? Il y a une gondole à nous , la livrée des Contarini , des gens à nous...

— Pardon , madame , interrompit Michel Gritti , mais ce n'est point là un fardeau pour des laquais : avec votre aimable permission , j'aurai l'honneur de porter la signora jusqu'à sa gondole.

Sans attendre de réponse , il enleva dans ses bras la délicate créature ensevelie dans les flots de sa robe blanche , comme un enfant endormi dans son berceau de gaze et de dentelle. Puis il sortit de l'église , précédé par la vieille tante de Giulia. Car cette petite fille était orpheline , et n'avait de proche parente que la sœur de son père , avec laquelle elle habitait le palais Contarini.

La marquise Onesta , qui , durant cette scène ,

avait arraché les fermoirs de son missel, attendit vainement quelques minutes le retour de Michel Gritti, puis elle rentra dans son palais, situé à quelques pas de Sainte-Marie-Formose, et précisément en face du palais de Giulia, qui s'élevait sur l'autre rive du canal.

Gritti, avant de quitter la gondole où il venait de déposer Giulia toujours évanouie, obtint de la vieille dame la permission de se présenter le lendemain chez elle pour s'y informer de la santé de sa nièce. Puis il se retira, le cœur rempli d'une joie et d'une agitation extraordinaires, et commença par la ville une promenade rapide et sans but. Il marchait le nez au vent, se parlant tout haut et éclatant de rire quand il venait à s'en apercevoir.

— C'est clair, se disait-il, c'est bien elle; il n'y a pas au monde deux rosaires comme celui-là. Il a fallu toute la vie d'un derviche pour creuser ces délicates arabesques sur ces grains mignons. Et d'ailleurs cet évanouissement dès qu'elle m'a vu... Pourtant, comment croire que cette petite fille, — ma foi ! tant pis, mais je ne



lui donne pas quinze ans et deux jours, — que cette petite fille rose, — je la regardais en la portant, et je n'ai point idée d'avoir vu jamais un teint semblable, — que cette petite fille rose soit ma lugubre prêcheuse, qui ne parlait que de mourir sur tous les tons? Si c'était une pure espièglerie?... Mais pourquoi se trouver mal, en ce cas? Bah! je deviens idiot. Où diable suis-je, ici?

Tout en se livrant à ces puérides argumentations, dont il s'étonnait lui-même, Gritti avait beaucoup marché : la nuit était tombée, et il ne reconnaissait point le quartier d'assez misérable apparence où il se trouvait. Par un sentiment qu'il est assez malaisé de concevoir peut-être, mais certainement très-difficile d'exprimer, le jeune homme éprouva de la joie en se voyant dans un pays perdu : l'inconnu lui plaisait au dehors, au moment où il sentait au dedans de lui une émotion toute nouvelle; il semble que l'aspect d'objets habituels l'eût empêché de se livrer aussi franchement au charme étrange de ses impressions.

— Allons ! dit-il, je suis égaré, tant mieux.

Il s'accouda alors sur un parapet en ruine, et s'abandonna à la rêverie avec le bonheur naïf d'un écolier qui est arrivé loin de tout œil magistral par les chemins fleuris de l'école buissonnière.

Le ciment qui avait été destiné à unir les pierres du parapet s'en allait par morceaux : Michel prit, avec une grave distraction, un des plus gros fragments, le pétrit un moment dans sa main, puis le laissa tomber au-dessous de lui dans le vide : presque aussitôt il entendit un son mat, comme celui que produit une pierre en tombant sur un feutre.

— Voilà, se dit Michel Gritti en riant, car il était dans une de ces dispositions où l'on a le rire facile, voilà une eau, par ici, qui a une sonorité bien particulière.

Et, comme tout le monde eût fait à sa place, l'heureux Michel prit un morceau de ciment deux fois plus gros que le premier, et s'appliqua à le laisser choir dans la même direction. Cette seconde épreuve fut couronnée d'un plein

succès : le même son mat se reproduisit avec une intensité double ; mais cette fois il était accompagné d'un juron capable d'enfoncer une porte. Gritti éclata de rire bruyamment.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un au bord de l'eau ? s'écria-t-il.

— S'il y a quelqu'un, répondit une voix que la colère paraissait étrangler, s'il y a quelqu'un ! je vais monter te le dire !

— Bon ! répliqua Gritti, dont les rires redoublèrent, ne voyez-vous pas, inconnu chéri, que c'était une plaisanterie ?

— Une plaisanterie ! reprit la voix qui s'approchait peu à peu, ah ! bon ! bravo ! une plaisanterie ! je les aime, mon ami ! cela se trouve bien ! attends-moi là, mon cher bon ! par les treize cent mille... !

— Parbleu ! c'est Vespasiano ! s'écria Michel Gritti au moment où la longue silhouette du cavalier apparaissait effectivement au haut des degrés qui conduisaient du quai sur la berge.

— Comment diable ! c'est vous, noble Michel ?

dit Vespasiano s'arrêtant court sur la dernière marche.

— Moi-même, mais que faisiez-vous donc en bas, mon cher ami?

Vespasiano parut embarrassé et ne répondit point.

— A quel exercice diabolique, reprit Gritti, pouvez-vous vous livrer dans ce quartier sauvage et sur cette plage solitaire?

Vespasiano semblait être en proie à une confusion ineffable.

— Ah çà! voyons, qu'y a-t-il donc? continua Gritti, est-ce que vous venez de commettre un crime là-dessous?

— Noble Michel, répondit enfin Vespasiano, rassurez-vous, je pêchais.

— Et dans quel horrible but? dit gaiement Michel.

— Pour tenter de prendre du poisson, mes-  
ser Michel.

— Qu'est-ce à dire, mon cavalier?

— C'est-à-dire que je n'ai point soupé.

— Ah çà! voyons, Vespasiano, reprit Michel,

qui, fort éloigné de soupçonner la cause véritable de l'embarras de son ami, s'en divertissait beaucoup, voyons, vous me faites marcher de surprise en surprise : qu'un cavalier flanqué d'une rapière aussi considérable que la vôtre s'éloigne de la société des hommes pour s'adonner à la pêche, cette distraction qui semble réservée aux veuves, cela ne laisse point de m'abasourdir : mais que, par un cumul inouï, vous pêchiez, Vespasiano, et ne soupiez point, voilà qui me pourfend l'imagination d'outre en outre !

— Le moment est venu, noble Michel, répliqua Vespasiano avec solennité, le moment est venu de vous montrer à nu la plaie de ma vie. Sachez, mon ami, que je tire le diable par la queue. Bref, je suis pauvre. Pas un mot, Michel, ne m'humiliez pas. Ce que je vous dis vous étonne. Peu de paroles vous l'expliqueront. Je suis, vous le savez, aux gages de la sérénissime république comme capitaine. Or, j'emploie à faire le beau joueur chaque quartier de ma pension. Vous avez pu remar-

quer que je ne joue que tous les mois. Je perds toujours, mais je ne m'en fâche point, estimant à ce prix l'honneur que j'ai de fréquenter votre société. Du reste, cette mesure que vous voyez là, au bord du canal, est ma demeure. Maintenant je souffrirai bien que vous m'offriez à souper pour ce soir : mais ne reparlons jamais de cela, je vous en prie, Michel, j'en prie Votre Seigneurie.

Gritti, se sentant ému plus qu'il ne le voulait laisser voir, prit le bras de Vespasiano, et lui dit avec une légèreté apparente :

— Eh bien ! mais c'est l'histoire de tous les gens de guerre, cela, mon capitaine ! Il m'en est arrivé tout autant à l'étranger. Mais venez que je vous conte une énormité, confiance pour confiance ; seulement la vôtre est tout honorable, et la mienne, ma foi ! j'en rougis.

— Sang-dieu, noble Michel, je ne vous crois pas, dit Vespasiano, à qui la délicate réserve de Gritti avait rendu le courage et la bonne humeur.

— Un de ces matins, reprit Gritti, je vais probablement me marier.

— Vous marier ! que le diable vous emporte ! Votre Seigneurie a-t-elle donc trouvé une des treize cent mille... ? Eh ! mais, ajouta Vespasiano, s'interrompant lui-même et s'arrêtant tout court, les yeux fixés sur l'angle d'une ruelle qui aboutissait sur le quai à une dizaine de pas devant eux. Qu'est-ce que cela ?... Quel est le païen... ? Baissez-vous ! baissez-vous vite, Michel !

Et Vespasiano, les bras étendus, se précipita devant Gritti, le couvrant de son corps. Au même instant un coup de feu partit de la ruelle, et une balle de pistolet vint s'aplatir sur le colletin d'acier du cavalier. Gritti, le voyant chanceler, le saisit dans ses bras :

— Laissez-moi, laissez-moi donc, vingt-cinq diables ! vous m'étouffez, Michel ! cria Vespasiano. Et le coquin se sauve pendant ce temps-là !

Les deux jeunes gens s'élançèrent alors dans la ruelle.

— Je le vois ! cria le cavalier , j'ai vu le coin de son manteau ; mais venez donc, Michel ! le voilà sur le quai, là-bas ! il va se jeter dans quelque barque !

— Tenez, cavalier, dit Gritti, n'allons pas plus loin : qu'il s'échappe : je crois que c'est ce qui peut nous arriver de moins embarrassant.

— Vous connaissez donc le drôle ?

— Je le crois. Mais cette affaire est telle que l'honneur me défend de vous la conter. Au fait, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, je ne m'étais pas conduit en galant homme ; et, si le coup vient d'elle, tant mieux, cela me met à l'aise.

Vespasiano n'insista point, et ils continuèrent leur route. Ils entrèrent dans la première auberge qui se rencontra, et se firent servir à souper : Gritti commença alors le récit de son aventure avec la signora Giulia Contarini et des événements qui l'avaient précédée ; mais il ne dit pas un mot de la marquise. Le cavalier Vespasiano écouta cette histoire avec



étonnement et respect, tantôt buvant rasade, tantôt faisant sauter dans sa main la balle dont son hausse-col avait été meurtri. Les deux amis ne se séparèrent qu'à une heure très-avancée de la nuit.

C'était cette même nuit, si on veut bien se le rappeler, que Luca Dolci passait à genoux près du lit de don Jose, à qui il venait aussi de faire une confidence d'amour.

**CHAPITRE QUATRIÈME.**

## IV

### MICHEL GRITTI CHEZ GIULIA CONTARINI.

Le lendemain, vers le milieu du jour, Michel Gritti, qui avait passé la matinée à maudire les heures boiteuses, montait lestement les degrés de la terrasse qui s'étendait devant la porte principale du palais Contarini. Presque au même instant, un jeune homme pâle, l'œil grandi par ce cercle bleuâtre que creuse une nuit d'insomnie, entrait dans le palais Giustini, sur le quai en face.

Michel Gritti n'eut que la peine de se nommer au laquais qui lui avait ouvert la porte, et il fut aussitôt introduit dans une salle tendue en cuir de Cordoue à grands ramages d'argent. Près d'une fenêtre qui donnait sur le canal et qui tenait tout le fond de la pièce, la tante de Giulia était assise dans un fauteuil gothique qu'un caprice bizarre, ou peut-être le désir d'avoir une vue plus étendue, avait placé sur le large piédestal d'une statue romaine : le nom de Caracalla, qui se lisait encore à la base du socle indiquait que, selon toute probabilité, la vieille dame occupait la place de cet empereur païen. Elle travaillait à une tapisserie d'une immense étendue, dans laquelle on voyait avec surprise des oiseaux de couleur éclatante et de forme impossible, perchés sur des fleurs colossales, comme des scarabées sur des vases japonais. La bonne dame avait commencé cet ouvrage héroïque dès son enfance, et ses doigts de matrone continuaient d'en pousser activement la trame, qu'elle semblait avoir mesurée avec précision sur celle de ses jours.

Si remarquable que fût le tableau que formait à elle seule cette tante, pour ainsi dire merveilleuse, Gritti n'y prit point garde en entrant : il ne vit que la dernière des Contarini agenouillée sur un pan déroulé de cette tapisserie interminable et jouant avec une levrette aux formes grêles, souples et onduleuses, comme celles d'un serpent. Giulia se cachait tout entière derrière une des fleurs tissées d'or et de soie, puis, se dégageant brusquement, elle causait à sa levrette des frayeurs terribles, que la gracieuse bête semblait exagérer à plaisir.

A l'entrée de Gritti, la tante se dressa sur son piédestal, et Giulia sur sa tapisserie : la levrette sauta aux jambes de Gritti. Gritti avait tout prévu et s'était préparé à tout, excepté à ce puéril incident : il en fut troublé. Giulia s'en aperçut, et se mit à rire :

— A bas ! Fiamma ! à bas ! dit-elle, pendant que sa tante souhaitait solennellement la bienvenue au gentilhomme, à bas, mauvaise ! venez ici, et cachez-vous ! Fi ! vous nous laissez sur-

prendre ! vous laisseriez égorger votre maîtresse sans souffler mot !

— Cette pauvre bête, interrompit Michel Gritti, a eu l'instinct de deviner en moi un homme qui, tout étranger qu'il soit à cette maison, donnerait sa vie pour vous, signora ; un homme qui n'apporte pas ici le danger, mesdames, mais qui l'y trouve.

— Ce sont de belles phrases, cela, messer Michel, répondit Giulia en hochant sa jolie tête blonde d'un air de doute et de bouderie. Suffit-il donc, — excusez mon inexpérience, mais je ne connais pas le monde, — suffit-il à un cavalier d'avoir vu une jeune fille s'évanouir par hasard dans une église pour être prêt à lui donner sa vie ? Vous permettez, ma tante, que le seigneur Gritti me dise cela pour mon instruction ?

— Ma vie, signora, reprit Michel Gritti d'un ton plus grave, est un don que je n'ai fait que vous renouveler hier : elle était à vous depuis un mois.

A ce mot, Giulia, se retournant par un brus-

que mouvement, bondit jusqu'au piédestal où sa tante se tenait debout, attendant le mot de cette énigme, dans l'attitude roide et sévère d'un point d'interrogation.

— Ma tante, lui dit-elle d'une voix câline, ma chère petite tante, il faut vous en aller!

Outre que le parti que lui proposait sa nièce n'était point de nature à lui expliquer le mystère qui intriguait son esprit, la vieille dame trouva dans la proposition je ne sais quoi de peu convenable en présence d'un étranger.

— M'en aller, ma fille! dit-elle avec un peu de colère.

— Je vous en prie, chère tante! allez-vous-en, il le faut absolument. Ah! tant pis! vous m'avez gâtée, vous voyez ce qui arrive! Pauvre tante, ajouta la petite fille en lui baisant les mains, écoutez : j'ai à parler très-sérieusement au seigneur Gritti, je vous assure. Avez-vous confiance en votre Giulia, oui ou non? Il s'agit de mon bonheur, de ma vie! D'ailleurs, vous écouterez à la porte, si vous voulez... vous ver-

rez que je ne lui dirai rien qui ne soit digne de nous deux.

Et comme elle vit sa tante descendre lentement les trois marches du piédestal :

— Vous voulez bien ! reprit-elle en frappant dans ses mains , que vous êtes bonne ! que je vous aime ! Eh bien ! encore une grâce , soyez tout à fait charmante , n'écoutez pas à la porte !

Et la jeune fille , pour cacher la rougeur qui avait envahi ses joues , demeura le front appuyé contre la fenêtre , pendant que la bonne dame saluait Gritti avec un peu de confusion , et se retirait en murmurant les mots de fantaisie , de caprice et d'enfant gâté.

Giulia , quand elle se retourna , n'eut pas lieu de craindre que Michel Gritti la fit repentir de la faveur qu'elle lui accordait : le pauvre gentilhomme , précisément à cause de la grande expérience qu'il avait en matière d'intrigues amoureuses , se trouvait dans la perplexité d'un voyageur qui vient à s'égarer dans un chemin qu'il fait tous les jours : il demeurait indécis sous ce regard simple et virginal , comme un



lion arrêté devant un petit enfant qui lui regarderait naïvement dans les yeux.

Giulia sourit, et sautant sur le piédestal où sa vieille parente avait établi le siège de sa majesté :

— Ce fauteuil, dit-elle gaiement, me prêterait peut-être un peu de gravité. Asseyez-vous, messer. J'ai de sérieuses paroles à vous dire.

Appuyant alors son coude sur un des bras du fauteuil, et passant une main dans ses boucles soyeuses où riait le soleil, elle se recueillit un moment les yeux baissés dans cette pensive attitude.

— Messer Michel, reprit-elle d'une voix lente et triste, vous ne vous êtes point trompé ! c'est bien moi que vous cherchez. Vous m'espérez autrement, n'est-ce pas ? Vous vous attendiez à quelque belle tête poétique et désolée ? Vous voyez, j'ai seize ans, et pour toute beauté, les couleurs qu'ont toutes les jeunes filles à mon âge. Je voudrais être plus belle, pour ce que j'ai à vous dire ; mais d'abord, apprenez-moi si un

homme comme vous, qui a mené la vie d'un soldat et d'un galant, une vie de dangers et de plaisirs, conserve le souvenir de sa mère?

— Un souvenir saint et respecté, signora; je réponds pour moi, dit Gritti.

— Que l'image de votre mère soit donc présente entre vous et moi, je vous prie, tout le temps que je vous parlerai. Écoutez-moi; j'espère que vous n'allez point confondre ma franchise avec celle des femmes que vous aimez, dit-on, qui vous aiment au moins. Mon Dieu! comment vous dire cela? Je voudrais que vous fussiez mon frère, messer Gritti, oh! je le voudrais! alors il me serait permis de prier pour vous à haute voix, de pleurer sur vous, et non pas de ces larmes cachées qui brûlent les joues.

— Chère signora! s'écria Gritti, s'élançant vers la jeune fille; mais elle étendit la main, lui faisant signe de ne point l'interrompre.

— C'est un rêve que j'ai fait, continua-t-elle sur un ton bas et enthousiaste, tandis que ses joues enflammées portaient témoignage de la

sincérité de ses paroles, c'est un rêve que j'ai fait un matin en vous voyant passer de ma fenêtre avec vos compagnons de fête ! ils portaient tous sur leur visage la trace des souillures de leur vie, tous, excepté vous. J'avais entendu parler de vous, et je vous avais pris en aversion ; quand je vous vis, je me figurai qu'on m'avait trompée, que vous n'étiez pas ce qu'on pense ; je me dis que peut-être Dieu avait épargné la flétrissure à votre âme, comme il l'avait éloignée de votre front. Je suis superstitieuse, messer ; j'ai trop vécu sans doute dans la solitude : les idées qui me viennent, je les prends pour des inspirations divines. Voilà mon malheur. Je m'épris de la pensée qu'il suffirait de cette pauvre main pour vous retirer de cette vie malheureuse où vous étiez plongé. Je crus que Dieu me faisait un devoir de le tenter au moins ; et voilà pourquoi je l'ai tenté, messer. Mais à présent, je sens que je m'en repens, que j'ai eu tort. Oh ! je m'en repens cruellement !

Et Giulia cacha sa tête dans ses deux mains, entre lesquelles perlaient des larmes diaphanes.

Gritti, remué jusqu'au fond du cœur par le langage, si nouveau pour lui, de ce naïf intérêt, inclina le genou jusqu'à terre.

— Parlez, signora, dit-il; il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous enlever jusqu'à l'ombre du repentir.

Giulia releva la tête.

— Je n'aimerai jamais, reprit-elle, que mon époux : vous le savez sans doute.

— C'est un titre dont je deviendrai digne, signora, si un homme le peut.

— Soit! mais je dois vous dire que je vous éprouverai longuement, messer Michel; car il ne faut pas que vous croyiez que j'ai joué la comédie avec Dieu et avec vous.

— Ordonnez, signora, dit Gritti.

— N'y a-t-il pas cette nuit, chez une femme qu'on nomme la Dolfina, une fête à laquelle un galant en renom comme vous ne peut manquer sans se discréditer?

— Où voulez-vous que je passe cette nuit, signora?

— Sur les marches de Sainte-Marie-Formose;

je vous verrai d'ici. Remarquez que demain tout Venise le saura.

Un nuage passa sur le front de Michel Gritti.

— Voulez-vous dire, signora, demanda-t-il, que vous me défendez de me venger des outrages qui me seraient faits à ce sujet ?

— Oh ! pour cela, non ! répondit la jeune patricienne. Si j'étais homme, je ne souffrirais point d'outrages. Il est vrai, reprit-elle après un instant de réflexion, que saint Pierre fut réprimandé pour avoir tiré l'épée ; mais vous n'ignorez pas sans doute, messer Michel, que saint Pierre n'était point gentilhomme.

En achevant ces mots, Giulia avait sauté à bas du piédestal ; puis elle ajouta :

— Je m'en vais, je m'en vais ! adieu, messer, je vous en ai trop dit. Vous jugez peut-être mal ma tante à cause de la faiblesse qu'elle a pour moi ; mais je vous dirai qu'elle ignore toute ma folle histoire avec vous. C'est un vieux serviteur de ma maison qui a été mon complice. Ma tante a un cœur d'or ; elle me permet tout : je marche sur sa tapisserie , qu'elle ché-

rit comme une patrie ; je l'appelle ma tante Caracalla, parce qu'elle a succédé à je ne sais quel sultan de ce nom sur ce piédestal ; elle ne se fâche de rien : aussi je l'aime comme une mère. Allons, venez, Fiamma ! Faites voir à ser Michel Gritti comment sa femme lui fermera la bouche, si jamais un méchant débauché comme lui mérite d'avoir une honnête femme.

Et la jeune fille emprisonnait, en riant, dans sa petite main le museau délié de la levrette.

Puis elle fit à Gritti une profonde révérence, et sortit de la salle.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

## V

### LUCA DOLCI CHEZ LA MARQUISE ONESTA GIUSTINIANI.

La marquise Onesta était assise sur un divan, dans un salon dont les murs étaient peints à la mode orientale. Ses yeux fixes et vagues, étrangers au monde visible, semblaient avoir retourné au dedans toute la force pénétrante de leur regard, pour y suivre une profonde méditation. On annonça Luca Dolci. La marquise passa vivement la main sur son front et sur ses



yeux, et son front redevint vivant et hautain, sa prunelle lucide et rayonnante.

— Bonjour, mon cousin, dit-elle gaiement. Vous n'êtes pas au couvent? Tant mieux. Asseyez-vous.

— Je vous devais une réponse, madame, dit le jeune homme, dont la voix grêle, tremblante et mal articulée, indiquait une forte émotion nerveuse. Je vous l'apporte.

— Ah! pour ce testament? Je n'y songeais plus. J'ai eu tant d'affaires!

La marquise soupira, et reprit avec un sourire amer :

— J'ai été malheureuse depuis que je ne vous ai vu, messer Luca.

— Et moi aussi, madame, répondit le jeune homme.

— Bah! dit la marquise. Vous êtes un innocent! Nous sommes cousins; mais nos personnes ne se ressemblent guère, ni nos malheurs, je pense. Parlons d'autre chose. On étouffe ici. Ouvrez cette fenêtre, cousin.

Luca obéit; puis il revint, et, s'arrêtant de-

bout, immobile devant la marquise, il reprit d'une voix plus forte, mais plus tremblante encore :

— Quand je vous ai demandé, il y a deux jours, si vous seriez disposée à m'accorder votre main dans le cas où je serais libre de vous la demander, ne m'avez-vous pas répondu oui, ma cousine ?

— C'est possible. Après ?

— Vous m'avez répondu oui, parce que vous saviez que je n'étais pas libre, que j'entrais au couvent ?

— Sans doute, dit la marquise. Ensuite ?

Cette réponse fit monter subitement une rougeur enflammée au visage de Luca : ses yeux se troublèrent, ses lèvres étaient serrées et une respiration pénible et sifflante dilatait ses narines. Il chancela, et saisit sans parler la main que la marquise étendait vers lui.

— Eh bien ! s'écria Onesta, se soulevant sur le divan, qu'est-ce que me veut cet enfant ?

Luca essaya de parler, mais ses jambes fléchirent, et il tomba pesamment sur ses genoux,

inondant de larmes brûlantes la main de sa cousine.

En même temps deux diamants humides jaillirent des yeux de la marquise et tombèrent dans les cheveux de Luca.

— Allons, reprit-elle après quelques instants d'un silence troublé seulement par les sanglots du jeune homme, allons ! c'est bien ! c'est bien ! vous m'aimez, tout est dit. Vous n'avez plus à l'avouer, ainsi remettez-vous. Qu'est-ce que c'est, voyons encore ? Vous m'aimez, moi, et vous n'êtes pas plus homme que cela ? Eh bien ! quoi ? vous m'aimez, voilà tout. Ce n'est pas une honte pour vous, Luca, pas plus qu'une offense pour moi. C'est un malheur peut-être ; nous en causerons. Laissez ma main d'abord, et puis asseyez-vous là. Mon Dieu, quel enfant ! Me conterez-vous, messer, comment cela vous est arrivé de m'aimer ? Et le couvent, est-ce que nous y renonçons comme cela tout d'un coup ? Et ce monde pervers, est-ce que nous voulons y rentrer ? Quand vous me regarderez ! Il faut parler, Luca, si vous avez la prétention

que je vous entende... Oui, sans doute, vous avez d'assez beaux yeux. Est-ce un compliment que vous vouliez? vous l'avez. Maintenant j'en ai assez dit pour ma part, et je crois, en bonne justice, que c'est à votre tour. Vous m'aimez, vous, voilà du merveilleux! Et de quel amour m'aimez-vous, Luca? Dites-moi cela.

Luca Dolci secoua la tête douloureusement.

— Ne me le demandez pas, ma cousine, dit-il, je ne sais pas mentir, et je vous le dirais.

— Dites, fit Onesta.

— L'amour que je ressens pour vous me fait honte et peur, dit Luca en baissant le front, et il vous fera rougir, vous, madame, d'avoir pu l'inspirer.

— Voilà qu'il m'insulte à présent! s'écria la marquise, frémissant comme si on l'eût frappée. C'est parfait! j'ai été bonne pour lui tout à l'heure. Pour la première fois de ma vie peut-être, j'ai été femme un instant! parce qu'il pleurait, je lui ai parlé avec intérêt, et voilà qu'il me croit sa maîtresse et qu'il m'insulte. Ah! sottes femmes qu'elles sont, les autres!

— Madame, par grâce ! par pitié ! s'écria le jeune homme, tendant ses mains tremblantes vers la marquise, songez à ce que j'étais, à ce que je fais ; ne vous offensez pas d'un souvenir amer que je donne à ma pauvre vie passée, si douce et si tranquille, à ma foi éteinte, à mon âme perdue ! Je vous ai accusée, pardon, j'ai eu tort. Si l'amour que j'ai pour vous me brûle les veines comme un philtre de flamme, je sais bien que c'est ma faute et non la vôtre, c'est dans mon sang qu'est le mal. Je vous disais que ma vie avait été heureuse : cela n'est pas vrai, je veux tout vous dire. Jusque sur le pavé des églises où je heurtais mes genoux, jusqu'à la face de Dieu, j'entendais chuchoter à mon oreille notre démon héréditaire. Je suis un Dolci, vous savez. Des images étranges, de vagues voluptés, des vices inconnus se glissaient dans mon cerveau, le faisaient bouillonner, et trempaient mon front d'une sueur ardente. Vingt fois j'ai vu se dresser devant moi, dans l'ombre des chapelles, des formes qui m'enivraient, des statues qui s'animaient en

penchant vers moi leurs corps frissonnants, leurs beautés ployantes et demi-nues ; les vierges devant lesquelles j'étais prosterné se détachaient de leurs cadres et prenaient subitement à mes yeux troublés des poses d'impures bacchantes. Je sentais les parfums de leurs cheveux ; les plis efféminés de leurs robes me touchaient ; et, à ce contact, il me semblait que mon âme s'enfuyait de mon corps profané. Voilà ce que j'ai entendu, voilà ce que j'ai vu, et senti, et souffert durant quinze ans. Eh bien ! un jour j'ai vu, madame, ou j'ai cru voir tous ces songes fixés dans un corps, dans un regard ; m'entendez-vous ? Tous ces enivrements et tous ces poisons étaient concentrés dans une seule fleur ; Dieu l'avait jetée sur ma route et je la respirais. Et voilà de quel amour je vous aime enfin !

Luca, en achevant ces mots, laissa tomber sa tête dans ses mains, mais non plus pour cacher ses larmes, car ses yeux étaient secs et brûlants.

— Allons, dit la marquise qui avait écouté

les paroles fiévreuses du jeune homme avec un singulier sourire ; allons, voilà une déclaration précieuse ! Vous êtes un monstre extraordinaire et sans pareil : donc, je vous aime ! Certes, vous avez une imagination diabolique, mon cousin, proprement diabolique. Mais causons un peu raison : madame votre mère, comme toutes les femmes, au reste, ne savait ce qu'elle faisait ; elle a voulu faire de vous un moine. Un moine, hélas ! et pourquoi ? Parce que c'est un usage dans votre famille, dit-on, de mourir de mort violente par la main des femmes. Quoi donc ! oseriez-vous hésiter, vous, Luca, entre un coup de stylet tranchant brillamment le fil d'or de votre jeunesse, et une vie de soixante et dix ans dont chaque nuit serait troublée par les aimables rêveries que vous me faisiez la grâce de me conter tout à l'heure ? Il faut bien admettre, mon cousin, que tout le monde n'est pas né pour entrer au couvent. Autrement la sérénissime république serait au plus bas, vous comprenez ? Eh bien ! vous êtes de ceux qui ne sont pas nés pour cela. Voyez

Fra Mozzo, mon confesseur, c'est un heureux moine, soit. Mais jamais il n'a vu, lui, de vierges changées en bacchantes : son esprit n'est point tourné à ces métamorphoses. Si j'étais entrée dans un couvent, moi, j'y aurais mis le feu fatalement, machinalement, comme je respire sans le vouloir. En suivant le penchant naturel de votre vie, vous auriez été un homme de mœurs élégantes et un peu légères, voilà tout. Vous avez voulu être un saint, et toutes vos passions comprimées viennent à déborder un beau jour en un véritable torrent de corruption. Vous m'avez dit là des choses inouïes, quand j'y songe. Maintenant, que voulez-vous savoir ? Si je vous aime ? Non. Si je vous aimerai un jour ?...

— C'est-à-dire, interrompit Luca Dolci en fixant sur la marquise des yeux presque égarés, si je serai mort ou vivant dans une demi-heure ? Oui, dites-le-moi.

— Si vous serez mort ou vivant ? Tenez, c'est une sotte consolation que de se tuer, Luca, de même que c'est une sotte vengeance qu'un



assassinat. Dans toute âme passionnée, la première pensée du désespoir, c'est le suicide, comme le premier mouvement de la haine, c'est le meurtre. Retenez votre bras, cousin, croyez-moi, et attendez à demain. Demain nous apporte toujours une clairvoyance plus grande pour la consolation ou pour la vengeance. Connaissez-vous Michel Gritti, messer?

— Qui ne le connaît pas dans Venise?

— Moi, reprit Onesta. Mais j'ai entendu dire que toutes les femmes nourrissaient une folle passion pour lui. En savez-vous la raison? C'est que dans la sérénité d'un regard honnête, il n'y a pas, pour la plus chaste des femmes, un attrait égal à celui du feu sombre qui brille dans l'œil d'un débauché. C'est qu'une puissance étrange a doué la corruption et le vice de séductions mystérieuses auxquelles l'âme la plus pure n'échappe point. C'est que, entre le cavalier au front pâli par l'orgie, tourmenté par les veilles impures, qui passe étreignant la taille d'une courtisane, et le jeune homme au visage calme et rose qui prie sur une dalle d'église, pas un

œil, pas un amour de femme n'hésitera. C'est que nous avons toutes, vivante dans le cœur, la curiosité fatale et voluptueuse de notre première mère ! C'est que nous avons tous dans les veines, hommes et femmes, ce sang maudit que vous regardez, vous, orgueilleux et faible enfant, comme un de vos privilèges de famille ! Vous me demandez si je vous aime, si je vous aimerai, quand il suffit que je vous regarde en face pour vous faire changer de couleur ! Je n'aimerai que l'homme qui me tiendra éperdue et domptée sous son regard, comme je vous tiens en ce moment. Devenez cet homme, et je serai à vous. Voilà ma réponse.

Luca Dolci, comme la marquise achevait de parler, fut pris d'un accès de rire bizarre et heurté, comme le rire des fous.

— C'est bon ! c'est bon ! cousine, dit-il. J'ai beaucoup réfléchi pendant votre tirade. Vous avez raison. J'ai l'air d'un apprenti sacristain, d'un sonneur de cloches joufflu. Mais, soyez tranquille, je changerai. J'en ai, la nuit pro-

chaine, une occasion superbe. Tenez-vous seulement à votre fenêtre demain à l'aurore, vous verrez. Ah! ah! me voilà décidé, au moins; ce qui coûte, c'est de se décider. Une fois qu'on a pris sa résolution, même d'aller en enfer, on sent un soulagement admirable. Adieu, ma cousine. Soyez, je vous prie, demain matin à cette fenêtre.

— J'y serai. Adieu, cousin, répondit la marquise.

Et Luca sortit du salon, puis du palais. Il regagna à pied sa demeure. Il sentait un grand trouble au cerveau; les nerfs de son visage lui paraissaient tendus jusqu'à éclater. Toute sa vie était concentrée dans la tête, et son corps, n'étant plus soumis à sa volonté paralysée, agissait par une sorte d'instinct machinal. Il se faisait à lui-même l'effet d'un fantôme, ne se sentant point vivre, et ne s'entendant pas marcher. Il alla ainsi jusqu'à son palais, monta à la chambre où l'attendait don Jose, et, en y entrant, tomba roide sur le parquet de marbre, comme une gerbe tranchée par la faux.

## CHAPITRE SIXIÈME.

## VI

### LA FÊTE CHEZ LA DOLFINA.

— Eh bien? demanda don Jose, dès qu'il vit renaitre la vie et l'intelligence dans les yeux de Dolci.

— Eh bien! dit Luca, il faut nous quitter, don Jose.

— Je vous comprends, Dolci. Mais c'est votre raison qui parle, non votre cœur. Je ne vous quitterai pas. J'ai prévu tout ce que vous

pouvez avoir à m'annoncer, et je ne vous quitterai pas.

— Il le faut, Jose, il le faut, pour que je ne vous entende pas, suprême désespoir pour moi ! maudire à votre lit de mort ou au mien le jour où nos mains se rencontrèrent et où nos cœurs s'unirent. Il le faut, pour que la voix de mon ami ne soit pas la première à s'élever contre moi dans la vallée du terrible jugement.

— Tout cela est bon, reprit don Jose. Mais qu'il y ait péril du corps et de l'âme, je n'abandonnerai jamais l'ami que j'ai choisi.

— Écoutez-moi donc, dit Luca ; et il répéta mot à mot à don Jose l'entretien qu'il venait d'avoir avec la marquise, ne lui cachant pas à quelles conditions il avait acheté l'espoir d'être aimé d'elle.

— C'est bien, dit alors don Jose. Je ferai ce que vous ferez. Nous serons complices, comme nous avons été amis. Mais par grâce, Luca, soyons hommes en ceci comme nous l'avons été jusqu'à présent. Ne perdons pas la seule vertu des âmes tombées, l'orgueil. Je vous

avoue, ami... Mais tenez, voici un flacon de vieux chypre dont je vous ai fait avaler une goutte tout à l'heure pour vous rappeler à la vie. Videz ce verre et passez-le-moi. Je vous avoue, disais-je, que je ne suis pas plus l'homme des demi-péchés que des demi-vertus. Comme je vide ce verre j'entends mener la vie, avec franchise et à grands traits. Je souffre volontiers la haine, mais non le mépris, et le mépris s'attaque également, Luca, à celui qui se cache pour entrer dans un confessionnal et à celui qui cherche une ombre hypocrite pour embrasser une femme. Nous n'avons pas été de faibles chrétiens, nous ne serons pas, si vous m'en croyez, de médiocres débauchés.

Et don Jose avala un second verre de chypre.

— Le meilleur entre les bons ou le pire entre les mauvais, répondit Luca, c'est mon avis. Ne craignez plus de ma part ni faiblesse ni hésitation. La tentation de cet amour m'a vaincu et me domine. Mais ce sera ma dernière faiblesse. D'ailleurs vous me restez, et si j'ai perdu connaissance tout à l'heure, c'est unique-

ment parce que je croyais vous voir pour la dernière fois. Maintenant que votre parti est pris, cher Jose, je puis vous avouer cela.

— Je m'en étais douté, dit Jose. Mais buvez donc, Luca, il faut nous habituer à boire. Je ne suis disposé à me laisser primer en rien. Et, à ce propos, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez autrefois pratiqué l'escrime ?

— Oui, pour ma santé, qui était faible. J'y avais même acquis une sorte d'habileté, dont j'étais plus vain qu'il ne convenait à mes idées d'alors. C'est pourquoi je renonçai à cet exercice l'an dernier.

— Nous le reprendrons, répliqua don Jose, et je vous prêterai le collet tant qu'il vous plaira. Eh bien ! vous voilà encore à songer ! Point de cela. Buvez. Il faut marcher maintenant sans retourner la tête, et ne doutez pas du succès.

— Ce n'est pas que j'en doute. Cette femme, pleine d'orgueil et de corruption, que j'aime comme un fou, tout en la jugeant avec sang-froid, se rendra dans un mois corps et âme au



galant le plus en renom dans Venise, et ce sera moi. Elle se rendra au libertin le plus effréné de Venise, et ce sera moi. Ce sera moi, don Jose, parce qu'il ne faut pas, pour faire parade de tous les vices, le quart du courage qui est nécessaire pour pratiquer une seule vertu, et jusqu'à ce jour je les ai toutes pratiquées, quoique avec beaucoup de combats. Être vicieux, ami, c'est se dispenser du travail incessant et mâle, de l'effort continuel et vigoureux qu'on nomme volonté. C'est jeter la rame et s'abandonner au courant. La passion nous mène assez vite, sans qu'on lui aide. Et jugez : si l'on seconde par un peu de volonté cet entraînement des passions déjà si fort par lui-même; si l'on apporte du courage dans le vice qui n'est que faiblesse de la part du vulgaire, du système et de la préméditation dans la débauche, qui n'est communément qu'un laisser aller stupide, avec quelle facilité ne doit-on pas passer maître parmi tous ces lâches imbéciles ! Allez, allez, don Jose, j'ai dit dans un mois, mais non, demain, cette nuit même, cette royauté est à vous

et à moi, si nous le voulons. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, et qui me faisait pensif. Mais je me demandais si cette femme, qui a de l'esprit après tout, quand elle aurait vu quels jeux faciles sont ces honteux triomphes, et combien peu il en coûte pour s'en couronner, je me demandais si elle ne les estimerait pas enfin ce qu'ils valent ; si son esprit, frappé de cette lumière, ne s'ouvrirait pas à l'amour de ce qui est vraiment beau et digne d'un homme, les lutttes et les victoires de la volonté ; si je n'étais pas choisi moi-même pour accomplir cette conversion au péril de mon âme, et si vous et moi, cher Jose, nous ne reviendrions pas à Dieu bientôt, lui amenant pour excuse cette proie magnifique.

— Il faut l'espérer, dit gravement don Jose en se levant.

Mais il était trop calme pour ne pas voir que cet espoir de Dolci était un de ces arguments spécieux qu'invente la passion pour donner à la conscience émue un prétexte de repos.

— Or çà, allons nous habiller, dit Luca. Dieu

est grand ! L'espoir est comme le ciel des nuits : il n'est pas de coin si sombre où l'œil qui s'obstine ne finisse par découvrir une étoile.

On était alors à peu près à la moitié de la nuit. Depuis plusieurs heures déjà, le palais de la Dolcina jetait sur les canaux, sur les ponts, sur les quais des lueurs d'incendie, et apparaissait blanc et comme transparent au milieu de sa splendide illumination. Parmi tout cet éclat, sous les arbres des jardins dont chaque feuille semblait enflammée, à travers les fenêtres ardentes comme des fournaises, jusque sur les terrasses du toit enveloppées d'une brume lumineuse et d'une rouge fumée, on voyait de loin passer et se mouvoir les hôtes innombrables de cette demeure enchantée. Ils se promenaient comme des fées et des génies dans un palais flamboyant et fantastique. L'œil était ébloui à suivre dans ce pêle-mêle superbe les panaches aux mille couleurs se balançant sur les toques ou sur les larges feutres, les chaînes d'or ruiselant sur le velours des pourpoints, les reflets ondoyants du satin et des épaules moirées, les

fleurs sur la tête et sous les pieds des femmes, les perles, fleurs de la mer, pendant en guirlandes sur les jeunes fronts, et par-dessus tout la variété magnifique des costumes orientaux. Car chez la Dolfina, comme chez le doge de Venise, toutes les nations étaient représentées ; et il arrivait souvent que les mêmes ambassadeurs servaient pour le doge et pour la courtisane.

Durant la première partie de la nuit on avait joué, comme on jouait en ce temps-là, lorsque peu de gens étaient riches, mais l'étaient à outrance. Des marchands juifs avaient perdu des flottes tout entières : un prince d'Italie s'était vu contraint d'hypothéquer cruellement sa principauté. Un Arménien venait de perdre en un quart d'heure une caravane de fourrures qui mettait six mois à faire son chargement. Un autre étranger, qui passait pour être *in petto* un pirate de l'Archipel, avait gagné sur un coup de dés tout un quai de Venise : il est vrai qu'il avait perdu sur le coup suivant deux îles grecques, Chio et Samos. Ce bonhomme était ruiné, si un voleur pouvait l'être.

Sur un geste de la Dolfina, geste qui eut l'effet d'un coup de baguette magique, parut une invasion d'esclaves noirs aux tuniques de soie pourpre brodées d'or : des tables somptueusement chargées se dressèrent tout à coup dans les galeries, dans les jardins, et sur les toits en terrasse. Toute la fête s'assit alors, et le souper commença.

La Dolfina, vêtue d'un costume de bacchante, trônait dans la galerie principale du palais, au centre d'une table où elle avait placé les plus illustres de ses hôtes et les plus éclatantes beautés de la nuit. Mais la Dolfina, au milieu même de son triomphe, paraissait soucieuse : un pli troublait la sérénité de marbre de son front étroit et poli : ses yeux, par un prodige inaccoutumé, semblaient poursuivre une pensée dans l'espace. Cependant autour d'elle les flacons se vidaient, les femmes riaient, les hommes se trompaient de verres, et l'orgie se montait peu à peu comme un orage.

— Ah çà ! madame, cria le comte Rafael Angelmonte, qui était assis presque en face de

la Dolfina, vous venez de soupirer ! C'est la seconde fois de la soirée, et de votre vie ! Prenez garde ! On devient phthisique à soupirer, ma divine enfant. Cette peau de tigre vous sied à ravir. Diantre ! je vous aime cette nuit d'une furieuse sorte, ma belle. Mais voilà un vin que je ne connais pas ! Dolfina mia, déesse ou mortelle, femme ou tigresse, j'ai beau regarder ce vin et le boire, non, par Bacchus, je ne le reconnais pas ! Avez-vous donc retrouvé quelque cave perdue du père Noé ? ou bien... essence de beauté... —holà ! mesdames, que ceux et celles qui disent que je suis gris daignent écouter la manière dont je vais tourner ce bout de phrase, —ou bien, essence de beauté... c'est à la Dolfina que je parle... ce vin vous est-il envoyé de la part du seigneur soleil lui-même, comme une galanterie d'amant à mattresse, ou un cadeau d'égal à égal ?

— Bravo ! non ! non ! il n'est pas gris ! répondirent les convives.

— Je le savais bien, repartit Rafael, et vous aussi, madame, vous le saviez, n'est-il pas vrai ?

ajouta-t-il en embrassant cordialement une belle Grecque assise près de lui.

— Quoi? demanda la belle Grecque.

— Rien, dit Rafael. Mais ce vin! ce vin! Voilà une chose inouïe : il existe un vin, j'en suis sûr, puisque je le bois, et je ne puis lui appliquer son nom sur le visage! Ne trouvez-vous pas cela bien étrange, madame? ajouta Rafael en embrassant de nouveau la belle Grecque sa voisine.

— Quoi? demanda la belle Grecque.

— Rien, ma foi, dit Rafael. Écoutez, magnifique Dolfina, dites-moi le nom de ce vin, et je vous dirai, moi, en quel lieu Michel Gritti a passé sa journée.

La Dolfina se mit à rire.

— Monseigneur, dit-elle, savez-vous qu'un Portugais, nommé Vasco de Gama, découvrit il y a quelque cent années un cap de la terre d'Afrique, qu'il nomma cap des Tempêtes?

— Ma foi non! dit Rafael, mais je me moque de lui et de son cap.

— Eh bien! monseigneur, sur ce cap on a

essayé de planter des vignes, de ces vignes on a essayé de faire du vin, et c'est de ce vin que vous essayez de boire.

— Et j'y réussis, morbleu! selon mes souhaits, reprit le comte Angelmonte; quant à Michel Gritti, madame, il a passé le jour chez la petite Contarini, en attendant sans doute qu'il y passe la nuit.

— La petite Giulia! Mais elle est laide!

— Oui, oui, céleste dame, laide comme toutes les femmes aimées des gens qu'on aime.

— Ainsi, il ne viendra pas cette nuit?

— Non, sans doute, blonde tigresse; car, si j'ose le dire...

Un bruit éclatant et confus de bravos et d'applaudissements s'éleva tout à coup des jardins, et coupa la parole à Rafael.

— C'est lui! s'écria la Dolcina. Il n'y a que lui au monde dont la venue puisse être accueillie ainsi!

Et elle se souleva radieuse sur son trône pour être la première à apercevoir Gritti quand il



paraissait au haut de l'escalier intérieur. Tous les regards attentifs se portèrent du même côté, et le silence se fit d'un bout à l'autre de la profonde galerie.

Sur le dernier perron de l'escalier, qui formait un large seuil en mosaïque devant la porte de la galerie, Luca Dolci parut alors avec don Jose. Les deux jeunes gens, avant d'entrer, s'arrêtèrent un moment dans le cadre de la porte, le bras gauche campé sur la hanche et soutenant le manteau, la jambe droite tendue et la tête rejetée en arrière.

Dans ce pays d'art et de beauté, il eût suffi sans doute du caractère charmant et fier de ces deux jeunes visages, de l'attitude gracieuse et hautaine qu'avaient prise les deux cavaliers, du goût exquis qui se révélait dans leur habillement simple et riche, comme celui des archiducs espagnols, pour arracher à toutes les bouches un murmure de plaisir. Mais Luca Dolci et don Jose avaient, de plus que leur beauté, leur nom et la réputation de leur vie immaculée, qui donnait à leur visite à cette

heure et en ce lieu le prix d'une faveur inouïe et l'éclat d'un prodige. Aussi, par un geste unanime, tous les convives se levèrent applaudissant des mains et de la voix dans le double enthousiasme d'une ivresse naissante et d'une surprise complète.

Les deux jeunes gens alors, dégagant le bras gauche pour ôter leur toque, saluèrent la foule avec cette élégance savante, cette aisance souveraine, cette grâce étudiée et si bien venue, qui en ce temps-là faisaient d'un salut une cérémonie à quoi l'on reconnaissait en tout pays son grand seigneur.

— Messieurs, dit la Dolfina s'avancant d'un pas au-devant d'eux, c'est beaucoup d'honneur que de voir Vos Seigneuries chez moi. J'espère que vous allez souper avec nous?

— Jusqu'à ce que mort s'ensuive, madame, répondit Luca. Monsieur de Frias et moi nous ne soupions point d'autre façon. Vous avez, madame, ajouta-t-il en baisant la main de la Dolfina, des épaules dignes de toute adoration. N'est-il pas vrai, don Jose?

— C'est un éblouissement, dit Jose de Frias en baisant l'autre main de la dame.

— Parbleu ! messieurs, cria le comte Rafael, vous êtes charmants ! Il me semble que pour des gens qui se destinent à l'état monacal, ceci promet ! Vous dites vos patenôtres sur les épaules de madame !

Luca Dolci venait de s'asseoir sans façon à la droite de la Dolfina, sans qu'un prince allemand dont il prenait la place opposât à cette usurpation d'autre résistance que de sourds grognements.

— Messer Rafael, répondit-il, je vous prie de croire que M. de Frias et moi nous ne promettons rien que nous ne soyons disposés à tenir. Ainsi, nous nous étions promis, par suite d'une histoire trop longue à vous conter, de mener durant quelques mois une vie séraphique, et tout le monde sait que nous l'avons menée. Maintenant nous nous promettons d'être aimés de toutes ces dames que voici, sans aucune exception, et nous le serons. N'est-il pas vrai, don Jose ?

— Oui, dit Jose. N'est-il pas vrai, mesdames?

Les rires perlés des femmes, éclatant dans toute la salle avec la fraîche sonorité d'une cascade, firent à cette question une réponse pleine de riants espoirs.

— Vous voyez bien, monsieur ! reprit Luca Dolci s'adressant au comte Rafael.

— Mais, jeune homme, dit tout à coup le prince allemand, se réveillant de sa torpeur, vous m'avez pris ma place, je crois !

— Vous le croyez ! s'écria Dolci qui depuis son arrivée vidait son verre coup sur coup. En vérité, vous le croyez, mon voisin ! Je vous prends votre place à côté de la première beauté de l'univers, et un quart d'heure après vous commencez à vous douter du fait ! et vous prétendez peut-être que je vous la rende, votre place ? Point, monsieur ; je vous verserai à boire, et ce sera tout. Que diable ! vous boirez aussi bien auprès de moi qu'auprès de la diva ! D'ailleurs, si vous avez quelque chose à lui dire, ce dont je doute, dites-le-moi, noble étranger, et je le lui transmettrai fidèlement, et

même en meilleurs termes que vous ne sauriez faire ! Là-dessus, buvons ! A votre gloire, mon prince !

— Vous êtes gris, jeune homme ! dit l'Allemand avec dignité.

— Sans doute, je le suis ! Vous êtes bien ivre, vous ! Mais, ma reine, ajouta Luca Dolci en se retournant vers la Dolfina, vous ne dites rien ? Vous avez fort raison, au reste ! Laissez bavarder les femmes qui ont de médiocres charmes ; mais vous, madame, vous n'avez que la peine d'exister pour plaire, de respirer pour être aimée. A quoi bon parler, n'est-ce pas ? Regardez-la, Frias ! n'est-elle pas divine ? et n'y a-t-il pas beaucoup d'allégresse à songer que j'étais être son amant la semaine prochaine ?

— Mais, monseigneur !... dit la Dolfina riant et se renversant de côté sur son fauteuil.

— Mais quoi ? ma belle. Ne vous fâchez pas, ce sera plus tôt, si vous voulez.

— Holà, Dolci ! cria en ce moment don Jose qui était placé vis-à-vis de Luca entre deux admirables personnes, l'une Grenadine, à ce

qu'on disait, l'autre Smyrniote. Holà, mon ami ! tirez-moi de la peine où je suis : laquelle de ces deux dames dois-je aimer ?

— La plus belle !

— Elles le sont également.

— La plus bête, en ce cas ! riposta Dolci.

— Toutes deux le sont à consterner, reprit don Jose. Mais il y en a une qui parle turec , et comme je ne l'entends pas , cela m'est égal. Salamalek , madame ! ajouta-t-il en effleurant de ses lèvres les épaules de la Smyrniote.

— Moi, dit le comte Rafael, j'aime assez les femmes d'esprit.

— Bah ! cria Luca , pourquoi faire ? Une femme est-elle une distraction , oui ou non ?

— J'ai cru jusqu'ici que oui , dit Rafael.

— Eh bien , mordieu ! reprit Luca , il ne faut pas en faire une occupation , en ce cas ! Une femme qui a de l'esprit , mon cher Rafael , — je vous appelle familièrement mon cher parce que nous sommes gris l'un et l'autre , — une femme qui a de l'esprit s'écarte de son but ; cela devient un travail que d'être près d'elle.

L'amour doit s'adresser à tous les sens , jamais à l'intelligence. Qu'une femme charme les yeux et les oreilles , le nez et les lèvres, qu'elle soit belle et qu'elle joue de la mandoline, qu'elle se parfume et qu'elle ait la peau fine, c'est son droit, c'est son devoir. Mais qu'elle n'ait point d'esprit, sang-Dieu ! car si elle a de l'esprit elle fera des vers, écoutez-bien ceci, Rafael ; si elle fait des vers, elle me les dira ; et vous comprenez que si le temps s'écoule près d'une femme en ces niaiseries-là, autant vaudrait passer la nuit en tête-à-tête avec une fleur ou une étoile , ces deux insipides amantes des poètes, ces deux éternelles rabâcheuses de sonnets !

— Pardon, messer , interrompit un grand jeune homme pâle et vêtu de noir , qui était assis de l'autre côté de la table en face de Dolci, mais je me pique de faire assez passablement des sonnets, et je fais profession de ne point souffrir d'impertinences.

— Je fais profession d'en dire aux sots, moi ! répliqua Dolci.

— Ça ! ça ! hurra ! avanti ! taïaut ! seigneur poëte ! hurla le comte Rafael en se débattant sur son siège.

Le grand jeune homme pâle était devenu pourpre, il se leva et dégaina son poignard.

— Monseigneur ! messieurs ! de grâce ! dit la Dolcina poussant un cri de frayeur que répétèrent toutes les femmes.

— Voyons, expliquez-vous, mon ami, dit Luca Dolci se levant de son côté et tirant son stylet.

— Prenez garde, messer ! dit le poëte.

— A vos ordres, monsieur.

— Eh bien ! voici mon gant, reprit le jeune homme.

Et au même moment la lame aiguë et étincelante de son poignard s'enfonça dans le manteau dont Luca s'était vivement fait un bouclier.

— Et voici le mien ! riposta Dolci.

Et en même temps son stylet, qu'il balançait par la pointe entre le pouce et l'index, alla frapper le poëte au milieu du front ; le sang



jaillit sous les pierreries en relief du pommeau, et le jeune homme tomba, comme sous le coup d'une massue.

Un moment de trouble suivit l'issue fatale de cette querelle; mais dès que les valets eurent emporté le blessé hors de la salle, et qu'on eut fait respirer des odeurs pénétrantes à quelques femmes évanouies, les convives, comme habitués à des scènes semblables, recommencèrent à faire retentir la galerie de rires bruyants et de confuses déclarations d'amour. Don Jose remarqua seul qu'au moment où le poëte tombait le front et le visage ensanglantés, Luca Dolci pâlisait affreusement et avalait d'un trait une énorme coupe de vin.

— Bravo, Dolci, cria don Jose, vous pouviez le piquer au cœur, vous n'avez fait que l'assommer provisoirement, c'est aimable!

— Bah! parlons d'autre chose, répondit Dolci. Comment se fait-il, messieurs, que le seigneur Michel Gritti ne soit pas ici?

— Monseigneur, dit la Dolfina, je suis si curieuse que je donnerais ma vie pour savoir où

est maintenant ser Michel, et ce qu'il fait.

— Votre vie, madame ! elle est donc à moi, reprit Luca en se levant, car je vous le dirai dans un moment. Venez-vous, Frias ?

— Où donc ?

— Au palais Gritti, d'abord.

— Allons-y tous, cria Rafael, tous dans nos gondoles, nous aurons l'air de la flotte de Cléopâtre.

— Allons ! dit la Dolfina se levant et brandissant un flambeau, imitez-moi, messieurs, mettons le feu à la mer !

Tous les convives, s'armant de flambeaux, se précipitèrent à sa suite, avec des cris de joie, et cette foule étincelante commença de rouler tumultueusement dans les escaliers, comme un torrent d'or et de diamants.

Avant d'arriver au bord de la lagune, elle s'accrut de tous ceux qui tenaient table dans les jardins, et l'instant d'après une flottille d'innombrables gondoles sillonnait le canal, chargée de cavaliers, de femmes, de fleurs et de feux, lançant à travers la ville endormie des

chansons et des clameurs de fête, et réfléchissant jusqu'au fond de l'onde ses milliers de flambeaux qui faisaient naître une forêt sous-marine de cristallisations lumineuses et de radieuses colonnades.

Luca Dolci avait sauté, chemin faisant, de sa gondole dans celle de la Dolfina, qui voguait en tête.

— Ainsi, madame, lui disait-il, ainsi c'est entendu ; s'il vous trahit, nous nous aimerons ?

— Oui, monseigneur, dit la courtisane en éclatant de rire, selon sa coutume. Et combien de temps ?

— Demandez à ces astres là-haut combien de temps ils brilleront. Je parie qu'ils n'en savent rien. Leur éclat en vaut-il moins ?

La Dolfina commença un nouvel éclat de rire, qu'elle interrompit brusquement en apercevant sous le portail de Sainte-Marie Formose deux silhouettes gigantesques.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Dolci.

— Il y a, répondit la Dolfina, que voici là-haut, comme deux saints dans leurs niches, le

seigneur Gritti et le cavalier Vespasiano.

La nouvelle circula d'une gondole à l'autre, et la flottille s'arrêta. En même temps deux fenêtres s'entr'ouvraient sur les balcons de deux palais voisins, mais situés chacun sur une rive opposée du canal. Les chants et les cris cessèrent, pendant que la gondole de la Dolfina s'avancait seule jusqu'au bord du quai.

— Approchez, messer Michel, que je vous parle, cria la Dolfina montée sur la proue de sa barque, et secouant son flambeau comme un thyse.

Gritti descendit gravement les marches du portail et s'approcha du bord.

— Qu'est-ce, ma toute belle? dit-il sans prendre la main que lui tendait la Dolfina.

— Monseigneur, au nom de mon amour et de ma beauté, je vous somme de me suivre.

— Impossible, mon enfant.

— Sérieusement, monseigneur?

— Très-sérieusement, ma chère.

— Hélas! hélas!... il faut donc que je prenne un amant, moi?

— A votre guise.

— Gritti, j'étranglerai la Contarini de mes mains !

— Méchante parole pour une si belle bouche, dit Gritti en souriant.

— Hélas ! je vous aimais pourtant, moi ! reprit la Dolfina, envoyant un baiser de la main à Gritti, et faisant signe aux rameurs de regagner le large. Adieu, monseigneur.

— Bonne fille ! Adieu ! dit Michel.

— Nous retournons chez moi, messieurs ! cria la Dolfina en reprenant la tête de son cortège flottant.

— Chez nous, belle dame !... murmura Dolci à l'oreille de la courtisane.

— Par les treize cent mille, noble Michel, dit Vespasiano à son ami, qui était remonté près de lui, cette scène m'a crevé le cœur !

— Bon, bon, vous en verrez bien d'autres ! Demain, si cette charmante enfant le veut, je suis homme à chanter la messe, et vous la chanterez aussi, mon ami.

— Je chanterai le diable et ses cinq cent mille fourches !

— Voulez-vous donc nous séparer, Vespasiano ?

— Mais aussi, répliqua le cavalier d'un ton plaintif, n'est-il point trop cruel pour un militaire qui a combattu les Turcs dix ans de sa vie, d'en être venu à passer sa nuit sous un porche d'église, comme un enfant de chœur ? N'est-ce pas ridicule ?

— Allons ! Vespasiano, dormez tranquillement, répondit Gritti en s'enveloppant dans son manteau et en se couchant sur les marches.

— Non, je ne dormirai pas ! je danserais plutôt.

— Dansez, en ce cas.

— Je voudrais, ma foi ! reprit l'infortuné cavalier se promenant à pas précipités sous le porche, je voudrais qu'un drôle vint me rire au nez dans ce moment-ci, j'en ferais une plaisante capilotade.

— Je vous ferai remarquer, dit Gritti, qu'il y a quelqu'un de couché près de vous.

— Preste ! levez-vous, Michel, cria joyeusement le cavalier ; voici l'aube, et j'ai vu une fenêtre s'ouvrir là-bas.

— En effet, dit Gritti se levant précipitamment et secouant la poussière de son manteau.

Les deux jeunes gens descendirent alors au bord du canal et montèrent dans la gondole de Gritti qui les attendait. Quelques coups de rame les conduisirent au pied du palais Contarini, dont une fenêtre était entr'ouverte ; une petite main s'avança à travers le feuillage de marbre du balcon et un bouquet tomba dans la gondole. Gritti le porta vivement à ses lèvres.

Au même instant, une autre gondole, que menait également un rameur en livrée patricienne, s'avançait au milieu des brumes du matin, glissant près de la rive opposée.

— Bacchus et saint Marc ! est-ce que je rêve ? s'écria Vespasiano. Voyez donc, Michel !

— Luca Dolci ! dit Gritti avec un cri de surprise.

— Et don Jose, ajouta Vespasiano, ivres tous deux comme des caves !

Luca et don Jose étaient étendus côte à côte au fond de leur barque, et à la pâleur livide de leurs visages on les eût pris pour deux cadavres, si par intervalles des frissonnements convulsifs n'avaient agité leurs membres.

Les traces d'une débauche sans mesure imprimées dans l'altération de leurs traits et dans le désordre de leurs vêtements, formaient, avec l'apparence délicate et distinguée de ces frères natures, un contraste pénible.

— C'est un triste spectacle, reprit Michel Gritti.

Comme il parlait, la gondole de Luca s'arrêta devant le palais Giustiniani, dont les premiers rayons du soleil blanchissaient la façade morresque. Une fenêtre s'ouvrit mystérieusement, et un bouquet tomba aux pieds de Dolci. Il le ramassa, salua de la tête, et retomba immobile au fond de la barque.

— Il pleut des fleurs ce matin, dit Vespasiano. Mais quelle est donc la diablesse de main qui a jeté celles-ci?

— Diablesse est le mot, répondit Michel.



C'est la main de cette marquise romaine, la Giustiniani, qui est venue habiter ce palais depuis la mort du comte son oncle.

— Ah ! on la dit fort belle, messer ?

— Extraordinairement, répondit Michel.

En ce moment, les deux gondoles, changeant de route, vinrent à se croiser.

— Salut, messieurs, dit Gritti comme les barques étaient bord à bord.

Luca et don Jose se levèrent en chancelant et saluèrent.

— Peut-on savoir de quel aimable lieu vous sortez si matin, messer Luca ?

— De chez la Dolfina, répondit Luca, où j'espérais vous rencontrer, messieurs.

— Nous, mes jeunes cavaliers, nous sortons de l'église, où nous comptons vous trouver.

— Je ne vais plus à l'église, messer Michel.

— Ni moi chez la Dolfina, messer Luca.

— Je souhaite que cela vous réussisse, monsieur.

— Mort-diable ! tout nous réussit, monsieur, cria Vespasiano ; je suis aise que vous le sa-

chicz, et j'ai l'honneur de vous souhaiter la même chance de votre côté.

— Amen ! répondit don Jose comme les deux gondoles s'enfonçaient chacune dans un trauget latéral.

**CHAPITRE SEPTIEME.**

## VII

### LA DERNIÈRE CONDITION.

A partir de cette nuit, Luca Dolci, soit qu'il eût pris goût à sa vie nouvelle, soit qu'il fût poussé par la violence de son amour, suivit avec une sorte de fureur la voie que la marquise lui avait tracée. Au bout de deux mois, il n'y avait point de jeu extravagant qu'il n'eût joué, de débauche monstrueuse dont il n'eût scandalisé l'opinion publique, d'aventurière qu'il n'eût affichée, d'honnête femme qu'il n'eût

compromise, de duel dont il n'eût été le héros implacable. C'était une chose qui faisait l'étonnement du monde et de don Jose lui-même, que l'espèce de cruauté dont la conduite de Luca était entachée en matière d'amour comme en affaires d'honneur. Ses perfidies envers les femmes étaient barbares, et il montrait sur le terrain un courage farouche qui ressemblait à de la férocité. On lui cherchait en vain ces qualités secondaires mais brillantes qui parent d'ordinaire les grands vices et les font à demi pardonner. Dolci faisait la débauche avec une conscience impitoyable, joueur sans égards et duelliste sans générosité, poussant toutes ses veines à bout et toutes ses bottes à fond. Le monde ne pouvait attribuer cette bizarrerie qu'à une dureté de cœur naturelle ; mais, dans la pensée de don Jose, Luca Dolci travaillait de parti pris à tremper son âme si vigoureusement qu'elle fût en état de briser un jour celle de la marquise Onesta.

Au reste, don Jose en était réduit aux conjectures touchant les dispositions et les sentiments

de Luca. Quoique les deux jeunes gens eussent continué d'habiter sous le même toit, les relations de leur vie intime avaient été fort altérées par le changement de leur existence extérieure. Ils passaient dans le silence et dans une sorte de méfiance sombre les rares moments de tête-à-tête que les plaisirs du dehors leur laissaient. Quand Dolci ramassait une querelle, il était entendu que don Jose lui devait servir de second : deux fois don Jose fut blessé ; Dolci veilla plusieurs nuits près de son lit ; mais jamais, depuis leur dernier entretien, un mot ne fut échangé entre eux qui pût faire allusion aux préoccupations dont leur esprit était évidemment chargé. La marquise, cependant, s'étonnait de n'avoir point revu ce cousin dont on parlait tant : les bruits de la ville ne lui avaient laissé ignorer aucun détail de la métamorphose qu'elle avait provoquée. Elle avait pu suivre jour par jour les progrès de cette chute profonde dont elle se rappelait avec complaisance qu'elle était le dernier terme. Les triomphes de Luca, les cris de jalousie, de

haine ou d'envie qui s'élevaient autour de son insolente réputation , n'étaient, aux yeux de la marquise, qu'une dot amassée par son jeune amant pour payer sa personne ; et cet entassement d'orgueils brisés commençait à lui paraître un piédestal digne d'elle. Mais, à part cette ambition déjà à demi satisfaite d'une coquetterie sauvage, le cœur de cette femme était touché de la passion extraordinaire qu'elle voyait au fond des égarements de Luca. Elle se souvenait de l'enfant débile qui un jour était venu tomber mourant d'amour à ses pieds. Elle se demandait avec intérêt, et aussi avec curiosité, ce qu'était devenue la pureté de ce front au contact de tant de souffles impudiques, la virginité de ces yeux au reflet de tant de regards corrompus, et quel cachet étrange enfin avaient imprimé sur cette délicate physionomie les secrets appris coup sur coup de tous les impurs amours. Telle était la marquise, honnête femme d'ailleurs.

Toutefois, Luca ne donnait à sa cousine aucun signe de vie ; il s'y prenait même de façon

qu'elle ne le rencontrait nulle part. Après deux mois d'une attente qui tournait à l'impatience, madame Onesta lui écrivit pour le prier de venir la voir. Le jeune homme fit au billet la réponse suivante :

« Madame, dans un mois, c'est-à-dire le 20 novembre prochain, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous pour régler à l'amiable, s'il se peut, les affaires de la succession de votre oncle. Je ne m'abuse point, et je sens que je ne suis pas encore digne de vous. Je ne puis jusqu'à présent vous inspirer que de la curiosité, et j'aspire à quelque chose de plus. C'est pourquoi je me résigne à demeurer encore pendant un mois votre cousin respectueux. »

La marquise ne fut point contente de cette réponse; elle la chiffonna avec violence et la jeta à terre. Puis elle releva le billet froissé, le relut attentivement, et finit par le mettre dans sa ceinture.



Le monde, qui sait tout on ne sait comment, avait répété quelques vagues propos touchant la passion que la marquise Giustiniani avait conçue pour Michel Gritti. Mais la contenance de cette dame, lorsqu'on s'entretenait en sa présence des amours de Gritti et de Giulia Contarini, démentait absolument ces bruits. Soit qu'une indifférence réelle à l'égard de ce cavalier eût succédé aux violents transports de haine que ses mépris avaient d'abord soulevés dans le cœur de la dame, soit qu'elle puisât sa tranquillité dans quelque sombre résolution sûre de son effet, la marquise accueillait par le plus calme des sourires tous les discours qui se tenaient sur la conversion exemplaire de Michel Gritti. Parfois seulement, elle disait avec négligence, en parlant des deux amants :

— Ils sont trop heureux ; j'ai toujours vu que le ciel se montrait jaloux de ces grands bonheurs usurpés sur les félicités qu'il nous promet : tôt ou tard on les expie cruellement.

C'était cependant, en apparence, un bonheur fort ordinaire que celui auquel la marquise

faisait allusion. Les amours de Michel Gritti et de la petite Giulia, après leur début romanesque, avaient suivi un cours très-simple. C'était une prudente fille et fort avisée à sa manière que la petite Giulia. Il ne faut pas demander aux plus honnêtes femmes de n'avoir point d'astuce; le premier instinct des meilleures comme des pires est la ruse. Pourvu qu'elles se servent de ce don naturel, comme l'abeille de son aiguillon, pour se défendre, et non pour attaquer, il faut bien se résigner à les aimer rusées ou à n'en pas aimer une seule. La coquetterie n'est de fait qu'une variation savante et infinie sur le thème naïf de la pudeur, et je prie qu'on me dise si la pudeur, ce premier mouvement des femmes, n'est pas elle-même une ruse involontaire... et charmante.

Giulia, qui était une de ces fines songeuses chez lesquelles la méditation des longs loisirs féminins mûrit vite la délicatesse de tact particulière à ce sexe, Giulia, dès sa première entrevue avec Gritti, avait senti que la plus habile coquetterie vis-à-vis de ce jeune homme blasé,

mais généreux, serait de n'en point avoir. Aussi, tout en menaçant Gritti de longues épreuves, avait-elle pris dès ce jour le parti judicieux de ne pas user la passion de son amant en vaines humiliations.

Toutefois, le fanatisme religieux qui se mêlait à l'amour de la jeune fille ne lui permit pas d'épargner à Gritti l'espèce d'amende honorable dont le péristyle de Sainte-Marie Formose fut le théâtre. Sérieuse et vraie dans son ardeur de conversion, elle tenait à faire la part du ciel dans sa conquête, et ne voulait l'amour du pécheur qu'après sa pénitence.

Mais dès le lendemain de cette nuit d'épreuve, comme Gritti essayait de préjuger à part lui quelle serait la durée probable de sa vie d'expiation, il reçut un message qui le mandait au palais Contarini. Michel, tout en s'y rendant avec joie, eut la bonhomie de s'inquiéter de l'apparente maladresse qu'il voyait dans cette démarche de Giulia.

— Car, se disait-il, il est malheureusement certain que la plus honnête et la plus jolie des

femmes a besoin d'une nuance de coquetterie capricieuse, et c'est ce dont cette pauvre chère enfant ne paraît point se douter.

Michel oubliait que cette enfant était une femme, et qu'il faut qu'une femme soit bien décidément sottie pour n'avoir pas plus d'esprit qu'un homme qui en a beaucoup, touchant les affaires du cœur.

Gritti trouva, comme la veille, madame Caracalla sur son piédestal et Giulia à genoux sur la tapisserie tropicale, œuvre indéfinie de sa vieille parente. Giulia était occupée à débrouiller des écheveaux de soie que la levrette avait entrepris mal à propos de dévider avec ses pattes.

— Que Dieu vous favorise, messer! dit la vieille dame.

— C'est un vœu que votre chère présence réalise en même temps que vous daignez le former, madame, répondit Gritti.

— Messer, Giulietta a désiré vous voir; j'ai toujours reconnu en cette enfant, malgré sa méchanceté, des signes qui m'indiquent que le bon

Dieu l'aime et qu'il fait marcher ses anges devant elle. Je souhaite que cela justifie à vos yeux la faiblesse que je montre pour ses plus étranges volontés.

Giulia rougit, et, repoussant vivement de ses deux mains les boucles blondes et soyeuses qui couvraient ses joues :

— Ma tante, ma tante! dit-elle, en vérité, voulez-vous donner à croire à ser Michel que ses visites ici sont inconvenantes? Écoutez-moi, messer, car encore faut-il s'expliquer : j'ai réfléchi depuis hier, j'ai réfléchi qu'il devait être cruel pour un noble cavalier qui porte une épée, de traverser la ville sur ses genoux, par l'ordre d'une enfant, fût-ce au nom du ciel et en vue du ciel : car le ciel ne le voit pas seul, il y a des hommes qui le voient, et cela est cruel, oui. Aussi j'ai pensé que c'était assez de l'acte public de repentir dont Dieu a été témoin cette nuit. Et maintenant, maintenant je ne vous demande plus qu'une chose : comme vous avez appris à connaître la vie de désordre et de péché, ayez le courage de vivre parmi nous

quelque temps, afin d'être en état de comparer... et de choisir, voilà tout, messer ; je ne vous parlerai plus d'aucune autre épreuve... Aussi bien celle-là sera suffisamment dure, puisqu'il faudra que vous nous voyiez à peu près tous les jours, ma tante Caracalla et moi... Mais enfin, monseigneur a été soldat, je crois?... Savez-vous ce qui arrivera de tout cela?... vous finirez par nous aimer de bonne amitié, ma tante et moi... Allons ! tout beau, Fiamma ! laissez en paix ces pauvres oiseaux ; il n'y a que vous au monde, ma fille, pour prendre au sérieux les oiseaux de ma tante!...

Ainsi parlait Giulia, interrompue de temps à autre par quelques paroles émues et incertaines de Gritti, mêlant avec une vivacité sautillante des traits d'enthousiasme à des réflexions positives, et une délicatesse vraie à une insensibilité affectée.

A partir de cette journée, Michel Gritti commença de mener dans l'intimité de ces deux femmes une vie pleine d'enchantements inconnus. Les grâces naturelles et variées de Giulia,

animant cet intérieur dont l'austérité bienveillante de la vieille dame Contarini formait le côté sérieux, firent éprouver ou pressentir à Gritti ce bonheur nouveau pour lui, et si sain au cœur, de la vie de famille. Son âme élevée et bonne, comme est l'âme des hommes forts, sentit qu'elle était au bout de ses recherches : comme ces brillants insectes qui voltigent longtemps autour de calices empoisonnés, sans en souiller leurs antennes, avant que d'arriver à la fleur qui contient la rosée de miel, cette âme d'élite, après avoir touché sans en être viciée à tous les plaisirs du monde, reconnaissait enfin sa place et fermait ses ailes.

Tout cela ne faisait pas le compte du cavalier Vespasiano, qui s'était définitivement enrôlé à force de jurer contre les petites filles dévotes, les rosaires, les moines et le saint-père. Un jour, Michel Gritti lui dit que sur le portrait qu'il avait fait de lui à Giulia, la jeune signora éprouvait le plus vif désir de le voir; Vespasiano pesta, rugit, prétendant qu'il n'irait point, qu'il n'avait jamais pu donner hon-

nêtement la main à une dame, et qu'il briserait tout. Bref, il finit par accompagner Michel chez la signora Giulia. Giulia, qui aimait d'avance le cavalier pour l'affection qu'il portait à Gritti, lui fit un accueil plein de câlinerie, s'informant de ses guerres, le complimentant sur son air martial, et le priant enfin de consentir à ce qu'elle l'appelât désormais son bon ami. Vespasiano n'était point de fer sous son apparence terrible; il déclara à Gritti en sortant que cette jolie créature était faite à l'image des séraphins les plus spirituels dont il eût ouï parler dans son enfance.

— Quant à la tante, ajoutait le cavalier, je ne reviens point de son piédestal, ni surtout de sa tapisserie. Quel peut être son plan, noble Michel? J'avoue que je ne m'en rends compte que difficilement.

Bientôt Michel n'alla plus au palais Contarini sans être suivi de Vespasiano, et au bout de peu de jours le cavalier avait pris sa place dans cette vie sans événements, mais remplie de détails ravissants qu'y semait la fantaisie ingé-



nieuse et imprévue de Giulia. Le cavalier Vespasiano avait une belle voix que Giulia découvrit, et qu'elle prenait plaisir à accompagner sur son clavecin : car elle touchait de cet instrument comme la reine Élisabeth d'Angleterre. Souvent Gritti, appuyé sur le fauteuil de la vieille dame, qu'il appelait déjà sa mère, passait de longues soirées à écouter et à contempler Giulia et Vespasiano, couple bizarrement assorti, dont les contrastes aussi bien que l'union harmonieuse lui formaient alors une chère image de sa propre destinée. Parfois Vespasiano abaissait sa valeur jusqu'à tenir à madame Caracalla ses écheveaux, et il fallait voir en ces circonstances la joie de Giulia, ses battements de mains et les tendresses enfantines qu'elle prodiguait au cavalier.

— Allons, allons, mignonne ! disait la tante.

— Quelle enfant ! ajoutait paternellement Gritti, riant malgré lui de l'air gauche et effaré dont Vespasiano se défendait contre les taquineries amicales de la jeune fille.

D'autres jours se passaient en promenades

sur la mer et en visites à l'île de Torcello, où les Contarini avaient une villa. On revenait quand la nuit était tombée. Il n'était pas rare alors que Giulia, animée par la présence de son amant, exaltée par la sereine beauté des nuits italiennes, par les fraîches brises marines et les parfums des rives prochaines, se mit à catéchiser les deux cavaliers avec une sorte de tendresse mélancolique. Elle était assise sur des coussins entassés à la proue de la barque; les deux jeunes gens étaient à ses pieds, à demi couchés sur des tapis : tantôt elle leur expliquait les choses de la religion avec une touchante ferveur; tantôt elle s'attendrissait jusqu'aux larmes en leur contant de naïves légendes et des conversions miraculeuses. La voix d'une femme aimée qui vous parle à ces heures de silence et de mystère, sous le ciel étincelant et sur la mer grandiose, a sur l'âme une puissance bien pénétrante et bien souveraine. Aussi, de ces simples récits ou de ces tendres enseignements, Gritti et Vespasiano lui-même rapportaient toujours un esprit plus sé-

rieux, plus médiatif et plus porté vers Dieu.

Un jour (c'était le 6 du mois de novembre), Giulia avait l'air plus grave que de coutume; elle prit à part Michel Gritti et lui dit, en jouant avec un parchemin scellé qu'elle tenait à la main :

— Vous savez que le doge est un peu mon parent par ma mère et qu'il m'aime tendrement ?

— Qui ne vous aimerait, Giulia ?

— C'est un sage vieillard, reprit-elle. Il m'a conseillé, messer, de ne point épouser un homme qui n'aurait pas d'occupation dans le monde. Je ne vous répéterai pas toutes les raisons qu'il m'en a données; mais elles m'ont paru si bonnes, que je compte rester fille.

— Pour Dieu, signora !... s'écria Michel hors de lui.

— Oui, très-décidément, continua Giulia, jusqu'au jour qui vous ramènera de Naples, où la sérénissime république vous envoie porter un message au vice-roi, duc d'Ossuna. Voici vos lettres de créance, M. l'ambassadeur, ajouta-t-elle en lui remettant le parchemin

scellé. Le doge, chez lequel vous allez vous rendre, vous dira le reste. Ce sera votre début dans les affaires. Oh ! pas un mot, messer, pas un mot d'adieu surtout. Je hais les adieux comme la mort. Vous pouvez être revenu dans quinze jours... et alors...

Giulia hésitait.

— Et alors, chère enfant ? demanda Gritti en regardant Giulia avec une émotion profonde.

— Alors, messer, reprit-elle lentement et baissant la tête à mesure qu'elle parlait, alors votre amie deviendra... votre femme...

Et Giulia prit la fuite comme une coupable vers la porte de l'appartement ; mais, comme elle tenait déjà la portière soulevée, elle se retourna tout à coup et envoya de la main un baiser à son amant.

Le soir même, Michel Gritti, que le cavalier Vespasiano accompagnait à titre de secrétaire, se mit en route pour la vice-royauté de Naples.

Cependant la marquise Onesta, depuis qu'elle avait reçu de Luca Dolci cette réponse froide

et presque railleuse, vivait dans une agitation d'esprit extraordinaire. Elle sentait qu'elle n'aurait plus de repos jusqu'au jour où elle serait éclaircie des sentiments de son cousin à son égard, et qu'elle avait été, par sa propre imprudence, amenée au point, sinon d'aimer ce jeune homme, au moins d'attacher une importance extrême à être aimée de lui. Elle regrettait amèrement d'avoir laissé prendre à un homme cet empire sur sa pensée et sur sa vie; mais il était trop tard pour s'en défendre. Elle voulait revoir Luca à tout prix, et il y avait, dans l'impatience malade avec laquelle elle attendait le jour fixé par son cousin pour leur entrevue, mille sentiments confondus, un désir de se venger mêlé à une ardente curiosité, et peut-être par-dessus tout une passion plus tendre dont la fière marquise n'osait avoir conscience.

Ce jour (c'était le 20 novembre) arriva enfin. La marquise n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit. Les heures de cette journée s'écoulèrent pour elle comme toutes les heures

où l'on attend, mortellement lentes pour l'espoir et cruellement rapides pour le regret. Le soir arriva, puis la nuit, sans qu'elle entendit parler de Luca. Alors elle n'attendit plus, et un morne désespoir succéda aux émotions de dépit, d'incertitude et de colère qui l'avaient secouée tout le jour. Il était dix heures : la marquise, résolue à occuper, autant qu'il lui serait possible, une nuit qu'elle pressentait sans sommeil, passa dans une vaste pièce qui servait autrefois de bibliothèque au comte son oncle. Elle y fit allumer un grand feu ; puis, ayant tiré au hasard, des rayons poudreux, un livre à fermoirs d'argent, elle revint s'asseoir près du foyer. Un candélabre chargé de bougies brûlait au-dessus de la haute cheminée. La marquise, le livre sur ses genoux et soutenant sa tête de sa main gauche, ouvrit les fermoirs avec insouciance : mais son attention fut excitée tout à coup par les mots qu'elle lut sur la première page. C'était un traité des apparitions surnaturelles venues en divers lieux. Par un mouvement involontaire, Onesta releva

la tête et regarda autour d'elle dans les profondeurs mal éclairées de la vieille salle ; après quoi elle sourit et se remit à feuilleter le volume. Heureuse d'avoir trouvé une distraction assez forte pour faire diversion à ses pensées, elle se plongea dans cette lecture, et finit par prendre intérêt aux récits lugubres qui y étaient faits avec une bonne foi sympathique. Comme elle suivait avec une forte émotion les détails mystérieux et effrayants d'une vieille légende d'Allemagne, il lui sembla tout à coup entendre près d'elle un singulier bruit : à certaines heures, et quand l'esprit est sous le coup de certaines impressions, les bruits qui se font autour de nous n'ont plus rien d'humain. La marquise porta les yeux avec un peu d'effroi du côté d'où le bruit était venu, et vit en face d'elle, debout contre la portière, Luca Dolci qui la regardait. Alors, poussant un léger cri, elle se leva brusquement, et le livre aux légendes tomba sur le pavé.

— C'est moi, cousine ! dit Luca d'une voix dont la sonorité âcre et mordante pouvait aider

à l'illusion qui retenait encore la marquise dans un monde surnaturel.

Onesta ne répondit point ; elle était tout entière absorbée dans la contemplation si inattendue de ce jeune homme qu'elle avait livré pur et inconnu aux passions du monde, et que le monde lui rendait chargé d'une célébrité voluptueuse et sanglante. La beauté de Luca Dolce n'avait pas été altérée par sa vie de désordres ; elle avait seulement changé de caractère. La douce finesse de ses traits était devenue pour ainsi dire acérée ; les contours de son visage pâli avaient perdu de leur naïveté, mais ils avaient gagné de la hardiesse. Il semble que l'innocence répande autour d'un beau visage, comme la lumière d'un jour d'été sur la nature, je ne sais quoi de vague et de vaporeux qui adoucit les angles et tempère la crudité des contours. Les traits de Luca s'étaient dépouillés de cette sorte d'auréole ou d'atmosphère virginale ; ils apparaissaient froidement découpés, par un effet analogue à celui qui dessine plus durement sur le ciel les lignes d'un paysage à



la tombée de la nuit. A travers ses longs cils toujours à demi inclinés, son regard brillait froid et pénétrant comme une lame d'acier sortant d'une gaine de velours. Ses lèvres amincies paraissaient serrées par une contraction habituelle, et lui donnaient un air de résolution réfléchie et contrainte. Rien, au reste, ne pouvait mieux expliquer les succès prodigieux de ce jeune homme auprès des femmes, que l'étrangeté en quelque sorte provoquante de sa physionomie, où les traces d'une douceur et d'une délicatesse féminines se retrouvaient encore sous l'expression presque féroce qu'y avaient ajoutée les habitudes d'une débauche insolente.

— C'est moi, cousine, répéta Luca Dolci après avoir donné une minute à la marquise pour apprécier les changements survenus en sa personne; ne me faisiez-vous pas la grâce de m'attendre, que je vous vois là tout émerveillée?

— Je vous demande pardon, cousin, dit Onesta, je vous attendais... C'est-à-dire, non, je

ne vous attendais pas... Et, au fait, je n'en sais rien... je lisais... Asseyez-vous. Vous voyez, j'ai fait allumer du feu, le froid est précoce cette année, savez-vous?

— Bah ! bah ! dit Luca en s'asseyant nonchalamment vis-à-vis de sa cousine, vous m'attendiez.

— Vous êtes devenu bien avantageux, cousin ! répliqua la marquise en essayant de rire.

— Mon Dieu, non ! répondit Dolci en relevant le vieux livre, sur lequel il souffla pour en chasser la poussière ; après quoi il le posa sur la table.

Il y eut alors un moment de silence, durant lequel Luca Dolci demeura la tête baissée, regardant vaguement dans le foyer. La marquise jouait avec les fermoirs du vieux livre, qu'elle avait repris.

— Avez-vous remarqué, madame, dit tout à coup Dolci en relevant la tête, que les choses sont plus fortes que les hommes ?

— Je m'en soucie peu, messer.

— On est bien fou, cousine, de se dire :

« A telle époque je ferai telle ou telle chose. »  
 Il faut dire : « Les choses feront de moi ceci ou cela. » C'est plus sûr.

— Ceci revient à m'apprendre, dit la marquise, qu'un homme n'est qu'un homme, et que les choses sont le pouvoir de Dieu. Je le savais.

— Le pouvoir de Dieu, marquise?

— Sans doute.

— Comme il vous plaira. N'est-ce pas un livre de philosophie que vous lisiez là? Vive Jésus! c'est bien fait! Il n'y a personne qui à son heure ne soit bien aise d'avoir quelques grains de philosophie dans la cervelle. C'est une chose, la philosophie, cousine, qui trouve son trou à coup sûr, comme une balle de pistolet. Vous savez sans doute tirer le pistolet, madame?

La marquise se leva brusquement, le sein agité, les lèvres tremblantes, et dit d'une voix brève à Luca :

— Vous plait-il de m'apprendre, messer Luca, quel jeu nous jouons tous deux?

Luca s'était levé de son côté; il demeura quelques secondes immobile, fixant sur sa cou-

sine son regard incisif et glacial ; puis , par un changement soudain, ses traits se détendirent , un éclair brûlant de passion jaillit de ses yeux devenus humides ; il attira avec force la marquise sur sa poitrine , et appuya ses lèvres sur la bouche de la jeune femme , qui se tordit et se renversa sous ce baiser , mais non pour le fuir , car Luca sentit qu'elle le lui rendait. La voyant éperdue et presque sans sentiment , il la laissa retomber doucement dans son fauteuil , et se mettant à deux genoux devant elle :

— Que vous êtes belle et fière ! dit-il, et que je vous aime !

La marquise alors se pencha sur lui , le regarda quelque temps en silence , et , lui prenant soudainement la tête entre ses mains avec une énergie fiévreuse :

— Vraiment ? dit-elle , vraiment ?

— Vous le voyez bien , chère âme ! j'ai voulu vous effrayer d'abord , et c'est moi qui ai eu peur : j'ai voulu vous faire douter , et c'est moi que le doute jette à vos pieds ! Loin de vous , madame , je suis fier , dédaigneux et vainqueur ;

mais là en face de votre sublime beauté, quoi que j'aie fait et souffert pour elle, il me semble que l'abîme qui m'en sépare est toujours immense, et que votre amour seul, à vous, peut le combler.

— Luca ! murmura la marquise en effleurant de ses lèvres et de son ardente haleine le front du jeune homme.

Mais aussitôt, et avant qu'il n'eût pu songer à la retenir, elle avait repoussé son fauteuil et se trouvait à six pas de lui. Dolci, stupéfait, se leva.

— Luca, reprit la marquise, n'approchez pas ! Vous dites que je suis fière ; cela est vrai ; et à cause de cela je ne veux être la maîtresse de personne, pas même la vôtre. Quant à être votre femme, c'est moi maintenant, ajouta cette singulière femme en baissant les yeux d'un air de confusion, c'est moi qui suis indigne de vous.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Luca, qui, tout en se mordant la lèvre jusqu'au sang, reprenait peu à peu son air impassible.

— Il y a que j'ai été imprudente et folle ! Vous m'aimez peut-être assez aujourd'hui pour m'épouser malgré ma faute ; mais il viendrait un temps où elle ferait votre malheur et ma mort.

— Votre faute, avez-vous dit ?

— Oui, ma faute ; faute et honte, reprit amèrement la marquise ; car il existe un homme à qui j'ai dit que je l'aimais, qui ne s'en est pas soucié, et qui pourrait se vanter que vous avez épousé l'objet de son mépris.

— Mort et sang ! qui ? demanda Luca.

— C'est le noble fiancé de Giulia Contarini.

— Michel Gritti !

— Oui, Luca, le fiancé de Giulia Contarini, la seule femme peut-être que vous n'avez jamais songé à marquer du sceau de votre conquête, mon cousin.

La provocation cachée dans ces paroles semblait si évidente, que Luca Dolci interrogea longtemps la marquise du regard pour savoir jusqu'à quel point il venait d'être la dupe d'une ruse infâme, d'une comédie de passion inspirée

par l'esprit de vengeance. Mais la marquise, que son front fût courbé par l'humilité ou par l'hypocrisie, qu'un désespoir réel ou qu'un odieux calcul soulevât son sein superbe, demeurerait impénétrable.

— Donc, reprit Luca faisant de la tête et de la main le geste d'un homme qui s'abandonne à un destin plus fort que lui, donc cet obstacle est le dernier entre nous?

— Le dernier, Luca, mais invincible.

— Et si je le tue, cet homme?

— Toi! toi, enfant! reprit la marquise. Songez-vous, Luca, de qui vous parlez? Comprenez-vous ce que vous me proposez?

— C'est bon, dit Luca, je songe à tout, cousine, et je comprends tout. Mais je vous aime d'une passion terrible. Ne craignez pas de reproches. Dites-moi, ensuite, si je vis, vous serez ma femme, enfin; n'est-ce pas?

— Ta femme! ta maîtresse! ta servante, mon Luca! car tu es plus fort et plus grand qu'eux tous, et je t'aime! Mais il ne faut pas, tu le comprends au moins, dis-moi? il ne

faut pas que cet homme hautain puisse rire de nos amours, à nous ?

— Non, non, sans doute, répondit froidement Dolci ; faites-moi venir seulement votre confesseur, Fra Mozzo.

La marquise, étonnée, frappa trois coups sur un timbre.

— C'est parfait, dit Luca, un moine qui obéit au même signal que les laquais, c'est ce qu'il me faut.

Fra Mozzo entra.

— Ma cousine, continua Luca, veuillez dire à ce bon père que ce que je vais entreprendre est pour votre service.

— Oui, mon père, faites ce que vous dira ser Luca Dolci. Vous l'avez vu ici autrefois. Vous devez vous rappeler que c'est un digne et saint jeune homme.

Fra Mozzo éternua. Sans doute il avait sur Dolci des renseignements d'une date plus récente.

— Je vous le commande, ajouta la marquise.

— Savez-vous, par hasard, mon révérend,



dit Luca, si ser Michel Gritti est revenu de Naples?

— Non; mais on l'attend au premier jour, répondit le moine, pour passer outre à son mariage avec la signorina Contarini.

— Ne perdons pas de temps en ce cas. Adieu, cousine. Ne m'offrez pas votre belle main, madame. Ce n'est pas l'heure de s'attendrir. Venez, mon père.

Luca Dolci, suivi de Fra Mozzo, sortit du palais : une gondole était amarrée en bas du quai, il y entra avec le moine.

**CHAPITRE HUITIEME.**

## VIII

### L'INSULTE.

Luca Dolci s'était jeté dans l'intérieur de la gondole, recueilli et silencieux : Fra Mozzo s'assit en face de lui. L'air de la nuit était froid et le vent soufflait tristement, venant de la mer. La ville s'endormait : à peine de temps à autre quelques gondoles attardées, noires silhouettes avec un œil de feu, glissaient sur les canaux. A la faible lueur que reflétait sur le velours rouge de la cabine le falot attaché à la proue, Fra Mozzo voyait flotter dans une atmosphère

fantasque les traits pâles de son compagnon. Un frisson courut dans tout le corps du moine, et il abaissa son capuchon pour se soustraire à cette apparition continue.

Ils débarquèrent au quai des Esclavons. Luca Dolci, ayant fait asseoir le moine près de lui sur les degrés du quai, commença de lui parler à voix basse : le gondolier ne put rien entendre de ce qu'il disait; mais il observa, comme il le rapporta plus tard, que le jeune gentilhomme montrait à plusieurs reprises au moine une maison d'aspect assez pauvre qui se trouvait la seconde du quai : il remarqua en outre que durant cet entretien le moine éternua fréquemment, ce que lui, batelier, attribuait à la grande vivacité de l'air. Au bout d'un quart d'heure environ, Fra Mozzo rentra seul dans la gondole.

— Au palais Contarini ! cria Luca Dolci.

Pendant que la gondole s'éloignait, Luca s'approcha de la maison qu'il avait plusieurs fois indiquée au moine : il frappa à la porte ; don Jose lui ouvrit et il entra.

Le gondolier n'était pas à la moitié de sa course, qu'il s'entendit appeler par le moine.

— Qu'y a-t-il, mon père? dit le bonhomme en se retournant.

Le visage du moine, qu'il aperçut à la petite fenêtre de la gondole, lui parut si singulièrement livide, qu'il ajouta avec vivacité :

— Êtes-vous malade, mon révérend?

— Non, mon fils, répondit Fra Mozzo, je voulais seulement vous prier de ne pas tant vous presser : cette nuit est noire comme le péché. Vous pourriez nous briser sans vous en apercevoir.

— Soyez tranquille, mon père, je connais ma route, dit le batelier en reprenant ses rames.

De fait, Fra Mozzo, bien que Luca ne l'eût point initié à ses projets, était averti par un de ces infailibles pressentiments de la conscience qu'il allait servir d'instrument à quelque œuvre damnable. Son égoïsme sensuel et sa lâcheté de cœur le soumettaient à l'ascendant de la marquise et aux instructions de Luca comme un bon musulman à la fatalité. Mais, ainsi

que toutes les infimes natures de son espèce, il essayait de gagner du temps, espérant gagner du courage.

Il était onze heures et demie (on nous pardonnera de compter les heures vénitiennes à la mode française, pour ne pas embarrasser les idées du lecteur) quand Fra Mozzo arriva à la porte du palais Contarini. Le gondolier, à qui il avait recommandé de l'attendre, ne le vit pas plutôt hors de sa barque qu'il fit force de rames et s'alla perdre dans le dédale des lagunes latérales; le bonhomme n'était pas payé, mais il aimait mieux se résigner à cette perte que de se trouver mêlé à quelque mauvaise aventure, comme celle qu'il sentait dans l'air et que lui faisaient prévoir les allures suspectes de ses deux passagers.

Un vieux domestique nommé Beppo, celui-là même qui avait servi de confident à Giulia au début de son amour, vint ouvrir à Fra Mozzo. Malgré l'heure avancée, et contre ses habitudes, Giulia veillait encore : elle comptait sur le prochain retour de Michel Gritti, et voulait

achever une collerette à la française qu'elle avait dessinée et brodée pour lui. Informée qu'un moine demandait instamment à lui parler, elle le fit introduire sans hésitation. Le malheur voulut que Giulia eût vu plusieurs fois Fra Mozzo à Sainte-Marie Formose, de sorte qu'elle le reconnut, et qu'aucun doute ne put entrer dans son esprit sur la sincérité du personnage et de son costume.

— Vous êtes le bienvenu à toute heure, mon père, dit la jeune fille. J'ai le regret de vous dire que ma tante s'est depuis longtemps retirée et qu'elle dort sans doute. Mais si c'est pour affaires de l'église ou des pauvres, elle me remerciera de l'avoir réveillée.

— Ma fille, répondit Fra Mozzo, c'est à vous seule qu'on m'envoie : je désire être seul avec vous.

Le vieux domestique se retira.

— Parlez, mon père, reprit Giulia. Mais vous tremblez!... Avez-vous froid?... Souffrez-vous?... Mon Dieu! venez-vous m'annoncer un malheur?

— Un malheur, ma fille, vous l'avez dit.

— Michel!... s'écria la pauvre enfant faisant un pas vers le moine.

— Ma fille, mettez votre confiance en celui qui ne trompe jamais.

— Au nom de celui dont vous parlez, mon père, ne me torturez pas plus longtemps!... J'ai du courage, avec l'aide de Dieu. Ser Michel Gritti est-il mort, mon père, ou m'a-t-il trahie?

— Il vous a trahie, signora, et il va mourir.

A cette déclaration, Giulia demeura d'abord immobile, les lèvres entr'ouvertes, comme ne trouvant point de paroles, puis elle regarda le moine des pieds à la tête comme si elle eût cherché un prétexte de révoquer en doute son témoignage. Enfin, elle poussa un cri de désespoir navrant, des pleurs abondants mouillèrent la collerette blanche qu'elle tenait encore à la main, elle tomba à genoux et pria quelques minutes en pleurant la tête contre terre.



Elle se releva plus tranquille.

— Maintenant , mon père , dit-elle , contez-moi tout.

— Ma fille, répondit Fra Mozzo, qui grelottait de tous ses membres, ser Michel Gritti est à Venise depuis deux jours, bien que vous l'ignoriez. Ce soir même il a été frappé mortellement par un cavalier dont il était le rival auprès de la marquise Onesta Giustiniani. Ce pauvre seigneur refuse de se réconcilier avec le ciel, à cause de vous, ma fille, qu'il a, dit-il, mortellement offensée, et dont il ne peut ni ne veut avoir le pardon. Le voyant dans cette misère suprême, son ami, que vous connaissez, le cavalier Vespasiano, m'a dépêché secrètement vers vous, afin de recommander le pécheur mourant à votre miséricorde, qui doit précéder celle de Dieu.

Ainsi parla Fra Mozzo répétant rapidement et mot à mot le message que lui avait confié Luca Dolci.

Giulia l'avait écouté avec une apparence de calme; mais tout son corps était agité de sou-

bresauts, comme si d'instant en instant quelque chose se brisait en elle.

— Merci, mon père, merci, reprit-elle. Vous avez bien fait de venir. Je vous suis. Conduisez-moi. Beppo va nous accompagner.

Giulia jeta une mantille sur ses épaules, et le vieux domestique, sans hasarder de question, sortit du palais à la suite de sa maîtresse et du moine.

— Où allons-nous, mon père? demanda Giulia.

— Sur le quai des Esclavons, signora : à la seconde maison, en venant d'ici. J'ai là une gondole qui m'attend.

Mais la gondole, comme on sait, avait disparu : Giulia ne voulut pas faire éveiller les gondoliers attachés au service du palais, de peur que sa tante ne prit l'alarme. Elle partit à pied, traversant les quais et les ponts avec une précipitation telle que Beppo et Fra Mozzo avaient peine à la suivre. Giulia était à peu près à moitié du chemin, quand elle crut entendre à quelque distance derrière elle un cri

étouffé. Elle se retourna et ne vit plus ni Beppo, ni Fra Mozzo. Elle essaya d'appeler; mais sa gorge était serrée par une angoisse affreuse, et aucun son ne put sortir de ses lèvres. Alors, les yeux errant sur la noire et vague solitude des rues et des canaux, l'oreille assourdie par cette voix désolée que parle la bise de minuit, Giulia sentit plier son âme sous le fardeau de sa douleur accrue de l'isolement. Dieu seul put voir le regard de profonde détresse que la pauvre fille, près de défaillir, leva vers le ciel. Mais ce regard fut exaucé : car aussitôt Giulia entendit un bruit de pas, et aperçut au détour du pont sur lequel elle s'était arrêtée Beppo et le moine, qui la rejoignaient en courant.

— Qu'est-ce donc ? cria-t-elle.

— Rien, rien, signora, répondit Beppo; j'étais tombé, le bon père m'a aidé à me relever; cela nous a un peu retardés, voilà tout.

Giulia reprit alors sa marche rapide; et quelques minutes plus tard, elle frappait à la porte de la maison du quai des Esclavons. Une

matrone à longues coiffes noires vint ouvrir :

— Soient loués Dieu le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, madame ! dit la vieille, vous êtes attendue comme la colombe de l'arche.

— Bonne mère, dit Giulia, où est celui pour qui je viens ?

Et tout en parlant, elle était entrée : le moine et Beppo entrèrent après elle.

— Par ici, par ici, reprit la vieille, marchant, une lampe à la main, devant Giulia, qui sentait le calme lui revenir à mesure que le moment le plus cruel de l'épreuve approchait.

Car c'est une grâce que Dieu fait à ces organisations délicates et sensibles de leur envoyer, à l'heure solennelle du danger, je ne sais quelle paix au cœur qui remplace et surpasse souvent la fermeté musculaire la plus énergique.

— Madame, dit la matrone, le seigneur Vespasiano désire que le digne prêtre entre seul avec vous.

Giulia fit de la main un signe à Beppo, qui

demeura dans le vestibule, tandis que le moine suivait les deux femmes.

Après lui avoir fait traverser deux ou trois pièces, la vieille introduisit Giulia dans une grande salle à l'extrémité de laquelle elle vit une porte recouverte d'une tapisserie. En cet instant, soit par hasard, soit à dessein, la vieille laissa tomber sa lampe, qui s'éteignit. Giulia sentit alors dans l'obscurité une main qui prenait la sienne, et elle entendit une voix, qu'elle prit pour celle de Vespasiano, lui dire à l'oreille :

— Venez, madame, grâce à Dieu, il est encore temps.

Puis l'homme souleva la tapisserie, ouvrit la porte qui était à l'extrémité de la salle, et Giulia se trouva tout à coup dans une chambre pleine de lumière, au milieu de laquelle une douzaine de femmes et de cavaliers buvaient attablés.

A ce spectacle, la jeune fille poussa un cri de surprise, et fit un pas en arrière : mais Luca Dolci retint sa main, et élevant la voix :

— Mes très-chers, dit-il, je vous ai promis de vous présenter cette nuit ma nouvelle maîtresse ! la voici : comment la trouvez-vous ?

Un murmure d'étonnement répondit à cette présentation, et le nom de Giulia Contarini circula parmi les convives.

Cependant, Giulia, immobile, retirée sur elle-même, les yeux égarés, demeura quelque temps sans parole... puis tout à coup :

— Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ?...

Et se retournant vers Fra Mozzo, qui se tenait près de la porte courbé en deux par l'hypocrisie ou par la confusion :

— Mon père ! reprit la jeune fille, répondez, où m'avez-vous conduite ?... Mais toute cette histoire horrible... vous mentiez donc ? Oh ! merci, mon Dieu ! merci... s'il a menti !...

— Pardon, mesdames, interrompit Luca, mais la chère enfant n'a qu'un défaut, c'est de contrefaire la folle par bouffées. Rien n'est moins gai. Voyons, ma chère belle, venez vous asseoir avec ces dames, et puis nous pleurerons demain

à notre loisir... C'est ma coutume, aussi bien, après les nuits d'amour.

Giulia se délivra violemment de l'étreinte de Luca.

— Quel misérable fou êtes-vous vous-même, monsieur ? lui dit-elle en le regardant en face.

— Ah çà ! cria le comte Angelmonte de sa place, entendez-vous, mes anges ! Allons, ma belle dame, buvez un peu pour vous remettre, et puis nous causerons d'amitié.

— Tenez, chère petite, tout cela, c'est de l'enfantillage, dit la Dolfina avec sa bonhomie grave, venez vous asseoir ici. Par les treize cent mille, comme disait Vespasiano, de quoi vous plaignez-vous ? De ce que vous avez là une douzaine de témoins de votre bonheur ! Car c'en est un, ma mignonne, et point mince, que d'avoir pour amant ce démon, beau comme un ange.

— Quelle femme est-ce-là ? dit Giulia.

— Vous êtes impertinente, mon trésor, reprit la Dolfina. A votre santé toutefois. Car je ne suis pas pointilleuse.

— Ce qui me réjouit , moi, dit un des cavaliers, c'est le moine. Que diable fait-il là? On dirait un limaçon ramassé dans sa carapace. Moine, montre-nous tes cornes ! Il est adorable ! Bravo , moine ! bravo , toro ! comme dit l'Espagnol.

Et chacun des convives, successivement ou en même temps, jetait son mot de raillerie et d'ivresse dans cette immonde mêlée. Don Jose seul gardait le silence.

Cependant Giulia, revenue de sa première surprise, commençait à comprendre la nature du piège dans lequel elle était tombée : elle frémit, et tout son corps trembla à la pensée que sa présence seule en ce lieu devait être un déshonneur public, dont aucun témoignage autre que le sien ne pourrait la disculper aux yeux de Michel Gritti. Elle porta vivement les deux mains à ses tempes , comme si elle sentait son esprit près de lui échapper. Puis se précipitant vers la porte :

— Beppo ! Beppo ! cria-t-elle , à moi ! au secours !



— Sang-Dieu, madame! dit Luca l'arrêtant d'une main; vous étiez plus raisonnable tout à l'heure. Mais sachez que toutes ces simagrées n'en imposent à personne ici. Voyons, ma belle, poursuivit-il, tandis que Giulia éperdue s'enfuyait devant lui, aux éclats de rire de tous les gens de la table, voyons, j'aurais beau jeu pour me fâcher, moi qui ne suis point patient de mon métier; mais vous êtes si charmante, avec votre air effarouché, qu'un baiser sur ces belles lèvres nous va réconcilier comme deux tourteraux!

En achevant ces mots, Luca Dolci étreignait déjà dans ses bras la jeune fille frémissante, qui, sentant ses forces l'abandonner, balbutia avec une folle terreur:

— Perdue... perdue! ô Gritti!

A cet instant, le moine, qui, durant toute cette scène, n'avait point quitté son humble attitude, s'élança soudainement du coin où on l'oubliait, et, saisissant de la main gauche Luca Dolci qui lui tournait le dos, il le souffleta de la droite avec une violence telle que le jeune

homme, lâchant sa proie, alla donner de la tête contre la muraille. Puis le moine, passant un bras autour de la taille de Giulia, releva son capuchon, et montra à celui qu'il venait de châtier et à tous les convives stupéfaits la face noble et terrible en ce moment de Michel Gritti.

Il y eut alors un instant d'effroi silencieux, pendant lequel Giulia pleurait affaissée sur la poitrine de son amant. Tous les convives étaient debout : Luca, adossé au mur, haletait, la bouche ouverte et son haleine sifflant bruyamment entre ses dents.

Ce fut Michel Gritti qui prit le premier la parole.

— Holà ! cria-t-il, cavalier !

Aussitôt la porte s'ouvrit, et le cavalier Vespasiano entra, le chapeau sur la tête, contre ses habitudes d'extrême politesse. La porte refermée, il s'y tint appuyé, les bras croisés.

— Messieurs, reprit Gritti, ne vous étonnez pas que j'aie appelé le cavalier : puisque je suis

ici chez un lâche, rien ne m'empêche de supposer que je sois chez un assassin.

— Et tu supposes vrai ! cria Luca en tirant son épée.

Mais, avant qu'il n'eût fait un pas, il fut contenu par le bras puissant de Vespasiano qui lui saisit la main, et lui retira gravement sa lame. Don Jose fit un mouvement pour s'élan- cer à l'aide de Dolci : Angelmonte et deux autres cavaliers le retinrent.

— J'ai eu beaucoup de patience, continua Michel Gritti, et j'en demande humblement pardon à la signora. Mais j'aurais cru véritablement insulter Dieu, qui a créé cet homme, si j'avais osé prévoir à quel point d'infamie il en viendrait. Maintenant j'ai à dire que je conçois le vice, et la corruption, et le crime ; mais ce que vous venez de faire, jeune homme, je n'en avais point idée. Monsieur, poursuivit-il avec éclat, vous me tourniez le dos, quand je vous ai frappé...

— Lâcheté ! murmura Dolci.

— Vous me tourniez le dos, et je vous ai

frappé! reprit violemment Gritti; ceux qui me connaissent, et j'en vois là plus d'un, vous diront que jamais, ni à la guerre, ni même à la chasse, car on en riait! je n'ai attaqué mon ennemi autrement qu'en face. Mais le scrupule qui me vient à l'égard d'un païen, d'un bandit ou d'une bête fauve, ne m'est pas venu vis-à-vis de vous. A des actions comme celles-ci la mort n'est pas un châtement qui suffise! Si vous n'étiez que criminel ou féroce, je jure Dieu que je vous aurais prié de me regarder avant de vous toucher! mais vous êtes vil, et c'est pourquoi je vous ai écrit ce mot sur la joue, je vous ai flétri et marqué publiquement au visage! Mort ou vivant, dès à présent, la honte est sur vous! Que ceci vous soit dit, j'explique tout ce que je fais. Maintenant, Vespasiano, je vous laisse pour écouter ce que monsieur peut avoir à vous dire. Venez, signora.

Et Michel Gritti quitta la chambre, portant, plutôt qu'il ne conduisait, Giulia à demi évanouie : Beppo se joignit à eux, et tous trois

reprirent le chemin du palais Contarini.

La fraîcheur de l'air aida peu à peu Giulia à reprendre ses esprits, et Michel, qu'elle pressait de questions, lui conta qu'arrivé dans la nuit même, et n'osant se présenter chez elle à une heure si avancée, il avait voulu du moins passer sous les fenêtres de son palais. Comme il s'en approchait, accompagné de Vespasiano, il l'avait vue sortir avec Beppo et le moine ; étonnés et inquiets, les deux cavaliers l'avaient suivie ; ils avaient pu interroger Beppo sans qu'elle s'en aperçût à cause de l'avance qu'elle avait prise. Fra Mozzo ayant tenté de se sauver durant l'explication, Vespasiano lui avait fendu la tête du pommeau de son épée. Gritti s'était revêtu de la dépouille de ce méchant prêtre, afin de suivre l'aventure jusqu'au bout sous ce déguisement. C'était à grand'peine qu'il était parvenu, en se faisant humble, à dissimuler sa grande taille sous cette robe trop courte. Puis Beppo, après avoir préalablement bâillonné la vieille matrone, avait introduit le cavalier Vespasiano dans la maison.

Giulia, ayant perdu connaissance pendant la scène qui suivit l'apparition de Gritti, ne savait ce qui s'était passé, et elle demanda pourquoi Vespasiano n'était pas avec eux. Gritti répliqua simplement que le cavalier était demeuré pour expliquer l'affaire à ceux qui n'avaient pas trempé dans l'indigne complot de ser Luca.

— Mais, dit Giulia, ce misérable jeune homme ne voudra-t-il pas avoir une réparation de l'affront qu'il a reçu ?

— Il n'oserait, répondit Gritti en souriant ; d'ailleurs vous avez pu remarquer, Giulietta, que c'est un enfant : je le désarmerais avec une baguette.

Gritti n'ignorait pas que Luca était la plus habile épée de Venise ; mais il ne voulait pas troubler l'esprit de la pauvre enfant d'une nouvelle inquiétude. Comme ils étaient alors arrivés à la porte du palais, les deux amants se séparèrent, après que Giulia eut fait promettre à Michel de venir voir le lendemain de bonne heure sa tante et Fiamma.

Le cavalier Vespasiano, quand Giulia et Gritti

furent sortis, remit à Luca Dolci son épée avec la même gravité qu'il la lui avait prise, et lui dit :

— Monsieur, dans le cas où vous seriez mal satisfait de cette affaire, j'ai plein pouvoir de mon ami, le noble Michel Gritti, pour convenir avec vous de telles suites qu'il vous plairait lui donner.

— Don Jose, dit Luca, soyez assez bon pour régler ce point avec le cavalier. Vous savez assez quel peut être mon sentiment là-dessus.

Alors don Jose fit avec politesse deux pas au-devant de Vespasiano :

— Votre nom, s'il vous platt, monsieur ? lui dit-il.

— Le cavalier Vespasiano, capitaine au service de la sérénissime république.

Don Jose se découvrit.

— Votre nom, monsieur ? ajouta Vespasiano.

— Don Jose Aquilar, duc de Frias.

— Je vous salue, monsieur le duc, dit le cavalier en se découvrant à son tour.

— Vous ne pensez pas, sans doute, capitaine, reprit Jose, que cette affaire puisse s'accommoder en compliments ?

Vespasiano sourit sans répondre.

— Je suppose, reprit le jeune homme, que vous servirez de second à votre ami, monsieur, et que j'aurai l'honneur de faire votre partie ?

Vespasiano sourit encore et s'inclina.

— Mais, capitaine, ajouta don Jose, l'offense étant à peu près égale des deux parts, nul des deux adversaires n'a le droit d'imposer ses conditions. Ainsi, parlez, monsieur, dites votre avis, et je dirai le mien, afin que les choses s'arrangent à l'amiable.

— A l'amiable, soit, répondit Vespasiano. Mon avis est que ni l'un ni l'autre des deux seigneurs que nous représentons ne peut décemment, après ce qui s'est passé, quitter le terrain avant que l'un ou l'autre n'y soit enseveli.

— Enseveli, dit Jose. Comment entendez-vous enseveli ?

— Mais enterré, monsieur.



— Fort bien, reprit don Jose. Cela étant convenu, il reste à savoir quelles seront les armes, le lieu et l'heure.

— Les armes? dit Vespasiano; il n'y a pas d'autres armes, que je sache, j'entends d'armes décentes, que l'épée et la dague.

— C'est mon opinion. Quant à l'heure?...

— Le lever du jour, M. le duc, me paraît une heure sous tous les rapports assez décente, interrompit Vespasiano.

— De mieux en mieux, monsieur; vous ne me laissez rien à dire. Et le lieu? Le Lido, sans doute?

— Hum! dit le cavalier après un moment de réflexion, au Lido, on est bien; mais c'est un lieu public, et il y a tant de désœuvrés qui courent dès le matin qu'on ne saurait y mener une affaire à bout en toute sécurité, surtout lorsqu'on veut, comme nous, la pousser jusqu'à la sépulture inclusivement. Et j'avoue à Votre Seigneurie que je tiens à cette clause comme à ma prunelle.

— Je vous ai dit, monsieur, que nous l'ac-

ceptions, ainsi que toutes les conditions, si extravagantes qu'elles soient, dont vous pourriez vouloir orner ce combat!

— Extravagantes, M. le duc! reprit Vespasiano. Extravagantes, monsieur, est un mot qui tient, dans le langage articulé, la place que tient dans la langue des gestes une chique-naude sur le nez : or, Votre Seigneurie peut apprendre, même d'un soldat de fortune, qu'aux termes où nous sommes, il est d'usage de laisser l'offense où elle en est et de n'y pas ajouter une épingle.

— C'est vrai, monsieur, et je vous fais excuse, répliqua don Jose. Je reconnais, dis-je, que la bizarrerie de cette clause, à laquelle vous tenez si fort, m'a emporté hors des bornes de la courtoisie.

— C'est assez, M. le duc : bizarre en effet peut vous paraître cette clause, et je crois devoir vous en expliquer la signification. Dans les rencontres qui ont lieu entre gens d'honneur, Votre Seigneurie n'ignore pas qu'on se blesse plus souvent qu'on ne se tue. Cela suffit sans

doute, en temps ordinaire, à ce tyran qu'on appelle honneur; mais, dans le cas présent, ne vous semblerait-il pas risible, comme à moi, M. le duc, que les deux offensés survécussent à la fois?

— Risible est le mot, dit Jose.

— Eh bien! c'est une chance, reprit Vespasiano, que ma clause supprime. Une fois l'un des deux adversaires enterré, il est certain qu'il est mort, ou du moins tant pis pour lui s'il ne l'est pas.

— Positivement, répondit don Jose. Mais je suppose que tous deux soient blessés au point de ne plus pouvoir se servir de leurs armes, mais vivants toutefois, votre clause cesse d'être applicable.

— C'est ce qui vous trompe, M. le duc. Ma clause a cela de bon, fort au contraire, qu'elle est, selon le dicton français, une selle à tous chevaux. J'ai eu autrefois à Naples une querelle personnelle avec un capitaine de votre nation, monsieur. Ce que vous dites arriva. Mon adversaire et moi nous demeurâmes sur le carreau,

bléssés gravement, mais fort vivants : alors on nous dressa sur le lieu même une tente où nous primes le temps de nous rétablir. Au bout de trois semaines nous pûmes reprendre le fil de notre combat ; et puisque j'ai l'honneur de faire votre conversation en ce moment, cela veut dire, M. le duc, que le corps du capitaine espagnol git en cette place.

— C'est bon, monsieur. Mais connaissez-vous dans Venise ou hors de Venise un terrain que vous ayez en vue ?

— J'ai, monsieur, une sorte de mesure avec un jardin, derrière l'église Saint-Sylvestre, au bord de l'eau ; le jardin est vaste, abrité et en tout point décent : s'il ne vous est pas suspect, étant à moi, je le mets entièrement à votre disposition.

— A six heures du matin, capitaine, nous y serons rendus. Voici ma main.

— Voici la mienne, M. le duc, et salut à tous.

Ce disant, Vespasiano tourna sur ses talons et sortit de la chambre.

Les convives, hommes et femmes, sentant

que c'en était fait de la joie pour cette nuit, le suivirent de près ; puis Luca se rendit lui-même à son palais avec don Jose, pour mettre, disait-il, quelque ordre à ses affaires, mais en réalité pour échapper au souvenir du crime et de l'affront que les murs de cette maison lui retraçaient plus vivants.

**CHAPITRE NEUVIÈME.**

appelait la galerie des ancêtres à cause des portraits dont elle était tapissée. Don Jose le suivit avec surprise : car il avait remarqué que Luca, depuis son changement de vie, évitait, pour une raison ou pour une autre, de mettre le pied dans cette salle, qui avait été auparavant son séjour de prédilection. Le laquais, sur un signe de Luca, alluma un des candélabres que soutenaient des mains de bronze sortant de la muraille, et se retira.

Pendant ce temps-là Dolci chargeait une paire de pistolets qu'il venait de détacher d'une panoplie.

Il y avait de chaque côté de la galerie une rangée de stalles en chêne sculpté, attenantes au mur : Luca Dolci s'assit sur une de ces stalles et don Jose prit place vis-à-vis de lui.

— Don Jose, dit alors Luca, ce lieu est solennel, comme l'heure où je vous parle. Je ne sais ce qui s'est passé en vous depuis que nos deux âmes se sont perdues de vue, et de votre côté vous ne sauriez être mieux renseigné à mon sujet. Veuillez donc me dire si, dans

votre conscience, vous êtes prêt à écouter mes paroles comme sortant de la bouche d'un homme d'honneur et partant d'un cœur loyal.

— En ce lieu et à cette heure, de vous à moi, oui, répondit don Jose.

— Vous croirez donc sans arrière-pensée que je vous parle avec franchise et vous me répondrez de même ?

— Oui, messer.

— Eh bien ! duc, sachez que, sauf votre avis, j'ai l'intention de ne point me battre.

— Comment cela ? s'écria don Jose stupéfait.

— Vous allez voir, reprit Luca Dolci. Vous m'avez suivi dans ma vie de désordres ; je l'ai souffert : il était convenu que nous serions impies et débauchés. C'était bien. Mais il n'a jamais été convenu que nous serions infâmes, duc : du moment où je l'ai été, vous n'êtes plus lié à moi par aucune promesse, vous êtes libre en un mot. Si vous me serviez de second dans ce duel, vous deviendriez le souteneur et le complice de ce que j'ai fait. Cela n'est point



juste, et je vous déclare que vous avez le droit de me refuser votre aide, de renier ma querelle, que c'est votre devoir, et qu'à votre place je le ferais. Mais comme l'idée de me laisser courir seul cette rencontre vous répugnerait sans doute, j'ai résolu de ne point me battre. Je vais vous écrire à l'instant un billet par lequel je certifierai de tout ceci ; après quoi je me ferai sauter la tête avec un de ces pistolets, et si je me manque, vous m'achèverez avec l'autre. Voilà ce que je vous propose, et vous m'avez promis de croire à ma bonne foi. Voilà, dis-je, ce que je vous propose, et je répète qu'à votre place j'accepterais.

— Pour cela, messer, vous mentez, répondit froidement don Jose.

Luca Dolci ne répliqua point. Il demeura quelque temps la tête penchée sur la poitrine ; puis, se levant avec brusquerie et détachant du mur deux fleurets à tranchant émoussé :

— Voyons, en ce cas, voyons, dit-il ; nous avons encore deux heures devant nous : faisons des armes. Ceci n'est pas une nuit à dormir.

Cette affaire n'a rien de plaisant; non, sur ma foi! rien de plaisant. Plaisante qui voudra demain matin, mais, pardieu! ce ne sera pas moi! Ah! ah! qu'est-ce que je dis donc là?... De fait; mon cher duc, depuis quelque temps mon esprit se permet, il me semble, de petites promenades hors de mon cerveau, et, s'il y rentre, ce n'est que par habitude : qu'il vienne à perdre cette routine, et me voilà fou à lier!

— Allons! Luca, interrompit don Jose, saisissant la main du jeune homme, est-ce que vous avez peur?

— Peur! de quoi? de mourir? Bon! Il n'y a pas deux enfers! et en supposant qu'il y en ait un, j'y suis, mon très-cher. Ce Vespasiano est une lame bien fourbie, à ce qu'on dit?

— Gritti est plus dangereux, dit Jose; il a plus de sang-froid.

— Chaud ou froid, j'en verrai prochainement la couleur. Quant à vous, vous parez à ravir, j'ai remarqué cela; mais vous n'attaquez jamais; et dans ce cas-ci...

— Je n'aime pas, dit Jose, à faire des bles-

sures mortelles : quand on attaque on ne peut arrêter son coup.

— A la bonne heure. Mais, dans ce cas-ci, amusez-vous à attendre des ripostes, et vous serez engourdi des pieds à la tête avant que ce colosse ne soit même échauffé. Attaquez-le vivement d'estoc et ne rompez pas d'une semelle. Ne faites pas le grandiose pour cette fois, mon ami. Tout d'estoc, point de taille ; et tâchez que son chapelet soit défilé dès la seconde passe. A nous deux, s'il vous platt ; adossez-vous à la muraille. Bon ! Attaquez, mordieu ! attaquez !

Et ce disant, Luca engageait le fer avec don Jose. Don Jose, docile au conseil que venait de lui donner Luca, lui poussa rapidement deux ou trois bottes, que celui-ci, malgré son habileté consommée, para avec peine.

— Bon ! cria-t-il, s'échauffant peu à peu ; je m'y attendais, sans quoi vous me teniez ! Songez qu'avant tout, il vous importe d'en finir vite. C'est cela ! corps à corps ! faites-lui manger votre garde ! alors il n'y aura plus de co-

losse qui tienne ! Moustache à moustache, duc ! Et n'oubliez pas votre main gauche ! peignez-lui la barbe avec votre poignard ! Holà ! tête et sang ! je suis touché ! A vous ! Non ? Eh bien ! c'est donc ce coup-ci !

Et Luca, s'irritant au jeu, s'était fendu à fond sur don Jose : mais son épée, effleurant l'épaule du jeune homme, alla se briser contre la muraille, après avoir traversé un des portraits qui y étaient suspendus. Luca, ce voyant, devint plus pâle encore que de coutume ; il lâcha son arme et demeura immobile, l'œil fixé avec épouvante sur le tronçon d'acier qui tremblait dans la toile et dans le mur.

— Qu'est-ce donc ? s'écria don Jose.

Luca, sans répondre, lui montra du doigt le cadre atteint par son fer ; et Jose, se retournant, vit que c'était le portrait de la mère de Luca, et que l'épée lui avait troué la poitrine à la place du cœur.

Cependant Luca Dolci, tenant toujours sa main droite étendue, comme pétrifiée, dans la direction du portrait, tremblait sur ses jam-

bes ; ses yeux achevaient de s'égarer ; ses lèvres s'entr'ouvrirent agitées et ses dents claquèrent.

— Luca ! Luca ! s'écria don Jose, cherchant à saisir la main roidie de son ami.

Mais Dolci le repoussa doucement.

— Elle en mourra, dit-il à voix basse : Veillez-y ! elle en mourra, voyez-vous ; et Dieu sait pourtant qu'elle ne l'a pas mérité ! Le sang coule en dedans sans doute, car je n'en vois pas de trace, et cela est étrange, vu que le coup est à fond. Veillez-y, veillez-y, monsieur : moi, je n'ose en approcher. Quel coup ! un coup superbe ! mais c'est une femme ! voilà le malheur, c'est une femme !

— Dieu tout-puissant ! dit Jose, ayez pitié de nous ! Il devient fou !

— Écoutez-moi, reprit Luca ; approchez-vous, plus près, plus près.

Et il attirait don Jose sur sa poitrine ; puis il se pencha à son oreille, et murmura tout bas d'un ton plaintif :

— Jose, j'ai peur !

Aussitôt, comme s'il eût été effrayé lui-même de ce qu'il avait dit, il recula précipitamment de quatre pas, poussa un cri aigu, et, tombant sur le marbre, s'y roula et s'y tordit avec un râle affreux. Puis les convulsions cessèrent, et il demeura roide et immobile sur les dalles. Don Jose alors s'agenouilla près de lui : des gouttes de sueur tombaient de son front sur le visage livide de Luca; il lui prit les mains et l'appela à plusieurs reprises. Mais Luca ne donna aucun signe de vie.

En ce moment cinq heures du matin sonnèrent : don Jose tressaillit et se releva. Il alla prendre sur une table les pistolets que Luca y avait déposés, et les arma.

— Encore une heure ! murmura-t-il, pas même une heure, car il faut le temps de faire le chemin. Eh bien ! si dans une heure il n'est pas prêt, je sais ce que je ferai : celui-ci pour lui, et pour moi l'autre.

Puis le rigide jeune homme commença de se promener à grands pas dans la galerie, s'arrêtant de temps à autre pour humecter avec de

l'eau les tempes de Luca Dolci, toujours évanoui.

Pendant que ces choses se passaient au palais Dolci, Michel Gritti avait rejoint le cavalier Vespasiano, et tous deux s'étaient rendus à la vieille maison, dont le jardin devait leur servir de champ clos au point du jour. Michel Gritti n'avait jamais, avant cette nuit, mis le pied dans l'humble demeure du cavalier. Depuis la soirée où il l'avait surpris pêchant à la ligne, il se sentait l'âme navrée en songeant à la gêne habituelle dont le digne cavalier achetait l'honneur de figurer à ses côtés dans le beau monde; mais il s'était toujours gardé avec soin de faire allusion à cette détresse, comprenant qu'un homme comme le cavalier souffrait toutes choses volontiers, excepté la pitié. Il l'avait donc laissé vivre à sa guise comme par le passé, et Vespasiano, quoiqu'il n'en témoignât rien, éprouvait que cette délicatesse de son noble ami avait accru la somme d'affection et de dévouement qu'il lui gardait au fond du cœur.

Vespasiano prit Michel par la main pour l'introduire sans encombre, au milieu de l'ob-

scurité, dans la pièce principale de son logis ; puis, l'ayant invité à ne point bouger jusqu'à son retour, il courut allumer une torche à un falot qui brûlait sur le quai devant une madone, et revint la planter dans un crochet de fer. A la lumière vacillante de cette torche, Gritti put voir un intérieur d'une simplicité pitoyable. Les quatre murs, lézardés capricieusement par l'humidité, n'avaient d'autre ornement, outre la torchère, qu'une demi-douzaine d'armes de main, sabres moresques, claymores écossaises et longues épées espagnoles, formant trophée. Dans un angle étaient déposées des lignes à pêcher. Une natte de jonc était étendue dans un coin, et un havre-sac en peau de vache, singeant l'oreiller à l'une des extrémités, semblait indiquer que le cavalier faisait un lit de cet objet. Quand Michel Gritti eut constaté de plus l'existence d'une table et de deux escabeaux de bois au milieu de la pièce, il n'eut plus rien à voir dans cette chambre à coucher.

Vespasiano avait suivi avec une gêne visible les yeux de Gritti durant ce court examen.



— C'est une nuit de bivac à passer, noble Michel, dit-il avec un demi-sourire que démentait l'émotion de sa voix.

— C'est le toit d'un ami, répondit Michel.

Et il se détourna brusquement, en toussant comme si sa gorge se fût embarrassée. Il passa quelques secondes à détacher l'agrafe de son ceinturon, et alla déposer son épée contre le mur.

Quand il revint près de la table, il vit le cavalier Vespasiano qui était resté debout à la même place, se caressant la moustache et avalant sa salive avec une précipitation singulière. Les regards des deux jeunes gens venant alors à se rencontrer, l'œil du pauvre cavalier laissa échapper une grosse larme qui coula lentement sur sa joue brunie. Gritti lui prit la main, et la lui serrant avec force :

— Voyons ! est-ce que vous avez honte d'être pauvre, devant moi ? lui dit-il.

— Non, non, messer, répondit Vespasiano, comprimant du mieux qu'il pouvait son attendrissement, non, en vérité, ce n'est point la honte... je ne sais ce que c'est... Mais, tenez,

vous êtes ému vous-même, et, bien que cela me paraisse inexplicable, vous voyez bien que cela est naturel.

— Parbleu ! sans doute, c'est naturel, dit Gritti. Ah çà ! voyons, mon vieux compagnon, ajouta-t-il après une pause, asseyons-nous ; à moins que vous ne préféreriez vous reposer. Quant à moi, je ne me sens point de disposition à dormir cette nuit.

— En ce cas, noble Michel, attendez-moi, répondit Vespasiano.

En même temps, il sortit de la chambre : deux minutes après, il rentrait, portant un flacon d'une forme étrange et deux verres.

— Bravo ! reprit gaiement Gritti. Quel philtre avons-nous là dedans, mon cavalier ?

— Goûtez, dit Vespasiano, emplissant un verre qu'il donna à Michel et s'asseyant de l'autre côté de la table sur le second escabeau.

— Divin, mais inconnu, répondit Michel après avoir vidé le verre avec recueillement.

Le visage de Vespasiano s'était épanoui à cette réponse.

— Voici ce que c'est, reprit-il ; le père cellérier du couvent de la Miséricorde, à Smyrne, me donna deux ou trois de ces flacons de vin du Carmel.

— Bon ! dit Michel. Il y a plaisir à boire le vin avec lequel se grisait Mathusalem dans sa huit cent cinquantième année !

— Se grisait-il vraiment à cet âge-là, noble Michel ?

— Il est du moins réjouissant de le croire, mon ami.

— Belle vicillesse, messer ! mais ce n'est plus de notre temps malheureusement. Je dis malheureusement, parce que je ne m'accoutume point à l'idée de vieillir ; et pourtant c'est ce qui me pend à la barbe chaque soir et chaque matin. Je m'imagine, noble Michel, que je mourrai d'ennui sur ma chaise de sexagénaire.

— Dieu a tout fait pour le mieux, Vespasiano. Les vieillards ont des plaisirs dont les jeunes gens ne se doutent pas. J'ai vu quelquefois des vieillards bien portants assis sur leurs portes : ils avaient l'air heureux.

— Oui, ma foi : je l'ai remarqué. Mais les vieilles femmes sont toujours chagrines en diable : aussi, s'il me fallait devenir vieille femme un jour, par les treize cent mille...!

Et Vespasiano finit sa période en frappant la table du plat de sa main; car on s'était toujours fait une sorte de jeu, et Michel tout le premier, d'interrompre le bon cavalier à ce point de son formidable serment; de sorte qu'il avait contracté l'habitude de ne point l'achever, et que personne n'en savait la fin.

— Mais enfin, demanda Michel Gritti, pris d'une curiosité subite, par les treize cent mille... quoi?

— Par les treize cent mille vierges, pardieu!

— Merci de ma vie! où les prenez-vous? s'écria Michel.

— Mais... à Cologne, reprit Vespasiano timidement.

Car il commençait à s'inquiéter.

— Vous êtes trop honnête, Vespasiano : c'est onze mille, et non treize cent mille.

— Onze mille ! est-ce possible, noble Michel ?  
répliqua le cavalier stupéfait.

— Plus possible, beaucoup plus possible que treize cent mille, mon bon ami. Vous disiez donc que vous seriez contrarié de devenir vieille femme, accident peu probable, au reste... Mais qu'est-ce donc qui nous entre par la fenêtre ?

— C'est la lune, messer.

— J'ai cru qu'on avait jeté dans la chambre un bout de drap blanc. Mais c'est la lune, vous avez raison... Croiriez-vous, Vespasiano, que je ne vois jamais cette pâle clarté sans songer aux âmes de ceux qui sont morts ?

— Et pourquoi cela ? dit Vespasiano.

— Il serait agréable, continua Michel, les yeux fixés sur les losanges blanchissantes de la petite fenêtre, il serait agréable pour ceux qui restent de penser que ceux qui sont partis habitent là-haut, dans ce monde qui semble nous regarder avec bienveillance. Par ces nuits limpides, cela paraît être si voisin de nous. La mort ne serait plus qu'une absence... Je vous

prie, cavalier, de demander à Giulia si ces idées sont les siennes, et si la religion les permet.

— Et pourquoi diable, noble Michel, ne le lui demanderiez-vous pas vous-même?

— Au fait, je le lui demanderai, dit Michel avec distraction.

— Pardieu! messer, reprit le cavalier, je voudrais posséder un éteignoir assez grand pour coiffer cette maudite lune jusqu'au menton! Sur ma parole, je ne vous reconnais pas depuis quelques minutes. Vous avez un rayon de lune qui vous charme le visage, de telle sorte que vous ressemblez à un juste mal ressuscité. Joignez à cela que vous me contez des histoires de l'autre monde.

— Il est certain que je ne me sens point comme d'habitude, mon ami. J'éprouve un bien-être inouï, une légèreté de cœur et d'esprit admirable. Il me semble que j'ai déjà un pied dans le paradis; et, en réalité, c'est demain que j'y vais entrer. J'aime étonnamment cette enfant, Vespasiano.

— Et moi aussi, messer, dit le cavalier.

— Je ne puis songer sans terreur à ce qui serait arrivé si notre retour eût été retardé seulement de quelques heures. Et pourtant...

Michel s'arrêta et hocha la tête d'un air pensif.

— Et pourtant? demanda Vespasiano.

— Je ne saurais en vouloir à ce jeune homme, cavalier, et je me battraï contre lui sans colère et sans haine. Voilà la vérité.

— Sans haine, messer? Cela se peut-il?

— Dites-moi, Vespasiano, si vous comprenez quelque chose à sa conduite.

— Je comprends qu'elle a été positivement de la dernière infamie.

— Sans doute. Mais il y a une idée qui ne me sort pas de la tête : c'est que ce jeune homme n'est point responsable de ses actes.

— Voulez-vous dire qu'il est fou?

— Écoutez, cavalier : il n'y a qu'un ennemi mortel à moi qui ait pu délibérer contre Giulia cet odieux guet-apens. Or, ce jeune homme n'est mon ennemi à aucun titre. Ce n'est pas

lui, Vespasiano, qui nous envoya cette balle un certain soir.

— Vous vous connaissez un ennemi, noble Michel?

— Oui, je sens une haine qui pèse sur moi; mais ce n'est point la haine de cet enfant. Je l'ai fort maltraité dans le premier instant; mais, à mesure que j'y réfléchis, je ne me sens plus pour lui que de la pitié.

— Comment, mordieu! vous connaissez un homme qui passe son temps à vous tirer des coups de mousquet et autres gentilleses, et vous le laissez manger pain sur table?

Il y eut un intervalle de silence : l'horloge d'une église voisine résonna.

— Quelle heure est-ce-là, Vespasiano? reprit Michel.

— Six heures, noble Michel, l'heure convenue; et voici le jour.

Gritti se leva et se mit à marcher à grands pas par la chambre.

— Il est possible, après tout, qu'ils ne viennent pas, murmura-t-il.



— Et moi aussi, messer, dit le cavalier.

— Je ne puis songer sans terreur à ce qui serait arrivé si notre retour eût été retardé seulement de quelques heures. Et pourtant...

Michel s'arrêta et hocha la tête d'un air pensif.

— Et pourtant? demanda Vespasiano.

— Je ne saurais en vouloir à ce jeune homme, cavalier, et je me battraï contre lui sans colère et sans haine. Voilà la vérité.

— Sans haine, messer? Cela se peut-il?

— Dites-moi, Vespasiano, si vous comprenez quelque chose à sa conduite.

— Je comprends qu'elle a été positivement de la dernière infamie.

— Sans doute. Mais il y a une idée qui ne me sort pas de la tête : c'est que ce jeune homme n'est point responsable de ses actes.

— Voulez-vous dire qu'il est fou?

— Écoutez, cavalier : il n'y a qu'un ennemi mortel à moi qui ait pu délibérer contre Giulia cet odieux guet-apens. Or, ce jeune homme n'est mon ennemi à aucun titre. Ce n'est pas

lui, Vespasiano, qui nous envoya cette balle un certain soir.

— Vous vous connaissez un ennemi, noble Michel?

— Oui, je sens une haine qui pèse sur moi; mais ce n'est point la haine de cet enfant. Je l'ai fort maltraité dans le premier instant; mais, à mesure que j'y réfléchis, je ne me sens plus pour lui que de la pitié.

— Comment, mordieu! vous connaissez un homme qui passe son temps à vous tirer des coups de mousquet et autres gentilleses, et vous le laissez manger pain sur table?

Il y eut un intervalle de silence : l'horloge d'une église voisine résonna.

— Quelle heure est-ce-là, Vespasiano? reprit Michel.

— Six heures, noble Michel, l'heure convenue; et voici le jour.

Gritti se leva et se mit à marcher à grands pas par la chambre.

— Il est possible, après tout, qu'ils ne viennent pas, murmura-t-il.

— Pourquoi donc, messer? J'ai ouï dire que ser Luca et son ami étaient, quant à la bravoure, à l'abri de tout reproche.

— Je vous dis, cavalier, que ce jeune homme n'est point libre de ses actes, dans ma pensée.

— Vous croyez donc, Michel, que ser Luca est l'agent de cet ennemi que vous vous connaissez?

— Je le crois; d'autant plus que tout ce que je sais de cet enfant me le fait juger faible et passionné à l'excès. Avec tout cela, il fait grand jour, et personne n'arrive. Il m'est pénible, Vespasiano, d'avoir à me battre sérieusement contre ce jeune homme.

— En vérité, Michel, vous avez tort : rien n'excuse ce qu'il a fait, fût-il possédé du diable. Mais, ce que je ne m'explique pas, c'est que, vous connaissant un ennemi aussi mortel que vous le dites et que semble le prouver la balle dont on nous fit cadeau un soir, vous laissiez ce personnage vaquer à l'existence.

— Vous rappelez-vous, Vespasiano...? Ils ne viendront pas maintenant, je pense. Il y avait

tant de honte mêlée à la colère de ce jeune homme, que je ne serais point surpris qu'il se fût fait justice lui-même... Vous rappelez-vous, dis-je, cette matinée où nous vîmes la gondole de ser Luca emplie de fleurs tout à coup par une main mystérieuse ?

— Ohimè ! fit Vespasiano, clignant de l'œil, ouvrant la bouche, et posant son index sur son nez, de façon à charger sa franche physionomie d'autant de finesse qu'elle en pouvait porter. Ohimè ! j'y suis ! cette main est celle...

Deux coups frappés à la porte interrompirent brusquement le cavalier. Michel Gritti, fronçant le sourcil, alla prendre son épée dans le coin où il l'avait déposée et en reboucla le ceinturon à sa taille, tandis que Vespasiano courait ouvrir la porte.

Luca Dolci et don Jose entrèrent alors.

**CHAPITRE DIXIÈME.**

## X

### LES FLEURS QUI POUSSAIENT DANS LE JARDIN DE VESPASIANO.

— Messieurs, dit en entrant Jose de Frias, nous sommes un peu en retard ; mais vous nous excuserez, nous avons erré assez longtemps sans trouver la maison.

— Cela ne fait rien, messieurs, cela ne fait rien, dit Vespasiano ; nous avons la journée à nous.

Puis le cavalier, ouvrant une porte qui donnait sur le jardin :

— Passez, messieurs, passez, je vous prie,

ajouta-t-il; voyez si le lieu est à votre convenance.

Tandis que Luca et don Jose obéissaient à cette invitation, Michel Gritti, demeuré seul avec le cavalier dans la chambre, lui dit vivement à voix basse :

— N'y a-t-il pas de la vergogne à croiser le fer avec ce pauvre spectre? Regardez-le, au nom du ciel, Vespasiano !

Il sembla que Luca Dolci eût entendu en partie cette confidence, car il se retourna brusquement, comme s'il se fût senti mordu au talon par un reptile; et, saisissant au vif le geste significatif par lequel Gritti achevait sa phrase, il rougit jusqu'au front et laissa voir, dans un demi-sourire, ses dents blanches entre ses lèvres retroussées, comme pour dire qu'il était plus en vie qu'on ne pensait. Feignant en même temps de répondre aux dernières paroles de Vespasiano :

— La place, monsieur, dit-il, me parait, en effet, on ne peut plus galante pour y estocader.

Sur ces paroles, Michel Gritti, suivi du cavalier, entra à son tour dans le jardin, et d'un coup d'œil en apprécia l'heureuse disposition. Un épais rideau de cyprès, à travers lequel fuyaient deux sentiers sinucux, bornait la vue du côté du canal, et opposait aux regards indiscrets une barrière aussi impénétrable qu'une muraille. Entre ce sombre massif et la vieille maison s'étendait un espace de terrain qui semblait avoir été livré jadis à la culture potagère, mais que la négligence du cavalier abandonnait depuis longtemps aux caprices de la végétation spontanée. Cet espace libre avait une vingtaine de pas en longueur dans le sens de la maison, et une quinzaine de la porte aux cyprès, qui formaient une cloison demi-circulaire. Pendant que ses trois hôtes prenaient une idée de l'état du lieu, Vespasiano arrachait ou broyait sous son pied quelques tiges trop élevées qui croissaient çà et là ; il piétinait sur les inégalités du sol de façon à les aplanir, après quoi il se fendit largement à plusieurs reprises, comme un homme qui tente de s'écarteler, afin



de montrer à ses hôtes que le terrain était bien résistant au pied, ni trop mou ni trop sec, et digne en tout de l'honneur qu'on lui allait faire.

Quand il eut achevé, le cavalier s'approcha de don Jose, qui avait suivi de l'œil tous ses mouvements avec sa grande mine espagnole, le menton en l'air, la main gauche sur sa garde, la moustache aussi roide que son collet, et toute l'attitude aussi empesée que sa moustache.

— M. le duc, dit Vespasiano, cet emplacement est modeste sans doute, comme sont modestes les ressources de celui qui vous l'offre ; mais il est, comme vous voyez, clos à merveille, et, m'y étant exercé maintes fois avec des amis, le bruit qu'on y pourra entendre n'excitera aucun étonnement dans le voisinage.

— C'est bien, monsieur, dit le jeune duc ; ser Luca accepte ce terrain.

— En ce cas, monsieur, reprit Vespasiano, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à faire du mieux que nous pourrons chacun de notre côté.

Et ce disant, le cavalier suspendait à une branche son chapeau, qu'il avait gardé à la main jusque-là.

— Un mot, Vespasiano, dit tout à coup Michel Gritti, interrompant son ami dans ses préparatifs méthodiques et l'attirant à quelque distance de leurs deux adversaires. Demandez-leur, ajouta-t-il à voix basse, s'ils seraient disposés à convenir de leurs torts.

La maison de Vespasiano lui serait ignominieusement tombée sur la tête en présence de ces trois gentilshommes, qu'il n'eût pas éprouvé une plus grande confusion que celle où le jeta cette proposition.

— Leur demander quoi? dit-il en attachant sur Gritti un regard plein d'anxiété.

— S'ils ne seraient pas disposés à convenir de leurs torts. Allez, Vespasiano, je sais ce que je fais.

Le cavalier n'hésita plus et se rapprocha de don Jose; mais il sentit une légère rougeur lui monter au visage quand il répéta au jeune duc les termes du message dont il était chargé.

Don Jose parut presque aussi surpris que Vespasiano lui-même de cette tentative d'accommodement sur le terrain ; toutefois il fit part à Dolci de la question qui lui était adressée.

— Messer Michel, dit-il, toutes ces cérémonies sont hors de saison ; je n'aime pas d'ailleurs à rester longtemps immobile sur mes jambes si matin. Du reste, s'il ne faut, pour vous rendre la conscience tranquille, que reconnaître mes torts, je les reconnais, et je déclare que vous avez toute raison de me tuer, si vous le pouvez, s'entend.

A ces mots don Jose se recula de quelques pas, et un éclair de colère jaillit de ses yeux. Luca n'y prit point garde et continua :

— Vous faut-il quelque chose de plus, messer ? Parlez.

— Vous convenez donc, répliqua Michel Gritti, d'avoir fait un lâche outrage à la plus noble fille de Venise ?

— Soit, j'en conviens. Quoi encore ?

— Pensez-vous qu'après notre combat, quelle

qu'en soit l'issue, le monde vous regardera comme lavé du déshonneur dont vous convenez vous-même?

— Non, dit Luca.

— Messer, reprit Michel Gritti avec gravité, si j'avais un frère qui, dans un moment de folie, eût commis le crime qui pèse sur vous et qui le confessât comme vous le faites, je lui donnerais, dans l'intérêt de notre honneur de famille, le conseil de rétracter publiquement son insulte publique, de quitter ensuite Venise et de s'aller faire tuer sur un champ de bataille. Je lui donnerais ce conseil, et non celui de courir les chances du combat de Dieu.

— Avez-vous tout dit, messer? demanda Dolci.

— J'ajoute, dit Michel, que, si vous croyez ce conseil inspiré par la peur, vous me jugez mal.

— Je ne vous juge point mal et je trouve le conseil bon. Mais sachez ceci, messer, ajouta le jeune homme en arrachant les agrafes de son pourpoint; je suis né, moi, sous un astre

malin ; de telle sorte que , si je ne vous avais fait une insulte mortelle , je vous la ferais à cette heure. C'est pourquoi , regardez bien ce seuil ; il y a un de nous deux qui ne le repassera jamais.

En achevant ces mots , Luca jeta loin de lui son pourpoint avec une sorte de rage inexplicable.

— Je vous comprends mieux que vous ne croyez , dit froidement Gritti en se dépouillant à son tour ; faites votre devoir , messieurs , ajouta-t-il.

Et il présenta son épée nue à Vespasiano , tandis que don Jose recevait celle de Luca Dolci. Les armes mesurées se trouvèrent d'inégale longueur ; Vespasiano alla chercher dans la maison deux rapières espagnoles. Don Jose , les ayant examinées , en donna une à Gritti et remit l'autre à Luca. Alors les deux jeunes gens , tenant de la main gauche leurs poignards et de la droite leurs épées , la pointe en terre , se placèrent en face l'un de l'autre à dix pas de distance , selon la coutume de l'époque de se

poster hors de garde. En même temps Vespasiano et don Jose , armés de même et ayant aussi quitté pourpoint et manteau , prenaient position en ligne parallèle de leurs amis.

— Messieurs, dit Jose, avant de passer outre, il convient de vous rappeler nos conditions : le combat ne cessera que par la mort de l'un de vous deux.

— Et par son enterrement céans, ajouta Vespasiano.

— Il est juste de dire que jamais terrain n'eut plus que celui-ci l'air d'un cimetière, fit observer Luca tombant en garde et jetant à don Jose un coup d'œil expressif, dans lequel celui-ci put lire à la fois un adieu désespéré et une recommandation énergique de ne rien négliger pour défendre sa vie.

Au moment où les quatre épées se redressaient à hauteur de poitrine pour tenter leur œuvre de sang, un léger bruit qui se fit derrière le fourré de cyprès attira soudain l'attention des cavaliers.

— Qu'est-ce, messieurs? dit Jose; avons-

nous ici de la trahison? On vient de remuer derrière ces arbres.

— Mordieu! monsieur, répondit vivement Vespasiano; ne vous ai-je pas dit que vous étiez ici chez moi?

— Chez vous, soit, reprit le duc; il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelqu'un derrière ce massif, et ser Michel l'a entendu comme moi, je l'ai vu tressaillir.

— Vespasiano, allez avec monsieur vous assurer de ce que cela peut être, dit Michel Gritti.

— Je le veux bien, reprit le cavalier; mais ce soupçon établit un compte particulier entre M. de Frias et moi.

Et Vespasiano s'enfonça dans le taillis à la suite de don Jose.

Luca Dolci, demeuré en tête-à-tête avec Michel Gritti, se détourna avec un mouvement d'impatience, et se mit à abattre des branches du bout de son épée.

— J'espère, messer Luca, lui dit Michel, que vous tirez aussi bien l'épée qu'elle le pistolet.

— Elle ? répéta Dolci étonné.

— Je parle , reprit Michel , d'une grande femme fort belle qui m'a voulu assassiner un soir au coin de la rue du More.

Luca , de plus en plus surpris , s'approchait de Michel dans l'intention évidente de l'interroger , quand un bruit confus de paroles animées , dites à voix basse derrière les arbres , l'arrêta. Les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille avec inquiétude. Comme les chuchotements continuaient , ils firent un pas pour en aller reconnaître la cause ; mais au même instant Vespasiano et don Jose reparurent sortant du fourré. Tous deux étaient pâles et visiblement émus. Comme Gritti interrogeait Vespasiano du regard , le cavalier fit signe à don Jose que c'était à lui de répondre. Après un peu d'hésitation , le duc prit la parole :

— Il n'y a personne là , dit-il sèchement ; j'ai fait mes excuses au cavalier.

Et il reprit sa place de bataille vis-à-vis de Vespasiano.

— Pardon , messieurs , dit Michel Gritti ,



mais je crois que ser Luca avait à me questionner.

— Non, monsieur, cria Dolci, non, monsieur, finissons-en; je ne veux rien savoir.

En même temps il marcha à la rencontre de Gritti, tandis que don Jose, se souvenant des conseils de Luca, se précipitait avec fureur sur Vespasiano. Le robuste cavalier l'attendit, ferme comme un roc, opposant à ses feintes rapides la force sagement disciplinée de son poignet. La tactique habituelle du cavalier consistait à lasser ses adversaires, car il était rare qu'il en rencontrât un dont la vigueur fût égale à la sienne. Quand il avait engourdi son homme, il commençait à riposter sérieusement, à moins qu'il n'eût reçu dès le début quelque égratignure, ce qui le faisait sortir brutalement de son caractère; car, n'étant point riche, il ne haïssait rien tant que de voir sa chemise trouée ou déchirée pour une niaiserie.

Michel Gritti suivait avec Luca une méthode toute contraire. Dès le commencement il pressa le jeune homme avec une vivacité terrible, et

à la troisième passe il le blessa à l'épaule, mais trop légèrement pour que le combat en fût interrompu. Toutefois la chemisette de Dolci se colora d'une tache écarlate que chaque seconde élargissait. Alors Michel commença de rompre lentement, poursuivi par Luca, que sa blessure avait exaspéré. Il eût été difficile de reconnaître le pâle enfant qui, l'instant d'avant, semblait se tenir à peine sur ses jambes, dans ce jeune homme aux joues empourprées, à l'œil de flamme, qui bondissait autour de Gritti, pliant et se redressant, comme un tigre, sur ses jarrets souples et infatigables. Michel reculait toujours devant lui, suivant de l'œil et de l'épée les yeux et le fer du jeune homme, et donnant de temps à autre un regard à la tache sanglante de la chemisette, comme pour en constater les progrès.

Michel, en continuant sa retraite, arriva tout à coup, sans s'en douter, à la limite du champ clos, c'est-à-dire contre la muraille d'arbres verts. Au moment où son pied gauche se heurtait contre le tronc d'un cyprès, le

gentilhomme eut une distraction d'une seconde; l'épée de Luca put arriver jusqu'à sa poitrine et en fit jaillir le sang. Mais ce fut alors à Dolci de rompre devant les attaques serrées qui témoignèrent du réveil complet de Michel. Les mouvements de Luca semblaient perdre peu à peu de leur impétuosité; il reculait à grands pas, comme un homme qui cherche à laisser reposer sa main, et en peu d'instants il se trouva à l'autre extrémité du jardin, adossé à son tour contre les cyprès. Michel vit que la main fatiguée du jeune homme ne défendait plus le haut de sa poitrine, et pour en finir dégagea un coup à fond sur l'épaule déjà blessée. Luca tomba en avant et Michel le crut traversé, mais au même instant il sentit lui-même le froid mortel d'un fer qui lui perçait la poitrine. Luca avait fui le coup à propos en se jetant brusquement à genoux; et ayant planté son poignard en terre pour se faire un point d'appui, il avait reçu le corps de Michel sur la pointe de son épée. Michel eut encore la force de se redresser; puis, poussant une

sourde exclamation et étendant les bras, il tomba lourdement en arrière.

Au même instant le cavalier Vespasiano, qui avait senti que don Jose était exténué, jugea le moment venu de profiter de sa haute taille, et sur un coup de riposte, dominant de son épée celle du jeune duc, il lui traversa la gorge de part en part.

Ces deux coups terribles avaient été portés en même temps : comme Luca Dolci avançait la main pour retirer son épée qui tremblait dans la poitrine de Michel Gritti, un cri déchirant, sorti des cyprès, lui glaça l'âme et l'arrêta subitement. Il se retourna, et vit se précipiter, hors du noir feuillage, deux femmes vêtues de blanc qui vinrent tomber aux côtés de Michel Gritti. Vespasiano accourait alors, sa lame saignante à la main : Luca aperçut don Jose étendu sans mouvement ; il s'élança, et se jeta à genoux près de son ami. Il lui souleva la tête de la main gauche, et l'appela d'une voix haletante. Au son de cette voix, les traits de don Jose se contractèrent avec une expression

de souffrance infinie : il ouvrit ses yeux tout grands, et les fixa péniblement sur Dolci, en le repoussant de sa main déjà froide : épuisé par cet effort suprême, il soupira profondément, et Luca sentit que la tête qu'il soutenait était morte. Comme il écartait la chemise du pauvre Jose pour s'assurer que son cœur avait bien vraiment cessé de battre à jamais, il vit que le duc portait suspendu au cou une sorte de chapelet dont chaque grain avait une petite pointe d'acier. Luca lui ôta ce chapelet; puis il se releva, s'appuya contre un arbre, et, tout en étanchant avec son mouchoir le sang qui coulait de sa légère blessure, il regarda la scène qui se passait près de lui.

La Dolfina, si on veut bien se le rappeler, avait entendu la veille au soir, comme tous les autres convives de Luca Dolci, ce qui avait été réglé entre don Jose et Vespasiano, les conditions, le lieu et l'heure du combat. Cette rieuse fille de la famille de Madeleine, qui n'avait jamais trompé personne, s'était émue d'une douloureuse surprise, en voyant qu'elle venait de

prendre part, bien qu'involontairement, à une honteuse trahison. Durant la nuit elle fut violemment tourmentée de l'idée que Michel Gritti pouvait la croire complice de cette conspiration tramée contre son bonheur. Il y a certains fils par lesquels ces créatures folles et sincères se rattachent à la vie, dans les moments de morne dégoût qui succèdent parfois à leurs étourdissements. Michel Gritti était pour la Dolfina cette pensée consolante : elle sentait que Gritti était un homme excellent ; elle savait qu'il avait dit d'elle qu'elle ne péchait que par bonté, que ses fautes n'étaient que des aumônes, et qu'il se battrait volontiers pour elle : elle était plus fière de cette parole que de sa beauté, et elle pleura comme une désespérée en songeant qu'il ne tomberait plus désormais sur elle de cette bouche loyale que des mots de mépris. Par une brusque résolution, elle se leva avant que le jour ne parût, et courut au palais Contarini. S'étant fait introduire près de Giulia, elle conta naïvement à sa petite rivale tout ce qu'elle avait sur le cœur.

Giulia , bien qu'embarrassée de cette bizarre confiance, lui promit avec bonté de la justifier auprès de son époux. Puis, l'ayant fait asseoir à côté de son lit, elle l'interrogea sur ce qui s'était passé entre les cavaliers après son départ. Dès qu'elle eut appris la rencontre qui devait avoir lieu au lever du soleil, elle s'habilla à la hâte. La Dolfina lui aidait avec tout l'empressement d'une suivante.

— Ah ! chère dame, lui disait-elle, ah ! chère petite dame ! que vous êtes bonne ! Dieu vous a faits l'un pour l'autre ! Je vous aimerai bien de loin, moi, allez !... Mais vous me promettez qu'il me pardonnera ?... Si vous voulez me faire une grande grâce, entrez quelquefois dans mon jardin avec lui, en passant, et cueillez un gros bouquet de mes fleurs. Pauvre petite ! elle tremble !... Ce n'est pas une heure pour sortir, non plus !... Qu'elle est mignonne , mon Dieu !... Mais, ma chère âme, soyez bien tranquille, il ne lui arrivera aucun mal.

Enfin, elles se mirent en marche toutes deux : la Dolfina se rappelait l'indication que Vesp-

siano avait donnée à don Jose. Après avoir reconnu la maison, elles entrèrent dans le jardin par les bords du canal, et c'était au moment même de leur arrivée que don Jose, entendant du bruit, s'était enfoncé dans le massif avec le cavalier. En apercevant Giulia, don Jose avait dit en souriant ironiquement :

— Nous sommes trop galants, ser Luca et moi, pour ne pas céder la place à ces dames, et puisqu'on fait intervenir ce dénouement de comédie, nous nous retirons.

Alors Giulia, saisissant avec force la main du duc, lui avait dit :

— Croyez-moi, monsieur, je ne viens point déshonorer l'homme que j'aime. Allez! messieurs, allez! une plus longue absence éveillerait l'attention de vos amis. Ne vous souvenez pas que nous sommes là.

Là-dessus les deux cavaliers s'étaient retirés, émus tous deux, comme l'avait prouvé l'altération subite de leurs traits, par cette courte entrevue.

Au moment où le combat commença, les



deux jeunes femmes, si différentes de rang et de condition, avaient enlacé leurs mains comme deux sœurs, rapprochées jusqu'à cette familiarité par l'émotion d'un danger commun. A travers une éclaircie des branches, elles avaient pu suivre toutes les anxiétés de la lutte. Toutes deux, le corps penché, le cou tendu, les lèvres entr'ouvertes, pâles et ravissantes de terreur, semblaient, dans leur opiniâtreté à ne rien perdre d'un effrayant spectacle, deux victimes antiques et fatales d'une curiosité sacrilège.

Quand Michel Gritti tomba, leurs deux voix se confondirent dans ce cri aigu, dont l'âme de Luca fut troublée si avant : car ce cri que l'angoisse ou la terreur arrachent de la poitrine d'une femme est sans doute le son le plus lugubre qu'il soit donné à une oreille humaine d'entendre. Il est certain que le frissonnement qu'on éprouve en se figurant l'horreur du chaos redouble tout à coup si l'on vient à imaginer, par intervalles, au milieu des vides espaces remplis par de visibles ténèbres, des cris de femmes effrayées qui passent.

Après que don Jose fut mort, Luca, se retournant, vit Giulia et Vespasiano courbés sur le corps de Michel Gritti ; la Dolfina, à genoux, comme eux, se tenait un peu en arrière, la tête renversée dans ses mains et ses longs cheveux pendant jusqu'à terre. Giulia essaya de parler à Gritti ; mais ses lèvres tremblaient si fort qu'elles ne purent articuler un son distinct : puis, elle avança la main vers l'épée qui demeurait fixée dans la poitrine de Michel ; mais sa main frissonnante ne put rien saisir. Alors elle leva un regard suppliant vers le cavalier Vespasiano, en lui montrant l'épée : Vespasiano fit tristement de la tête un signe négatif, et se penchant jusqu'à l'oreille de Gritti :

— Michel, dit-il, noble Michel ! serrez-moi la main, je vous prie, si vous m'entendez ?

Une légère pression répondit à l'appel du cavalier, qui mit aussitôt la petite main délicate de Giulia dans celle de Gritti. Gritti ouvrit les yeux : il aperçut Giulia, et une larme glissa subitement de sa paupière : en même temps il vit la Dolfina qui se tenait toute honteuse à

quelques pas de lui ; soulevant avec effort son autre main, il lui fit signe d'approcher ; la Dolfina se jeta sur cette main, éclatant en bruyants sanglots et répétant d'une voix brisée :

— Oh ! monseigneur !... oh ! monseigneur !...

Giulia, pendant ce temps-là, essuyait avec son mouchoir l'écume rougeâtre qui apparaissait sur les lèvres de Michel.

Tout à coup les traits du malheureux jeune homme s'altérèrent sous l'impression de quelque poignante souffrance ; alors il dit d'une voix faible et avec une sorte de hâte, comme s'il sentait que le temps allait lui manquer.

— Chère fille ! chère fille ! adieu !... adieu, mes bons amis... Je ne croyais pas vous quitter si vite, pauvre Giulia ! chère enfant !... mais j'ai voulu ménager ce jeune homme, et je vois bien...

Un flot de sang qui lui remplit la bouche empêcha Gritti d'achever : le sentiment d'une atroce douleur se peignit de nouveau sur son visage ; il leva sur Vespasiano un regard plein

d'angoisses, que celui-ci comprit : car, saisissant par la poignée l'épée qui traversait le sein de Michel, il l'arracha brusquement, et aussitôt la face de Gritti se couvrit de cette teinte funèbre qu'une main invisible étend comme un voile sur les traits de ceux qui viennent de passer dans un autre monde. Ce symptôme de mort a en soi un caractère auquel un enfant même ne se trompe point : Giulia vit que tout était fini ; elle porta autour d'elle ses yeux égarés, et rencontrant ceux de la Dolfina, elle se leva par un geste violent, et courut se jeter dans les bras de la bonne pêcheresse, qui l'étreignit convulsivement, et continua de pleurer sur sa tête.

Vespasiano, cependant, ayant étendu sur le corps de Michel son propre manteau, avait arpenté coup sur coup et à grands pas toute la longueur de son enclos. Quand il eut pris suffisamment à son gré le dessus de son émotion, il se rapprocha des deux jeunes femmes.

— Madame, dit-il à la Dolfina, ce serait me faire une grande charité que d'emmener la si-

gnora Giulia. Vos pleurs achèvent de me troubler l'âme dans un moment où j'ai besoin plus que jamais d'être homme.

— Je l'emmené, monsieur, je l'emmené, répondit la Dolfina, cherchant à entratner Giulia.

Mais Giulia fit un mouvement de résistance, en montrant de la main le cadavre de son amant.

— Oui, oui, signora, reprit Vespasiano, je vous comprends; mais soyez tranquille sur ce point. Le jardin est à moi, vous savez.

Et le cavalier aida la Dolfina à transporter Giulia jusqu'à la barque qui les avait amenées.

Quand cela fut fait, Vespasiano revint avec précipitation dans l'enclos; il ramassa l'épée qu'il venait de tirer de la poitrine de Gritti, et la présentant à Luca Dolci, qui était toujours resté immobile à la même place :

— Maintenant, messer, lui dit-il, reprenez ceci, et à nous deux!

— Monsieur, répondit Luca, il ne s'agit plus de cela, s'il vous plait.

— Miséricorde céleste ! s'écria Vespasiano, laissant éclater à ce coup toute la folle colère qu'il amassait depuis une heure , il ne s'agit plus de cela ? Non ? Il ne s'agit plus de cela ? Et de quoi s'agit-il donc , méchant traître que tu es ? Est-ce de rire , félon ? Allons ! mordiable ! allons , gardez-vous un peu , ou , sur ce pauvre cadavre , je vous jure que je vais vous assassiner.

— En voilà un , dit Luca avec une solennité douloureuse , en montrant le corps de don Jose , en voilà un que j'aimais bien aussi : ma vie est finie avec lui. Pauvre Jose !

Ce disant , Luca passa sa main sur ses yeux.

— Et son dernier regard , son dernier geste m'a repoussé , ajouta-t-il. Je n'avais qu'un ami , je n'en pouvais avoir qu'un d'ailleurs , n'ayant été connu que de Jose , et en mourant , cet ami unique m'a renié : il a repoussé ma main ; il a voulu mourir seul , comme je vais vivre seul...

Luca , en parlant , avait laissé tomber sa tête sur son sein , avec un accablement profond.

— Allons! allons! reprit Vespasiano, que la colère rendait cruel, il ne sera pas mort seul, et vous ne vivrez pas seul, mon gentilhomme, tranquillisez-vous sur ce point. Je vous prie encore une fois de vous mettre en garde, messer, ou je vais d'abord vous balaftrer.

Mais Luca, enseveli dans ses pensées, ne parut même pas l'avoir entendu.

— Me suis-je trompé, dit-il, monsieur, ou ser Michel a-t-il vraiment dit qu'il avait voulu me ménager?

— Comme un cœur trois fois trop généreux qu'il était! En garde, vous dis-je!

— Il fallait donc qu'il connût, en effet, mon histoire... et puis je vous demande s'il vous l'a contée?

— Vous ne pouvez rien me demander du tout, mille diables!

— Cavalier, vous avez, pour venger votre ami, quelque chose de mieux à faire que de me tuer. Écoutez-moi seulement un instant. Eh! pardieu! monsieur, ajouta Luca en voyant que Vespasiano résistait à sa demande, je n'en

serai pas moins votre homme après, si vous n'êtes pas de mon avis.

Vespasiano, murmurant encore sourdement comme un orage qui s'éloigne, suivit Luca jusqu'à un banc de pierre adossé à la maison. Tous deux s'y assirent. Durant près d'une heure, Vespasiano écouta Dolci qui lui parlait avec une chaleur extraordinaire. Plusieurs fois, dans le courant de l'entretien, le cavalier laissa échapper des exclamations courroucées. Quand Luca eut tout dit, Vespasiano, se levant, piqua à plusieurs reprises son épée en terre pour la rendre nette, après quoi il la remit au fourreau.

— Que Votre Grâce m'attende un peu là, dit-il.

Et il entra dans la maison d'où Luca le vit sortir un moment après, traînant divers instruments de jardinage, oubliés sans doute par l'ancien propriétaire. Vespasiano prit une bêche, en donna une à Dolci, et ils commencèrent chacun de son côté à creuser une fosse au milieu de l'enclos. Au bout de quelques



minutes, Vespasiano interrompit son travail, et, s'approchant de Luca :

— Vous perdez beaucoup de sang de cette épaule, messer, lui dit-il ; avec votre permission je vais resserrer le bandage que vous y avez mis ; mais auparavant laissez-moi appliquer sur la plaie quelques feuilles de cette plante dont j'ai eu personnellement l'occasion d'apprécier la vertu.

Et ayant cueilli deux ou trois feuilles de la plante qu'il venait de montrer, le cavalier pansa avec un soin paternel la blessure de Luca. Il reprit ensuite sa bêche et continua sa tâche. Au bout d'une heure, les deux fosses, suffisamment profondes, étaient creusées : Vespasiano enleva le manteau qu'il avait jeté sur la face de Gritti ; il contempla quelque temps avec une grave tristesse ce visage ami, et, prenant la main glacée de Michel, il l'étreignit une dernière fois. Puis, avec une sorte de précipitation, il enveloppa le corps du manteau, le porta jusqu'à la fosse qu'il avait creusée et rejeta la terre par-dessus. Mais au moment où

tout vestige de cette dépouille chère disparut à ses yeux, les forces du cavalier le trahirent ; sa bêche lui échappa des mains ; il s'affaissa, plutôt accroupi qu'agenouillé, sur le bord de la fosse, et de grosses larmes tombèrent une à une sur ses mains brunes et velues.

Pendant ce temps, Luca Dolci avait rendu à don Jose le même devoir ; quand il ensevelit ce corps jeune et plein de beauté qui n'avait vécu que pour l'aimer, les yeux de Luca demeurèrent secs ; un léger tremblement des mains trahissait seul son agitation intérieure. Mais lorsque, ayant achevé de combler la fosse, il vit le cavalier Vespasiano abattu sur lui-même, dans la posture d'un enfant qui subit une pénitence humiliante, il ne résista pas au spectacle de cette déchirante faiblesse d'un homme endurci à toutes douleurs. Il sentit son cœur comprimé par un remords étouffant, et sa vue se troubla sous un brouillard humide. Ramassant brusquement la bêche échappée des mains du cavalier, il acheva lui-même de couvrir de terre le corps du noble Gritti.

— Merci, monsieur, merci, dit Vespasiano en secouant la tête.

— Ce soir, à neuf heures, cavalier, n'est-ce pas? demanda Dolci se rhabillant avec un peu de gêne à cause de sa blessure.

— A neuf heures, monsieur. Je vous salue.

Sur ces mots, Luca Dolci sortit du jardin, puis de la maison.

Vespasiano, demeuré seul, se coucha à demi sur la tombe de Michel, l'embrassa de ses deux mains avec fureur, et se prit à sangloter d'une telle violence que sa poitrine semblait s'ouvrir à chaque coup.

**СНАРІТВЕ ОНЗІЕМЕ.**

## XI

### LA NUIT DES NOCES.

Luca Dolci, en quittant ce lieu de malheur, regagna son palais, le manteau sur le nez, passant par les endroits les plus fréquentés, se laissant plutôt soupçonner que reconnaître, et intriguant tout le monde. Au bout d'une heure, toutes les belles oisives de Venise, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de femmes ayant langue dans cette ville bénie, savaient et contaient chacune à sa manière la rencontre des deux

illustres jeunes gens. De la sorte, selon le souhait de Luca, la marquise eut dans la matinée même vingt histoires de duel pour une. Parmi les dames avec lesquelles la signora Giustiniani entretenait un commerce de politesse, les unes lui donnaient pour amant Michel Gritti, les autres Luca Dolci; et comme il pouvait encore être douteux, tant les versions qu'on faisait du duel étaient variées, lequel des deux y avait succombé, aucune de ces dames n'aurait voulu priver la marquise de l'émotion qui devait se trouver naturellement pour elle dans cette alternative.

Luca, près de toucher à son but, redoublait de précautions; il n'avait garde à ce moment suprême de rien abandonner au hasard. Quand il jugea que la marquise devait être en proie à de suffisantes angoisses, il lui manda par un billet qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui à Venise, et qu'il comptait en partir sur l'heure.

— Je crains bien, ajoutait-il, je crains que vous n'ayez détruit en moi plus de choses que vous n'en avez édifié. C'est pourquoi je vous

dis adieu. J'avais d'abord eu l'idée de vous épouser ce soir dans la chapelle de votre palais, et de ne partir que demain; mais vous jugerez sans doute comme moi que je fais mieux de vous dire adieu.»

A ce billet, qui ne lui apprenait rien, sinon que Luca vivait, madame Onesta répondit ce peu de mots :

« A ce soir, mon terrible seigneur, à ce soir. »

Quand le soir fut venu, la marquise eut encore un moment d'inquiétude : un prêtre qu'elle avait fait appeler attendait depuis plus d'une heure dans la chapelle : la marquise, merveilleusement vêtue de demi-deuil, était assise sous son dais dans l'oratoire. Quatre femmes de son service, habillées de fête, étonnées et respectueuses, attendaient debout autour d'elle.

A huit heures Luca Dolci arriva enfin, précédé de toute sa maison en magnifique livrée. Il entra dans l'oratoire, souriant et parfumé, leste et hardi, respirant dans toute sa tenue la fraîche jeunesse et l'ardent désir. Il portait,

serrant la taille, un pourpoint de satin blanc broché d'or, et par-dessus un manteau de velours bleu brodé de grosses perles. Autour de sa toque, du même velours que le manteau, s'enroulait un riche bourdalou d'or qui y retenait un flocon de plumes blanches. Il baisa la main de la marquise qui s'était levée, et la conduisit cérémonieusement jusqu'à la chapelle. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en présence des gens de leur service. Puis Luca reconduisit sa femme jusqu'à la porte de sa chambre, et, sur la demande que lui en fit Onesta en souriant, il se retira dans une pièce voisine, la laissant entre les mains des suivantes.

Il fit venir alors un de ses domestiques, à qui il montrait une confiance particulière, et lui donna des ordres à voix basse. Le domestique sortit. Luca, ouvrant son pourpoint, en tira le chapelet à pointes d'acier qu'il avait trouvé le matin sur le corps de don Jose : il le baisa à plusieurs reprises avec une sorte de frénésie et le remit vivement dans son sein à



un bruit de pas qui s'approchaient. Une des femmes venait l'avertir que la marquise était disposée à recevoir Sa Seigneurie. Luca suivit cette femme et fut introduit dans la chambre nuptiale.

Elle était tendue en velours cramoisi : deux lampes d'albâtre, dans lesquelles brûlait une huile aromatique, répandaient sur les lourdes tentures le demi-jour mystique des chapelles, en chargeant l'air d'une moiteur voluptueuse. Au fond de ce sanctuaire, le coude appuyé sur une console placée entre les deux fenêtres, se tenait la marquise, chiffonnant sa cordelière de fil d'or : elle avait revêtu une robe de chambre en velours noir, dont les manches, coupées et tombantes à partir des épaules, laissaient à nu ses bras éblouissants qui étaient couronnés d'un cercle d'or au poignet. Une fine chemisette, à bords de dentelle retombants, couvrait de petits plis diaphanes sa poitrine et son cou ; elle avait les pieds nus dans ses mules de velours. La clarté particulière qui régnait dans la chambre prêtait une énergie plus saisissante

à la beauté de la jeune femme : son teint ressortait plus mat sous sa chevelure assombrie, en même temps que ses yeux brillaient d'un éclat plus profond entre ses cils bleuâtres qui semblaient peints comme ceux des femmes d'Orient.

Luca se prosterna aux pieds d'Onesta.

— Il me semble, dit-il, que je suis en bonne fortune chez une reine, ou chez une sainte, ajouta-t-il avec son mauvais sourire de débauché.

— Eh bien ! n'était-ce pas un de vos rêves ? dit la marquise le relevant.

Et le tenant à distance par les deux mains comme pour le mieux regarder :

— N'ai-je pas entendu parler d'un méchant enfant qui s'en allait par les chapelles chantant aux saintes des litanies tout à fait profanes ?

Puis l'attirant violemment sur son sein et rejetant la tête en arrière, elle reprit :

— Sainte ou non, voici une pauvre femme qui vous aime, mon jeune cavalier, entendez-vous ?

Luca poussa un léger cri de douleur : Onesta lâcha ses deux mains et se recula comme offensée.

— Pardon, ma chère âme, dit Luca; il faut vous avouer que j'ai reçu tantôt une égratignure à l'épaule et que j'en suis encore un peu endolori.

— C'est à moi, en ce cas, de vous demander pardon, mon beau page, reprit la marquise appuyant sa main caressante sur l'épaule blessée; mais comment cela s'est-il passé? Vous me le conterez, n'est-ce pas?

— Curieuse! dit Luca, je vous le conterai. Oh! l'amoureuse chambre, belle cousine! laissez-moi la regarder en détail, voulez-vous? Les savants ne comptent que sept merveilles du monde, il y en a une huitième pour tout amoureux, c'est la chambre de la femme qu'il aime. Avant d'y être entré, comme on tend curieusement la tête vers ce paradis! et quand il nous est donné enfin de le voir face à face, il n'y a pas de coin qui n'attire les lèvres... Le tapis où elle pose chaque matin son pied nu,

les murs saturés de ses parfums favoris, et tout ce monde charmant de petits riens épars sur les meubles, de ces riens, madame, dont vous faites des trésors qu'on vous demande à genoux...

Tout en parlant sur ce ton précieux, Luca parcourait la chambre à pas lents, s'arrêtant devant chaque meuble, s'extasiant devant chaque objet qui tombait sous sa main. La marquise, assise sur un divan, le suivait de l'œil, la tête appuyée en arrière contre les tentures de la muraille, laissant pendre ses bras à ses côtés.

— Ah! bon Dieu! s'écria tout à coup Luca Dolci, soulevant une tapisserie qui flottait dans un angle de la chambre, qu'est-ce que je vois là? N'est-ce pas une porte secrète? Ah! mesdames les femmes, si vertueuses que vous soyez, vous pratiquez toutes plus ou moins la prudence de ce brave qui se faisait mettre une cuirasse par derrière pour le cas où, Dieu l'abandonnant, il deviendrait poltron.

— Ah! seigneur! quel homme! dit Onesta en riant; cette porte est celle d'un cabinet

qui servait d'habitation à mon singe Annibal qui est mort.

— Tant mieux, reprit Luca. Ainsi périsse tout ce qui vous platt, marquise! Mais voici une autre porte... Que de portes!

— Mon cher inquisiteur, c'est celle par où vous venez d'entrer.

— J'en baise le seuil alors, dit Luca.

Et il déposa un baiser sur le pan de la portière.

— Par ma foi! reprit-il l'instant d'après, encore une porte! Ah! cousine, ah! cruelle, la nierez-vous, celle-là? Quelle porte! quel air traître et sournois cela vous a!

— Que tous les saints me protègent! s'écria Onesta riant plus fort; quel compteur de portes ai-je épousé là? Monsieur, cette porte est celle de l'appartement de mes femmes.

— De vos femmes? Ah! vos femmes sont là! dit Luca avec un air d'inquiétude que la marquise interpréta d'une façon que nous n'essayerons pas de déterminer.

Mais elle rougit en répondant :

— Non, non, pas cette nuit, cette nuit elles n'y sont pas.

Luca prit une rose dans un vase de Chine, l'effeuilla avec ses lèvres et en jeta tendrement les débris à sa cousine.

— Merci, belle, dit-il. Mais par ma vertu, madame, quel est ce bijou-ci ? ajouta le jeune homme, qui, en poursuivant sa galante investigation, avait aperçu une paire de pistolets placés sur la console.

— Ce bijou est destiné à me venger de ceux qui me trahissent, mon cher seigneur !

— Vous n'en aurez plus besoin désormais mon amour, dit Luca.

Et, avant que la marquise eût pu prévoir son dessein, il s'approcha d'une fenêtre entr'ouverte et lança les pistolets dans le canal.

Onesta, se dressant à demi, attacha sur Dolci un regard mécontent.

— Tenez, cousine, reprit-il, quand vous voudrez me tuer, vous n'aurez qu'à me regarder comme vous le faites ; vous n'avez pas besoin d'autres armes, croyez-moi.

Et, prenant un coussin sur le divan, il le posa aux pieds de la marquise et s'y assit avec humilité. Onesta, rassurée par la fervente admiration qu'elle lisait dans les yeux de Luca, laissa son bras nu s'ensevelir sous les boucles de cheveux que la tête renversée du jeune homme épandait sur le divan.

— Savez-vous que vous avez l'air mauvais au fond? reprit-elle.

Comme elle parlait, l'horloge de Sainte-Marie Formose sonna.

— Veuillez me dire, cousine, demanda Luca en riant, quelle est cette heure qui sonne, et je vous répondrai ensuite.

— Cette heure, c'est neuf heures; mais vous êtes tout à fait insolent de me le demander.

— Hélas! j'ai vu si mauvaise compagnie; songez que je n'ai pas connu une honnête femme; je crois qu'il n'y en a plus; c'est assez heureux.

— Mais je m'en vais vous mettre à la porte, moi, dit la marquise.

— Quoi! reprit Luca en jouant avec la cor-

delière d'Onesta, n'est-il pas très-heureux qu'il y ait peu d'honnêtes femmes et peu de diamants au monde? Mettez que toutes les richesses de la terre soient en diamants et que toutes les femmes soient honnêtes, je vous demande un peu avec quoi on fera commerce?...

— Quel phébus! beau cousin.

— Ah! à propos, j'ai l'air mauvais, disiez-vous? A qui la faute, mon âme? poursuivit Luca avec une tendresse dans laquelle Onesta commençait à distinguer une nuance d'ironie. Le temps est venu, cousine, de vous avouer que j'avais résolu de vous convertir. Mon Dieu, oui! j'en ris moi-même, j'avais cru pouvoir traverser en victorieux les vices du monde, sans qu'aucun de ces serpents me mordit au cœur. Je croyais que les lèvres infâmes ne laissaient pas d'empreinte; que la débauche était une ivresse et non un poison. Je croyais que la bouche pouvait blasphémer et l'âme rester sainte, et que le front pouvait désapprendre à rougir sans que la conscience désapprît le remords. Eh bien! cousine, aussi vrai que votre



beauté est unique sous le ciel, j'étais un idiot. J'ai l'air mauvais, mais je le suis plus encore, je le suis incurablement. C'est une grande misère, madame, que la forme survive au fond ; que notre corps et notre visage, choses vaines, soient inaltérables, quand tout change et se déforme au dedans. L'air mauvais ! que dites-vous donc ? Quand je me regarde, je me vois les mêmes yeux et les mêmes traits, ma mère me reconnaitrait ; mais quand je regarde en moi, madame, je vois vide la place du cœur ; je me vois une âme étrangère que Dieu ne reconnaitra pas. Cousine, ma belle cousine, à qui la faute ?

— A quoi tendent ces galanteries en ce moment, messer Luca ?

— A ceci, dit Luca s'asseyant sur le divan et prenant avec force la main de la marquise, à ceci, qu'il faut se garder, si l'on veut demeurer honnête homme, de connaître et d'aimer certaines femmes.

— De qui parlez-vous, Luca ?

— Je parle de ces femmes à l'esprit orgueil-

leux qui savent commander à leurs passions, qui n'ont pas de faiblesses et qui ne pardonnent pas celles des autres. Je parle de ces femmes qui n'ont aucun des défauts de leur sexe, qui contemplent d'en haut les égarements des unes avec dédain, les misères des autres en souriant. Je parle de celles qui se disent : « Je posséderai et ne serai jamais possédée, » qui le disent et qui ont l'héroïsme de ne point se manquer de parole; car elles songent à demain, ces sages personnes! Aux sottises les lendemains qui trahissent, et les larmes, et les repentirs amers! Aux niaiseries qui ne prévoient rien, les défaites et l'abandon! Pour elles, elles prévoient tout, ces amazones! Pourtant vous n'aviez pas prévu ce qui se passe, cousine! Ah! ah!

— Tout cela signifie sans doute, interrompit la marquise inquiète mais toujours hautaine, que vous avez pris goût aux créatures et qu'une honnête femme n'a plus rien pour vous de piquant.

— Une honnête femme! vous l'avez dit, reprit Luca, dont la voix s'élevait peu à peu,

plus railleuse et plus vibrante, vous êtes une honnête femme ! En effet, vous n'avez pas d'amant... Il y a la pauvre Giulia Contarini qui avait un amant, elle ; il y a la Dolfina qui en a cent : aussi ce ne sont pas d'honnêtes femmes... Mais ce sont des femmes, entendez-vous ? des femmes, et vous, vous n'en êtes pas une !

— Êtes-vous fou, Luca ? dit la marquise interdite.

— Vous êtes, reprit-il avec une violence sauvage, la plus damnable espèce qui soit ! le démon de la vanité vous a pétri le cœur de ses mains, et il y a sans doute mêlé quelque curiosité vicieuse que je n'ose dire ! Sans avoir aimé, vous êtes blasée comme moi-même. Toutes les femmes de votre sorte ont l'âme libertine. Oh ! quand Dieu enveloppe cet être infernal dans un corps céleste comme le vôtre, madame, il vaudrait mieux pourrir toute sa vie dans le plus atroce cachot de notre inquisition d'État, que de s'être trouvé une fois sur son passage... Allons ! cousine, allons ! n'ap-

pelez pas, j'ai encore quelque chose à vous dire. En deux mots, vous êtes une coquette, une coquette sans vergogne, de ces femmes qui n'aiment pas à avoir d'amants, mais qui aiment à enlever ceux des autres. Vous n'avez pas de cœur et vous ne m'aimez pas, car vous m'avez envoyé hier à une mort presque certaine pour l'intérêt de votre vanité. Aujourd'hui vous m'avez épousé, je ne sais pourquoi, pour qu'une autre ne m'épousât point ou pour garder la fortune de votre oncle. Quant à moi, Onesta, je vous aime; votre beauté me possède tout entier. Tâchez de me bien comprendre : je puis être votre amant cette nuit, et, si j'y renonçais, Dieu m'est témoin que je ferais le sacrifice le plus grand qu'il soit donné à un homme faible comme moi de faire. Eh bien ! j'ai commis, hier soir et ce matin, deux crimes qui me pèsent tellement, Onesta, que je vais les expier par ce sacrifice. Maintenant, dites une prière et recommandez votre âme à Dieu, si vous croyez à votre âme et à Dieu, car vous allez mourir !

Luca Dolci acheva sa phrase par un geste

de décision terrible. La marquise, dégageant violemment sa main, s'élança au milieu de la chambre.

— Si c'est là une plaisanterie de libertin, dit-elle, vous ferez bien de ne pas la prolonger, messer.

Luca s'était levé; il arracha les agrafes de son pourpoint, et tira de sa poitrine le chapelet à pointes d'acier.

— Voici, reprit-il, une relique que j'ai recueillie sur le cadavre de don Jose. Pauvre cœur déshonoré et mort pour moi! Sur cette relique, je vous jure que, dans dix minutes, vous serez morte.

— Quel lâche misérable êtes-vous, si vous avez même la pensée de ce crime? dit la marquise.

— Tel que vous m'avez fait, répondit Dolci en pétrissant avec fureur le chapelet dans sa main; tel que vous m'avez fait, je n'ai plus de courage que pour le crime! et, puisqu'il s'en rencontre un utile, je m'en vais le commettre! Vous ne damerez plus personne. Il faudrait

que toutes les femmes qui vous ressemblent fussent les premières victimes des lâches qu'elles font. Cette fois, du moins, justice sera faite!

— Dieu du ciel! s'écria Onesta; c'est un noble, un Dolci qui parle d'assassiner une femme!

— C'est un Dolci, oui, cousine! Ceux de mon nom ont coutume de mourir de la main d'une femme, et moi j'en vais tuer une! voilà toute la différence, dit Luca en riant.

Et il dégaina son stylet à lame longue et effilée.

— Ah! c'est ainsi? reprit la marquise en reculant. Vous croyez que je vais m'agenouiller et vous tendre ma poitrine? A moi! quelqu'un! à moi!...

— Vos femmes sont éloignées, vous me l'avez dit. Vous ferez mieux de prier.

— Approchez, Luca! essayez de m'approcher! vous verrez si j'ai peur. Vous avez songé à tout, n'est-ce pas? Mais avez-vous songé que je me défendrais, et que vous êtes blessé?... Approchez, et je vous tords le bras!

— Croyez-moi, dit Luca avec calme, vous

êtes bien irrévocablement perdue! Supposez que vous êtes au terme d'une maladie mortelle, et résignez-vous. Mettez-vous à genoux là!

— Tenez, messer, finissons-en, dit la marquise. Vous êtes fou! je me moque de votre stylet. Sortez de chez moi; si je voulais, vous l'auriez déjà dans le cœur, votre stylet!

— C'est ce que j'avais prévu, dit Luca en frappant du pied.

Aussitôt la tapisserie, qui recouvrait une des portes, se souleva et le cavalier Vespasiano entra, muet, pâle, et le visage empreint de cette expressive beauté que les circonstances solennelles de la vie prêtent aux traits les plus vulgaires.

A l'aspect de cette sévère figure, impassible comme celle de quelque juge surhumain, la marquise joignit les mains et tomba à genoux tout éperdue.

— Monsieur! s'écria-t-elle, je ne vous connais pas! que vous ai-je fait?... que me voulez-vous?

— C'est l'ami de ser Michel. Faites votre prière, dit Luca d'une voix brève.

— Je ne prierai point ! non ! Vous me tuerez sans que j'aie prié : c'est un crime de plus dont vous vous chargerez !

— Je m'en charge, dit le jeune homme, faisant un pas vers elle, le stylet levé.

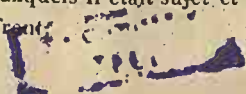
— Oh ! monsieur, cria la malheureuse femme, embrassant les genoux de Vespasiano, monsieur, défendez-moi !... Ayez pitié... Je n'ai rien fait pour mourir, je vous jure...

La sueur ruisselait du front du cavalier, mais il ne bougea pas.

Onesta, se retournant alors violemment et se traînant aux pieds de son jeune époux, leva sur lui ses beaux yeux pleins de larmes :

— Luca ! dit-elle, tue-moi ! je t'aimais ! tue-moi si tu veux, mais je t'aimais bien véritablement ! Oh ! Luca !... mon amant... mon époux !...

A ces mots, Luca eut comme un de ces éblouissements auxquels il était sujet et porta une main à son front.





La marquise se releva brusquement, s'élança avec désespoir vers la porte et cria de toutes ses forces :

— Au secours ! au secours !

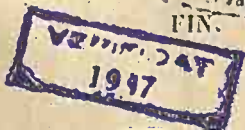
Mais aussitôt elle sentit la large main de Vespasiano s'appuyer sur sa tête, et, accablée sous cette force invincible, elle retomba sur ses genoux.

— Repentez-vous, Onesta, repentez-vous ; c'est fini ! dit Luca, qui était derrière elle, en allongeant son bras armé par-dessus sa tête.

Et au même instant la lame du stylet, descendant comme un sillon de la foudre, vint s'enfoncer profondément entre l'épaule et le sein de la jeune femme : elle tomba roide morte sans pousser un cri.

— Cavalier, dit Luca Dolci à Vespasiano, appuyez-vous sur mon bras, sur mon bras gauche, car vous paraissez mal à l'aise. Venez !... sortons d'ici.

FIN.



VERIFICAT  
2017

VERIFICAT  
2007



Handwritten text and a purple stamp at the bottom of the page, which is mostly illegible due to fading and blurring.